
3 1761 09076068 7


VELUT
ÆVO
ARBOR



Le Crucifix

Dans l'Histoire et dans l'Art

Dans l'âme des Saints et dans notre vie

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 20â octobris 1898.

X. BUREAU,

vicaire général.



LE CHRIST D'IVOIRE DES PÉNITENTS NOIRS (1659)
dû au ciseau de Jean Guillermin, conservé au musée d'Avignon.
D'après la photographie de M. Michel (Avignon).

J. HOPPENOT, S. J.

Le Crucifix

Dans l'Histoire et dans l'Art

Dans l'âme des Saints et dans notre vie

APPROUVÉ PAR S. É. LE CARDINAL LANGÉNIEUX

Archevêque de Reims.

VINGT-NEUF ILLUSTRATIONS

10e MILLE



PARIS

MAISON DE LA BONNE PRESSE

8, rue François Ier, 8

1899

Ego, Eugenius Peultier, Præpositus Provincialis Provinciæ Campaniæ Societatis Jesu, potestate ad hoc mihi facta ab adm. Revdo Patre Præposito Generali, facultatem concedo ut opus cui titulus le Crucifix dans l'histoire et dans l'art, dans l'âme des saints et dans notre vie, par le R. P. Joseph Hoppenot, S. J., *ab aliquot hujus Societatis Patribus recognitum et approbatum, typis mandetur. In quorum fidem has litteras manu mea subscriptas et sigillo officii mei munitas dedi.*

Remis, die 31 mensis Julii anni 1898.

E. Peultier, S. J.

ARCHEVÊCHÉ
DE
REIMS.

Reims, le 6 Août 1898.

Mon Révérend Père,

C'est bien volontiers que je joins mon approbation à celle que vous ont déjà donnée vos supérieurs, de publier le travail que vous avez composé sous ce titre : *Le Crucifix dans l'histoire et dans l'art, dans l'âme des saints et dans notre vie.*

Les considérations pieuses et fortifiantes que vous avez réunies en ce volume aideront certainement à faire mieux connaître et apprécier la dévotion au crucifix, si salutaire aux âmes.

Je vous félicite, mon cher Père, de votre initiative, à laquelle je souhaite les meilleurs succès, et je vous bénis paternellement.

† B.-M., Card. LANGÉNIEUX,

Arch. de Reims.

INTRODUCTION

On montre à Rome, raconte le R. P. Ollivier, dans l'église des Capucins de la place Barberini, un tableau qui représente le *Christ en croix,* et dont voici la légende :

Un jeune débauché, à bout de voie, voulait donner son âme au démon, en échange d'un reste de vie et de plaisir. Au cours de ses pourparlers avec l'esprit du mal, il eut une inspiration singulière.

— Tu étais au Calvaire, lui dit-il, et tu as vu mourir Jésus-Christ?

— Oui, répondit Satan.

— Tu pourrais alors faire de cette scène une exacte reproduction par la peinture?

— Sans nul doute.

— Eh bien! je demande, avant de conclure, que tu me fasses ce tableau. C'est un caprice auquel je veux donner satisfaction.

Le diable, surpris, résista d'abord, puis consentit.

Le lendemain, il remit au jeune homme un petit panneau, sur lequel était peinte une *crucifixion*, dont la vue navra tellement cette âme dévoyée, qu'elle s'abîma

dans le repentir, comme Pierre converti par le regard du Maître (1).

Le crucifix n'est pas seulement une école de bonnes mœurs, il est encore une école de dévouement, de zèle apostolique, de science sacrée, de haute contemplation et d'héroïque sainteté.

Au chevet de ce cancéreux, la Sœur garde-malade hésite à soigner une plaie rebutante; elle frémit, elle détourne les yeux, mais soudain elle se reprend comme ayant honte d'elle-même; elle panse, en souriant, l'affreux cancer et colle ses lèvres sur les lèvres de la plaie; c'est qu'au mur de la salle son regard a rencontré le crucifix.

François Xavier possède tous les dons qui peuvent assurer la réputation, conquérir la renommée, emporter les applaudissements de la France et de l'Espagne; mais il a sondé les plaies du Sauveur en croix; il a vu le sang qui en découle; là-bas, aux Indes, au Japon, il y a des âmes qui ne bénéficient pas de ce sang; il vole aux Indes, il vole au Japon; il est intrépide, il tient en main son crucifix.

Un jour, c'était au XIIIe siècle, saint Thomas d'Aquin va trouver saint Bonaventure dans la pauvre cellule où il écrivait ses admirables ouvrages : « Mais, Frère, dites-moi donc où vous puisez une doctrine si pure et une éloquence si pleine d'onction? Quel est donc votre livre? » — « Mon livre, répondit le Saint, le voilà! » et au-dessus de son prie-Dieu il montrait son crucifix.

Saint Bernard commente ces paroles du Cantique des

(1) *La Passion,* par le R. P. OLLIVIER, p. XXXI.

cantiques : « Viens, ma colombe, dans les trous du rocher. » « Quels sont les trous de cette pierre, s'écrie-t-il, sinon les plaies de Jésus-Christ? » C'est là, dans les plaies de Jésus, qu'il allait se réfugier à l'heure de l'oraison ; c'est là qu'après lui les grands contemplatifs, le séraphique saint François, saint Pierre d'Alcantara et saint Jean de Capistran, saint Jean de la Croix et saint Ignace de Loyola, sainte Catherine de Sienne et sainte Thérèse de Jésus iront goûter les saintes délices, *in foraminibus petræ*, dans les trous du rocher, dans les plaies du crucifix.

La Pucelle vient de monter sur le bûcher : pour se fortifier, elle a fait apporter de l'église voisine l'image de Jésus crucifié ; déjà les flammes l'enveloppent : « Levez la croix devant moi, crie-t-elle à Fr. Martin, que je la voie en mourant ! » Jeanne d'Arc puisa son héroïque courage dans la vue du crucifix.

*
* *

Le crucifix, c'est l'abrégé du dogme catholique : la personne de celui qui y souffre, *Fils* unique de Dieu le *Père,* conçu dans le sein de Marie par l'opération du *Saint-Esprit,* nous rappelle les deux grands mystères de la Trinité et de l'Incarnation. L'objet de ses souffrances nous instruit du mystère de la Rédemption et du péché originel.

Le crucifix, c'est le mémorial de la morale chrétienne. La morale païenne disait : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons (1). » A l'encontre de ces principes faciles, la croix vous dit : « Vous qui êtes du

(1) Is., 22, 13.

Christ, crucifiez votre chair avec ses vices et ses concupiscences (1). »

Pendant de longs siècles, le crucifix a enseigné à bien vivre et à bien mourir. Aussi, pendant de longs siècles, la dévotion au crucifix fut-elle la dévotion populaire. Le paysan plantait un Christ au coin de son champ : à l'aube du jour, il le saluait, avant d'enfoncer le soc dans la glèbe, et la terre lui semblait plus légère; le soir, en passant, il se signait devant la sainte image et regagnait le logis, fatigué, mais content.

Pas de demeure, dans ces âges de foi, où le crucifix, enguirlandé de buis bénit, ne fût suspendu à la place d'honneur, au-dessus de la cheminée. C'est là, à ses pieds, qu'à la tombée de la nuit, parents et enfants s'agenouillaient pour la prière en famille, et, au soir de la vie, c'est lui encore qu'on décrochait de la muraille et qu'on mettait, gage d'espoir, à l'heure du redoutable passage, entre les mains de l'aïeul qui allait mourir.

*
* *

Ce crucifix, code de bonnes mœurs, foyer de zèle, livre de la science sacrée, source de l'oraison la plus relevée, force du martyr; ce crucifix, abrégé de notre religion sainte; ce crucifix également précieux à l'ignorant et au savant; ce crucifix aimé, vénéré pendant tant de siècles, est aujourd'hui en butte à une formidable levée de boucliers. Une *triple alliance* s'est formée contre lui, alliance des sectaires, des chrétiens fantaisistes et des dévots à piété mal éclairée.

(1) Galat., v, 24.

La haine des sectaires contre l'image du Sauveur en croix est connue de tous : le crucifix est banni de l'école, proscrit de l'hôpital, arraché au cimetière. Visitant un jour une église laïcisée par l'impiété moderne, je descendis au fond de la crypte; dans le demi-jour qui y régnait, mon pied heurta un monceau de débris : c'était des fragments de christs que l'on avait jetés là, loin des regards. Voilà les exploits de la secte contre le crucifix.

Les chrétiens fantaisistes, par une sélection criminelle, prennent de la religion ce qui leur convient, rejettent ce qui les gêne et les incommode : ils admettent l'Évangile de la charité, mais non pas celui de la chasteté; ils admettent l'Évangile qui nous dit : « Aimez-vous les uns les autres, » mais non celui qui répète : « Portez votre croix, faites-vous violence, haïssez le monde. » Ils se disent croyants, mais ne sont plus pratiquants.

Pour ces chrétiens inconséquents, une croix est un reproche; il semble que le sang qui découle des membres de l'Homme-Dieu leur crie : « Tu as renié ton baptême! » Ils ne vont pas jusqu'à briser le crucifix, mais ils le bannissent de leurs yeux comme un objet importun.

Il est une troisième classe d'hommes qui sont les adversaires — inconscients, je le veux bien, mais réels — du culte rendu au crucifix. Ce sont les dévots à piété mal éclairée. Ils ne biffent pas le Christ du long catalogue de leurs objets de piété, mais ils lui donnent une place secondaire.

Surgit-il dans un cerveau imaginatif quelque dévotion nouvelle? ils l'adoptent d'instinct et presque sans

examen; elle répond à leur besoin d'innovation, elle satisfait leur sensiblerie, et, leur donnant le change, leur fait accroire que leur sainteté grandit en raison directe du nombre de leurs pratiques. Dans leur demeure, sur leur prie-Dieu, sur leur étagère, sur la cheminée, partout des représentations symboliques, des peintures affectées qui sont pour l'impie un sujet de risée. Et le crucifix? notre antique crucifix? — A peine l'aperçoit-on caché par une statue polychromée, au regard tendre et langoureux.

De grâce, qu'on respecte la hiérarchie du culte!

Dès là que l'Église approuve une dévotion, si petite soit-elle, vous pouvez la faire vôtre, mais ayez assez de bon sens, assez de sens chrétien pour la mettre à sa place, et gardez-vous bien surtout de la substituer jamais, dans votre estime et dans vos hommages, à la dévotion primordiale envers la Personne adorable de Notre-Seigneur. — Ne voit-on pas, de nos jours, des fidèles entrer dans nos églises, vénérer dévotieusement une statue, et songer à peine à donner un regard au crucifix, une prière à l'Hôte du tabernacle?

Qu'on respecte la hiérarchie du culte, et qu'on mette au premier rang Jésus-Christ, son Corps, son Cœur, sa Mère et sa Croix.

Au sommet de nos temples, sur la flèche aérienne, les artistes chrétiens se font un devoir de fixer une croix. A l'intérieur de l'édifice, dans le sanctuaire, à la place d'honneur, dominant l'autel, l'Église ordonne qu'un crucifix soit placé. Mon ambition dans cet opuscule serait aussi de remettre le crucifix et le Crucifié au

sommet de votre vie spirituelle, et de lui rendre sa place d'honneur au sanctuaire mystérieux de votre âme.

*
* *

Ce sujet a souvent tenté la plume des écrivains sacrés, des Saints Pères, des auteurs mystiques.

Saint Paul bornait toute la religion à la science du Christ crucifié. *Nos autem prædicamus Christum crucifixum.* (I Cor. I, 23.)

Saint Augustin et saint Jean Chrysostome ont, dans leurs écrits, des pages sublimes sur Notre-Seigneur cloué à la croix.

La vue du Crucifié arrache à saint Bernard et à saint Bonaventure des cris enflammés ou des soupirs pleins de larmes. Au XVI[e] siècle, le savant Dominicain Louis de Grenade, dans ses ouvrages ascétiques, ne tarit pas quand il parle de la croix.

Saint François de Sales compose contre les réformés un traité plein d'humour et d'amour : *L'Estendart de la saincte croix.*

Sainte Thérèse, dans ses œuvres, que l'Église appelle une nourriture céleste, a, sur la croix et sur le crucifix, des pages où déborde une âme résolue à souffrir ou à mourir. Au XVII[e] siècle, Bossuet, dans ses admirables sermons de la Passion et de la Compassion, les Pères Jésuites Saint-Jure, Louis Dupont et Jacques Nouet, le premier dans sa *Connaissance et amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* les deux autres dans leurs méditations, ont ravivé la dévotion des fidèles pour le divin Crucifié.

Le P. Valdory, de la Société de Jésus, publie en 1668 *le Saint esclavage de la croix de Jésus,* qui rappelle l'amour et les accents de saint Bonaventure.

Au XVIII[e] siècle, le Bénédictin Hestœnus fait paraître à Anvers sa *Regia via crucis*, ouvrage tout nourri de la doctrine de saint Paul, agrémenté de distiques latins et de gravures symboliques, selon le goût du temps.

Saint Alphonse de Liguori, dans ses opuscules, nous parle à maintes reprises, avec l'onction dont sa plume a le secret, de la croix du saint Rédempteur, signe béni qui, dans la suite des âges, sera si cher à ses fils.

Notre siècle, plus positif, a fait sur la croix, sur le crucifix, sur les instruments de la Passion, des recherches historiques qui donnent plus de précision et de netteté aux origines de cette grande dévotion (1).

Vous le voyez, depuis saint Paul, des livres pleins de science et d'amour ont été écrits sur Notre-Seigneur en croix. Mais combien de fidèles les ont sous la main? Beaucoup de ces ouvrages sont devenus rares, d'autres sont trop volumineux ou trop coûteux.

Profitant des trésors du passé, nous avons essayé de condenser ce que les saints et les savants ont dit et écrit sur le crucifix.

Nous avons souhaité que cet opuscule fût orné de gravures, pour qu'il parlât aux yeux des lecteurs, en même temps qu'à leur esprit et à leur cœur. Mais nous

(1) Parmi les ouvrages remarquables de notre époque, citons : *les Instruments de la Passion,* par ROHAULT DE FLEURY. — *Le Crucifix, sainte dévotion,* par M. l'abbé CHAFFANJON. — Un beau chapitre de l'*Iconographie chrétienne,* de M. CLOQUET. — L'article : *Croix et Crucifix* du Dictionnaire biblique de Vigouroux, etc.....

désirions, d'autre part, qu'il fût d'un prix assez modique pour qu'il devînt bien vite le manuel de tous les chrétiens.

Nous avons pu réaliser ce double désir, grâce au concours désintéressé de la Maison de la Bonne Presse. Les vaillants directeurs de la *Croix,* qui ont jadis si héroïquement lutté pour arborer le crucifix au frontispice de leur journal, ont encore voulu seconder, de tout leur pouvoir, la publication d'un ouvrage à la gloire du crucifix.

Nous les en remercions vivement au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, crucifié.

Nous divisons ce travail en quatre livres :

Le crucifix dans l'histoire,

Le crucifix dans l'art,

Le crucifix dans l'âme des saints,

Le crucifix dans notre vie.

Puisse leur lecture accroître, parmi les fidèles, la science, l'amour et la dévotion du crucifix !

Reims, en la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, 1898.

LIVRE PREMIER

LE CRUCIFIX DIVIN DANS L'HISTOIRE

Le crucifix divin, planté sur le Golgotha pour le rachat du monde, n'était point comme les crucifix qui servent à exciter notre dévotion. Ceux-ci sont faits de bois, de métal ou d'ivoire ; celui-là était fait de la chair adorable de l'Homme-Dieu, clouée sur une croix. Il est dû à Pilate, intimidé par les pontifes, et leur disant : « Prenez-le vous-même et le crucifiez. »

Il se composait de deux parties essentielles, l'instrument du supplice et le corps du supplicié. Redire ce qu'étaient sur le Calvaire et ce que sont devenus, dans la suite des âges, l'instrument de torture et la Sainte Victime, ce sera faire l'histoire de ce crucifix primordial, objet de notre amour et de nos adorations, type et modèle de tous les crucifix qui, dans le cours des siècles, naîtront des inspirations de l'art chrétien.

CHAPITRE PREMIER (1)

LE CRUCIFIX DIVIN SUR LE CALVAIRE

I. — La croix du Sauveur.

Le crucifiement suppose tout d'abord une croix : de quel *bois* était faite la croix de Notre-Seigneur? Le vénérable Bède prétend qu'elle était composée de quatre sortes de bois : l'inscription en buis, la tige en cyprès jusqu'à l'inscription, la traverse en cèdre et la partie supérieure en pin. Juste Lipse veut qu'elle soit d'un seul bois et en chêne, parce que plusieurs auteurs latins l'attestent, que cet arbre est commun en Judée, que son bois est solide et propre à la crucifixion.

Il n'y a guère en tout ceci, on le voit, que des raisons de convenance; notre siècle se montre, à bon droit, plus sévère en fait d'observation.

M. Rohault de Fleury, par des études sérieuses, est arrivé à déterminer, on peut le dire, d'une manière certaine, la nature du bois de la vraie croix. Sur sa demande, M. Decaisne, de l'Institut, et M. Pietro Savi, professeur de l'Université de Pise, constatèrent, au microscope, que des

(1) Nous avons, dans ce chapitre et le suivant, fait plus d'un emprunt au texte et aux gravures du *Mémoire sur les instruments de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* par C. Rohault de Fleury. — Cet ouvrage est en vente chez Letouzey, à Paris.

parcelles de la vraie croix, provenant de Sainte-Croix de Jérusalem à Rome, de la cathédrale de Pise, du dôme de Florence et de Notre-Dame de Paris, étaient *du bois de pin.*

« Ces reliques provenant de sources aussi authentiques, très éloignées les unes des autres, n'ayant rien eu de commun depuis leur origine, doivent donc être considérées comme des types, comme des étalons, pour ainsi dire, destinés à faire reconnaître tous les autres, après s'être servis réciproquement de contrôle.

» On peut donc affirmer que le bois de la croix provenait d'un conifère, et on ne peut douter que ce conifère ne soit du pin. — Du reste, la Judée en produisait. »

Tel est le raisonnement de M. Rohault de Fleury : il nous semble établir d'une façon convaincante la nature du bois de la vraie croix.

Quelle en était la *forme*?

Les anciens avaient plusieurs sortes de croix. Citons seulement les deux qui nous intéressent, la *crux commissa* en forme de tau T, et la *crux capitata* ou *immissa* †, croix latine dont la traverse est aux deux tiers de la hauteur du montant.

Tertullien, saint Jérôme, saint Paulin et Rufin semblent être d'avis que la vraie croix affectait la forme du tau ; de nos jours, le R. P. Garucci partage leur opinion ; il s'appuie sur une antique image du crucifix en forme de T, par lui découverte sur les murs du Palatin.

Nous préférons, pour notre compte, croire à la forme de la croix latine †. Plusieurs documents sérieux nous y engagent : le texte de saint Justin (103-168) dans son dialogue avec Tryphon. Il parle ainsi de la croix : « C'est un bois droit dont la partie supérieure est élevée en corne lorsqu'un autre bois lui est adapté, et, de chaque côté, deux autres cornes semblent jointes à la première. » Ne reconnaît-on pas à cette description la traverse qu'on adapte sur



SAINT PIERRE, prince des Apôtres,
crucifié la tête en bas, en l'an 66.
Sa croix devait donc être une croix latine.

le montant et qui en laisse dépasser une partie (1)? Saint Augustin, dans un texte fort remarquable, parle des différentes parties de la croix, de la largeur où les mains sont étendues (*erat latitudo in quâ porrectæ sunt manus),* de la longueur où le corps était cloué *(longitudo..... in quâ erat corpus affixum)* et de la hauteur *(et altitudo ab illo innixo ligno sursum quod eminet).* Les mots *quod eminet* ne s'appliquent-ils pas à une portion du montant qui s'élance en l'air et forme ainsi la croix latine?



BAS-RELIEF
DU MUSÉE DE LATRAN
(Croix latine.)

Juste Lipse, Gretser, Socrate, Théodoret et Eusèbe sont du même sentiment.

Après les documents, les monuments.

Les peintures les plus anciennes, celles par exemple des catacombes de Saint-Clément, nous offrent la croix latine. Sur un bas-relief du Musée de Latran, du IIIe ou IVe siècle au plus tard, nous voyons la croix latine. La croix pastorale en or, trouvée par M. de Rossi sur la poitrine d'un squelette dans les catacombes de Saint-Laurent, est encore une croix latine (2).

Tous ces monuments n'ont-ils pas plus d'autorité que le

(1) *Rectum enim unum est lignum a quo est suprema pars in cornu sublata, cum alterum lignum aptatum est, et utrinque tanquam cornua illi uni cornu conjuncta extrema apparent.* (P. LAMY. *Dissertatio de cruce,* p. 575.)

(2) Cette croix est conservée au Musée du Vatican. Voyez sa reproduction à la fin de ce chapitre.



L'UN DES CLOUS DU SAUVEUR
conservé à Rome en l'église Sainte-Croix de Jérusalem.

trait informe du crucifix du Palatin qui sert de base principale à l'opinion du P. Garucci?

Encore un argument de bon sens. Quand saint Pierre demanda à être crucifié la tête en bas, on ne fit pas, semble-t-il, une croix spéciale pour lui; on prit la croix préparée, une croix du temps; on se contenta de la retourner; elle avait donc une tête, pour être enfoncée en terre. C'était donc une croix latine; la croix latine était donc en usage au temps de Notre-Seigneur.

En voilà plus qu'il n'en faut pour croire sagement, suivant la tradition de l'Église, que la croix du Sauveur avait la forme de la croix latine, et pour nous donner le droit de dire, en baisant notre crucifix: « C'est bien là, en raccourci, l'image exacte de la vraie croix. »

II. — Les clous, leur forme et leur nombre

Le patient était fixé à l'instrument de son supplice par des clous à large tête, pour éviter qu'à l'élévation de la croix les mains, déchirées par le poids du corps, ne laissassent échapper la victime. Ces détails sont affirmés par les écrivains profanes de

la période impériale, par Lucien, Apulée, Plaute, Ausone. Les écrivains ecclésiastiques concordent dans leur description. Du reste, la simple vue en dit plus que tous les récits. L'un des clous du Sauveur est conservé à Rome, à Sainte-Croix de Jérusalem. Il est long de 12 centimètres, large d'un centimètre sur chaque face, vers la tête. Sa vue seule fait frémir.

Quel était le nombre des clous qui transpercèrent les mains et les pieds de Jésus?

Saint Bonaventure, dans son récit de l'ensevelissement du Sauveur, semble croire que Notre-Seigneur n'était attaché à la croix que par trois clous, un seul clou fixant les deux pieds superposés. « Nicodème, dit-il, s'apprête à enlever le clou des pieds; » et plus loin : « le clou des pieds ayant été arraché. » Saint Bonaventure, en parlant ainsi, est de son temps et de son pays.

C'est en effet au XIIIe siècle et en Italie que les peintres Cimabüé et Margaritone se donnèrent les premiers la licence, dans leurs crucifixions, de placer les pieds l'un sur l'autre et de les fixer avec un seul clou. Mais cet usage semble contraire à l'histoire profane aussi bien qu'à la tradition chrétienne. Les auteurs qui ont traité du crucifiement parlent toujours de quatre clous. Un personnage de Plaute dit, en envoyant un esclave à la croix : « *Affigantur bis pedes, bis manus*. Deux clous aux pieds, deux clous aux mains! »

Les peintures découvertes dans les dernières fouilles de Saint-Clément, à Rome, montrent un crucifix les pieds séparés.

Tous les monuments de l'art grec nous montrent Notre-Seigneur fixé à la croix par quatre clous.

Le vieux crucifix de Lucques, attribué à Nicodème, le crucifix en bois de cèdre, attribué à saint Luc, conservé à Siroli, près Ancône, le crucifix en mosaïque, exécuté au VIIIe siècle dans l'ancienne basilique de Saint-Pierre à Rome, un crucifix en argent, donné par Charlemagne au pape Léon III (815),

le crucifix sur parchemin, peint dans une miniature du vieux Graduel de saint Grégoire (XIe siècle), représentent tous Notre-Seigneur les pieds attachés à la croix par deux clous distincts.

Saint Cyprien (IIIe siècle), Rufin (IVe siècle), Théodoret, saint Augustin, plus tard Innocent III (1200), le cardinal Baronius, le savant Tolet au XVIe siècle, pensent tous que les pieds du Sauveur étaient fixés séparément.

Cette tradition écrite, confirmant la tradition monumentale, peut nous convaincre que Notre-Seigneur était porté sur la croix par quatre clous.

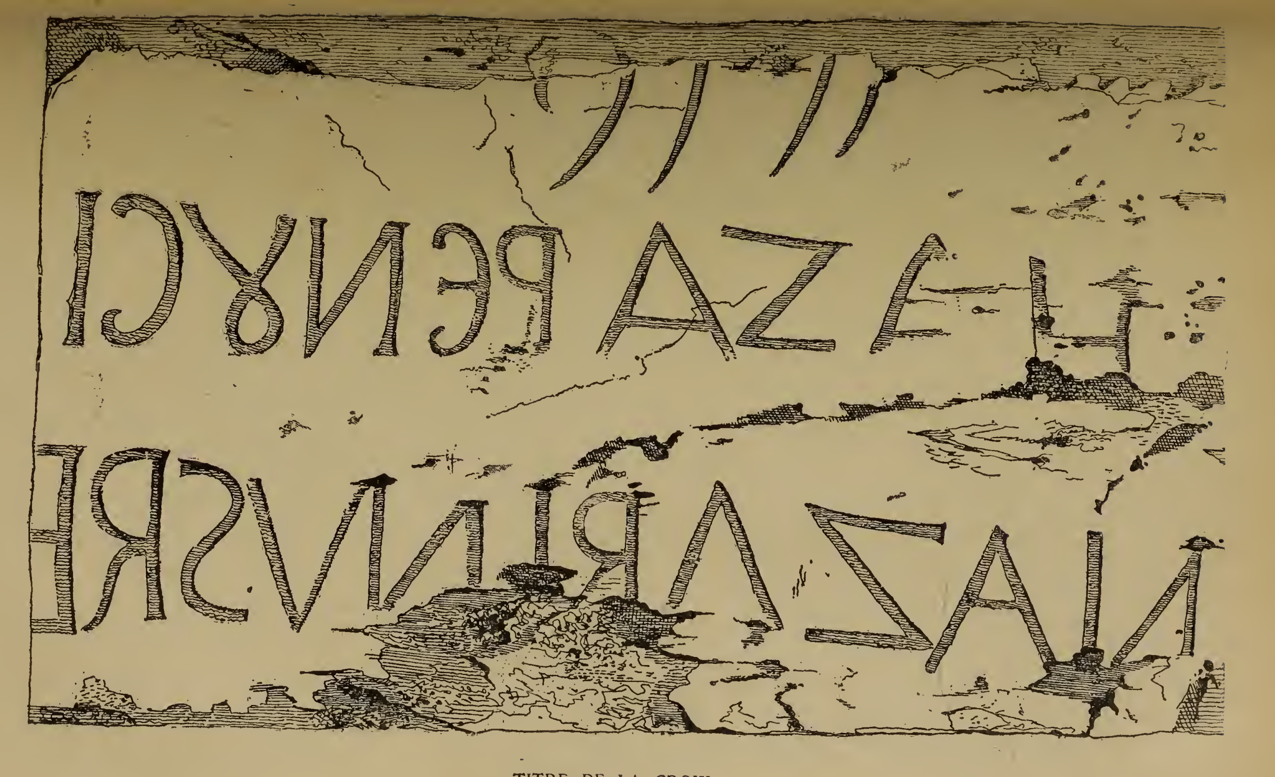
III. — Le titre de la croix

« Pilate, nous dit saint Jean, rédigea une inscription qu'il plaça au-dessus de la croix. Il y était écrit : Jésus de Nazareth, roi des Juifs. — Beaucoup de Juifs lurent cette inscription, car le lieu où Jésus avait été crucifié était près de la ville. Elle était rédigée en hébreu, en grec et en latin. Mais les princes des prêtres disaient à Pilate : N'écris pas : roi des Juifs; mais écris qu'il a dit : Je suis le roi des Juifs. Pilate répondit : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit (1). »

Ce titre de la croix, ainsi débattu entre les Juifs et Pilate, nous a été conservé, au moins en partie notable, et « c'est un grand bonheur pour les chrétiens, dit M. Rohault de Fleury, de pouvoir encore lire cette inscription, qui est comme le sceau de notre histoire sacrée (2). »

Rédacteurs d'un ancien mémorial de la ville de Rome, des témoins, contemporains du fait, racontent comment le titre de la croix fut retrouvé :

(1) Joan., XIX, 19-22.
(2) *Instruments de la Passion,* p. 184.



TITRE DE LA CROIX

retrouvé dans l'église Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome.

« Le 1er février 1492, Mgr P. Gonsalvi de Mendosa, cardinal de Sainte-Croix, faisait réparer et blanchir son église (Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome). Lorsque les ouvriers atteignirent le sommet de l'arc, au milieu de la basilique, près du toit, ils découvrirent une niche dans laquelle se trouvait une boîte de plomb de deux palmes, bien close, et au-dessus une plaque..... où étaient gravés ces mots : *Hic est titulus veræ crucis*. On trouva dans cette boîte une planchette d'une palme et demie de long, rongée d'un côté par le temps, et portant, en caractères gravés en creux et colorés de rouge, l'inscription suivante : *Jesus Nazarenus, Rex Judæorum*..... La première ligne était écrite en caractères latins, la seconde en caractères grecs et la troisième en caractères hébreux.....

» Tout le monde est resté convaincu qu'on avait devant les yeux l'inscription que Pilate plaça sur la croix..... et que sainte Hélène, mère de Constantin, avait mise dans l'église, à l'époque de sa construction. »

Comme les auteurs du vieux mémorial, M. Rohault de Fleury est convaincu de son authenticité, et qui mieux est, de son intégrité.

Par une étude comparée, minutieuse, de ce titre et du couvercle qui le recouvrait, il arrive à cette conclusion :

« Nous trouvons aujourd'hui une relique du titre et un couvercle, en terre cuite, parfaitement faits l'un pour l'autre. Les lettres sur la terre cuite sont nécessairement antiques et n'appartiennent pas au moyen âge..... On n'a pu en rien détacher ni réduire son étendue ; donc nous possédons, dans son intégrité primitive, la relique donnée à Rome par sainte Hélène (1). »

Ames fidèles, vous connaissez maintenant les origines et

(1) *Instruments de la Passion*, p. 190.

la découverte de ce titre dont vos yeux tant de fois ont vu les initiales I. N. R. I. au sommet de votre crucifix.

Vous tâcherez, à vos heures de prière, de pénétrer le sens mystérieux de cette inscription :

JÉSUS, NAZARÉEN, ROI DES JUIFS

et remplis des sentiments de reconnaissance que cette méditation vous aura inspirés, vous redirez avec le vénérable Louis Dupont (1):

« O Fils du Dieu vivant, cette inscription vous convient admirablement; car il n'y a que vous et vous seul qui soyez Jésus de Nazareth, roi des Juifs.

» Oh! si tous les hommes pouvaient lire ce titre et confesser que vous êtes leur Roi et leur Sauveur!

» O titre qui contenez toutes les raisons que je puis alléguer pour trouver grâce devant Dieu, c'est par vous que mes prières seront entendues, que mes désirs seront exaucés, que tous mes maux seront guéris.

» O Père éternel, jetez les yeux sur ce titre attaché à la croix de votre Fils; et puisqu'il me donne un droit légitime et incontestable à votre royaume, daignez m'en ouvrir les portes à ma dernière heure, afin que j'y règne avec vous dans tous les siècles. Ainsi soit-il. »

IV. — La victime

Jadis, le jeune Isaac, figure du Sauveur, après avoir porté jusqu'au lieu de l'immolation le bois et le feu du sacrifice, dit à Abraham : « Mon père, voici le feu et le bois, mais où est la victime? »

A la vue de cette croix dont nous venons de constater la

(1) IVe partie. Médit 43e, § 1.

forme et la nature, à la vue de ces clous que nous venons de mesurer et de compter, nous n'avons pas besoin de demander à Dieu quelle est la victime.

Le titre de la croix vient de nous en révéler le nom.

La victime, c'est le Fils même de Dieu, c'est ce Jésus qui, nouvel Isaac, vient de porter, lui aussi, le bois de son supplice jusqu'au Calvaire. A peine arrivé au sommet, on le dépouille de ses vêtements.

Assistons à la crucifixion, telle qu'elle nous est décrite par un maître de la plume :

« Jésus fléchit les genoux, et se traînant vers l'instrument du supplice, il s'y étendit sans mot dire. La main droite fut adossée à l'extrémité de la traverse, et l'un des bourreaux la fixa d'un coup sec par un clou.....

» Le sang jaillit, les doigts se contractèrent, et les lèvres de la victime laissèrent échapper un gémissement.

» Un second coup : la main gauche adhérait au bois.

» C'étaient d'habiles ouvriers que les chaoucks du procurateur, et qui faisaient leur besogne avec un plaisir dont leur dextérité se ressentait..... Les mains clouées, ce fut le tour des pieds. Un horrible frémissement agitait le Supplicié pendant qu'on lui disposait les jambes à demi pliées sur le tronc de l'arbre maudit. Qu'importait aux bourreaux, habitués à ces spasmes et pressés d'en finir !

» Pendant qu'une pression brutale maintenait les pieds à la place indiquée, les marteaux enfonçaient rapidement les deux clous qui restaient (1). »

Pilate, sois fier de ta puissance : tes ordres sont pleinement exécutés, et, jusqu'à la fin des âges, les peuples, mêlant ton nom au souvenir de ce crucifiement, chanteront : *Crucifixus etiam pro nobis sub Pontio Pilato.*

(1) R. P. Ollivier. *Passion. Crucifiement,* p. 387-388.

Les exécuteurs approchèrent la croix du trou destiné à la recevoir ; ils l'y glissèrent, la dressèrent, et, foulant à sa base pierres et gravier, ils purent, contents de leur besogne, regarder d'un œil satisfait Jésus ainsi élevé entre ciel et terre.

Ames pieuses, qui avez le culte du crucifix, regardez-le bien aussi, ce Jésus, sur cette croix ; c'est le crucifix prototype ; le vôtre n'en est que l'imitation : quand vous contemplez votre Christ de métal ou d'ivoire, c'est à ce Christ du Golgotha, à ce Christ de l'histoire, qu'il faut toujours aller par la pensée, recueillant leçons et préceptes de ses plaies saignantes et de ses lèvres mourantes.

Regardez-le bien : celui qui est là suspendu, c'est celui dont le Prophète a dit qu'il est le plus beau des enfants des hommes. Le Saint-Esprit a mis tout son amour à le former, et la Vierge Marie lui a fourni le plus pur de son sang. C'est lui qui, naguère étendu sur la paille de la crèche, bercé sur les genoux de sa jeune mère, agenouillé dans le temple, assis au milieu des docteurs, transfiguré sur le Thabor, ravissait d'admiration les anges et les hommes.

Eh bien ! ce corps si beau, si pur, si délicat, regardez-le maintenant sur la croix.

Sa poitrine, ses bras et ses jambes sont creusés des affreux sillons qu'y ont tracés les fouets de la flagellation. Le sang jaillit de ses mains et de ses pieds comme de sources vives. Les longues épines de sa couronne entrent profondément dans son front, et le sang qui en découle a collé ses cheveux en plaques rougeâtres. Grand Dieu ! Quel spectacle !

Pourquoi a-t-on ainsi cloué cet homme vivant ? Pourquoi ces féroces vampires ont-ils ainsi extrait tout le sang de ses veines ? — Saint Paul, d'un mot, vous donne la réponse ; d'un mot, il résout le problème : si le Fils de Dieu est cloué





Tête du ~~CRUCIFIX D'AVIGNON~~ Crucifix d'Avignon ~~CRUCIFIX D'AVIGNON~~

Côté gauche de la face : la résignation. *Côté droit de la face : la douleur.*

D'après la photographie de M. Michel (Avignon).

Ce célèbre crucifix en ivoire est dû au ciseau de Jean Guillerm[...]
Particularité remarquable : l'ensemble de la physionomie n'est pas de tr[...]
par la représentation de ces deux aspects différents

à un gibet infâme et douloureux, c'est qu'il nous a aimés! *Dilexit!*

Regardez-la, cette victime d'amour, souvent et longuement: un premier regard ne suffit pas à saisir cette physionomie divinement belle.

Au Musée d'Avignon, on admire, à bon droit, un crucifix d'ivoire dû au ciseau de Jean Guillermin : « Sa figure, d'une beauté ravissante, représente deux aspects, sans que l'ensemble de la physionomie soit détruit. Du côté droit, les traits souffrent, la pupille de l'œil est fortement contractée; une ride profonde, empreinte au-dessus du sourcil, trahit la nature de l'homme. Faites un pas; regardez la partie gauche de la face; plus de douleur; rien de terrestre; le Dieu se révèle (1). »

Ce ne sont pas deux aspects seulement que vous offre, au Calvaire, l'adorable Victime; ce sont les aspects les plus variés, les poses les plus sublimes qui, dans la suite des âges, raviront le regard des saints contemplatifs et inspireront le ciseau des artistes chrétiens, soucieux de lire l'Évangile et de méditer le Golgotha.

C'est la *souffrance* tout d'abord, cher lecteur, que vous apercevez sur les traits de Jésus en croix : elle apparaît sur tout à cette heure cruelle où, broyé par la douleur physique, écrasé par l'agonie morale, il lève vers son Père un regard plein de larmes et s'écrie : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? »

On voit aujourd'hui à la devanture de certains statuaires des crucifix, où la mièvrerie du goût moderne a marqué son empreinte: une chevelure ondulée orne gracieusement le front du Christ, ses lèvres sont presque souriantes, son corps

(1) A. Rastoul. *Tableau d'Avignon,* p. 85 et suiv.

est artistiquement moulé et de jolis filets rosés s'échappent agréablement de ses mains et de ses pieds.

C'est vraiment un objet charmant et fait pour le plaisir de la vue.

Objet charmant, soit, mais objet trompeur. Ce n'est pas là, chrétiens, le Christ historique. Le Christ historique, cherchez-le sur le Calvaire ou dans la peinture prophétique qu'en ont faite Isaïe et David : « De la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, tout était plaie en lui ; les clous ont gonflé ses mains et ses pieds, et sur le gibet, ses bras et ses jambes sont tellement tendus qu'à travers les tissus déchirés on peut compter tous les os (1). »

Cette souffrance, que trahit le visage de la sainte Victime, n'est pas la souffrance de l'égoïste se renfermant tellement dans sa douleur qu'il semble étranger à ce qui se passe autour de lui. Son regard, à demi voilé, est plein de *miséricorde* et de pitié. Cette nuance de sa physionomie se saisit surtout quand, dirigeant tour à tour ses yeux vers le ciel et vers ses bourreaux, il dit à son Père : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Il semble qu'à cet instant, ses deux bras, déjà tendus par les deux clous des mains, essayent, sous l'effort de l'amour, de se tendre et de s'élargir encore. C'est la pose qu'affectionne le pécheur repentant ; il voit dans ces deux bras ouverts l'assurance de son pardon.

Soudain, la physionomie change : la *majesté* suprême resplendit sur le front de la sainte Victime ; c'est alors que le Sauveur tourne la tête vers le bon larron, le fixe d'un regard qu'illumine la divinité, et lui dit d'un ton qui n'appartient

(1) Is., I. 6. — Ps. 21-18.

qu'au Roi du ciel : « Aujourd'hui tu seras avec moi en Paradis. »

C'est la *puissance* souveraine qui apparaît sur la croix quand, dilatant sa poitrine, levant un instant la tête vers le ciel et entr'ouvrant ses lèvres, Jésus rend son dernier souffle; c'est la pose admirable du Dieu qui, maître de sa vie, la rend à son Père, à l'heure et à la minute par lui choisies : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. »

Encore un aspect sublime : la *paix*, une paix divine, inénarrable, adoucit et calme ces traits, tout à l'heure tirés par la douleur; la paix de l'ouvrier qui a terminé sa tâche, une grande tâche et qui, le soir, peut dire en son âme et conscience : « *Consummatum est*. Tout est consommé. »

La tête de Jésus est retombée sur sa poitrine sans souffle, la mort a fermé ses yeux éteints. C'est l'*immolation* arrivée à son terme. Cet état de victime, anéantie par amour, a de quoi séduire votre cœur. Dans cette phase nouvelle, vous n'avez plus, il est vrai, la joie de contempler les yeux du Sauveur, mais vous avez la satisfaction intime d'enfoncer votre regard dans la plaie que la lance de Longin vient d'ouvrir au divin côté. C'est l'aspect du crucifiement, cher par-dessus tout, aux amis du Cœur de Jésus.

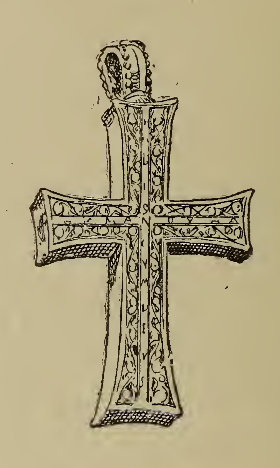
Oh! qu'il renferme de beauté esthétique, ce crucifix du Golgotha, tel que l'histoire nous le représente pendant ces trois heures de souffrance et d'agonie!

C'est lui, — nous le verrons bientôt (1), — que méditeront les artistes; et de leur palette et de leur bloc de marbre jailliront les chefs-d'œuvre.

(1) Livre II.

Oh! qu'il renferme de beauté morale, ce crucifix du Golgotha, tel que l'histoire nous le représente, pendant ces trois heures de pardon, d'abandon, d'immolation, d'offrande à Dieu son Père, et de consommation dans l'amour qui le tue!

C'est lui, — nous le verrons encore (1), — qu'étudieront les âmes chrétiennes, et cette étude opérera en elles des prodiges de renoncement, de dévouement et de sainteté.



(1) Livre III.

CHAPITRE II

LE CRUCIFIX DIVIN PAR DELA LE CALVAIRE

Quand la foudre éclate et frappe, en la brisant, une merveille de l'art, temple ou statue, le premier moment d'épouvante passé, on court vers le sol, tout jonché de débris, et l'on s'efforce de retrouver et de réunir les fragments du chef-d'œuvre.

La mort, ministre de la justice suprême, a frappé l'Homme-Dieu ; plus encore que dans l'Incarnation, il est anéanti sur la croix. *Exinanivit semetipsum* (1).

Complétant l'œuvre de la mort, le temps et la malice des hommes ont dispersé les divers éléments de ce crucifix du Golgotha dont nous venons d'admirer la beauté esthétique et la beauté morale.

Après dix-huit siècles, il sera doux, je crois, à votre piété de rechercher ce que sont devenus cette croix, ces clous, cette couronne d'épines ; ce qu'est devenue la Victime elle-même.

I. — Invention de la vraie croix

Pendant trois siècles, la croix du Sauveur demeura cachée dans les entrailles de la terre, où elle avait été jetée.

Voici comment saint Théophane raconte sa découverte :

(1) Philip., II, 7.

« La même année (l'an 326 de l'ère chrétienne), le divin Constantin envoya à Jérusalem la bienheureuse Hélène, avec une forte somme, pour rechercher la croix vivifiante du Sauveur. Le patriarche (saint Macaire) alla au-devant de l'impératrice..... puis se retira avec elle, loin de la vie bruyante des courtisans; et là, au milieu de jeûnes et de ferventes prières, il s'occupa de la recherche du bois tant désiré..... Un signe du ciel indiqua à Macaire un lieu où avaient été érigés un temple et une statue à l'impure Vénus. Hélène fit fouiller l'endroit désigné..... On découvrit bientôt le Saint-Sépulcre et le lieu du Calvaire : et près de là, à l'Orient, on retira trois croix. Des recherches plus minutieuses firent aussi trouver des clous. Puis, quand tous se demandaient avec anxiété quelle pouvait être la croix de Notre-Seigneur,.... la foi de l'évêque Macaire leva tous les doutes. Il fit approcher ces trois croix d'une dame illustre, dont la vie ne laissait plus d'espoir et qui était à l'agonie. Il reconnut ainsi celle du Seigneur, car dès que la mourante fut à l'ombre de la vraie croix, quoiqu'elle fût privée de souffle et de mouvement, poussée par une force divine, elle tressaillit et rendit grâce à Dieu à haute voix.

» La très pieuse Hélène, toute tremblante et bondissant de joie, ayant enlevé la croix vivifiante, en porta une partie, avec les clous, à son fils, et donna le reste, enfermé dans une cassette d'argent, à l'évêque Macaire. »

Remarquons, en passant, l'épithète que l'historien se plaît à donner à la croix du Sauveur : c'est la croix *vivifiante*. La dévotion au crucifix, image de la croix, sera aussi, dans la suite des âges, la dévotion vivifiante.

Admirons aussi et imitons, à l'occasion, la conduite de saint Macaire et de la pieuse Hélène dans leurs rapports avec la croix : c'est dans le jeûne, la retraite et la prière qu'ils se disposent à la chercher; c'est avec une joie débor-



INVENTION DE LA SAINTE CROIX

Par le patriarche saint Macaire et l'impératrice sainte Hélène.

dante qu'ils la saisissent; c'est avec un saint respect qu'ils la conservent.

Admirons surtout, en tout ceci, la conduite de la Providence : après la déposition de Notre-Seigneur et des larrons, l'idée vint aux Juifs d'enfouir les croix sous terre; c'était dans leur pensée un moyen facile de se débarrasser de ces instruments, témoins gênants de leur crime; c'était, dans les vues de Dieu, un moyen sûr de soustraire ce précieux trésor aux profanations de trois siècles d'idolâtrie. Et quand les persécuteurs sont morts, quand Constantin a rendu la paix à l'Église, la vraie croix sort des décombres où la haine l'avait enfouie; pour reparaître au jour, elle jette à bas le temple et la statue de Vénus, sous lesquels on avait voulu l'ensevelir, et s'en va dire au monde qu'aux mystères de la déesse impure va succéder l'Évangile du Dieu crucifié.

Cette conduite admirable de la Providence vis-à-vis de la vraie croix ne fait point le jeu des incrédules. Ils l'ont révoquée en doute : « Une croix de bois, trois siècles sous terre! disent-ils, elle aurait eu grand temps de pourrir! Tout cela n'est qu'une légende. »

Légende? non; c'est un fait historique : nous avons cité les documents; il s'agit seulement d'expliquer le fait. Fallût-il, pour cela, recourir au prodige, Dieu le Père, pensons-nous, n'aurait pas hésité à faire un miracle pour préserver de la corruption ce bois précieux, teint du sang de son divin Fils; mais l'intervention surnaturelle est ici superflue.

Écoutez la science moderne : M. Péligot, membre de l'Académie des sciences, au sujet des pilotis découverts dans le port de Carthage, qui fut creusé bien avant Notre-Seigneur, communiqua à ses doctes confrères une note où se lit cette phrase : « Dans les constructions en pisé, on rencontre des morceaux de bois d'une parfaite conservation. »

M. Decaisne analysa ce bois, ainsi conservé : « C'est, dit-il,

un bois résineux, de la famille des conifères, et probablement une espèce de pin. »

Tandis que se faisaient ces constatations, M. Rohault de Fleury, tout entier à son étude des instruments de la Passion, arrivait, lui aussi, à établir que le bois de la vraie croix provenait d'un conifère, et que ce conifère était un pin. Si donc les pilotis de bois de pin, employés à la construction du port de Carthage, ont pu se conserver sous terre pendant plus de 2 000 ans, à plus forte raison, la vraie croix, de bois de pin, elle aussi, a-t-elle pu, dans les mêmes conditions, se garder intacte pendant 300 ans. Voilà comment la vraie science, confondant la fausse science, rendit hommage à la croix du Sauveur!

II. — Diffusion des parcelles de la vraie croix

A peine la croix vivifiante a-t-elle été trouvée par sainte Hélène qu'on s'en dispute les précieux fragments. Constantin en met un morceau dans sa statue, pour protéger sa capitale. D'après saint Jean Chrysostome, on en renferme les parcelles dans de riches reliquaires qu'on suspend à son cou.

Saint Cyrille, vingt ans après l'invention de la vraie croix, écrit : « Si je nie le Christ, je serai démenti par le Golgotha..... je serai démenti par le bois de la croix qui, divisé en particules, est parti de cette ville pour être distribué à l'univers. »

C'est au VIIe siècle surtout qu'eut lieu le grand partage de l'insigne relique. La vraie croix avait failli périr dans un incendie. « Les chrétiens, dit Anseau, la divisèrent alors en plusieurs portions qu'ils distribuèrent à différentes églises, afin que, si quelqu'une vînt à être brûlée, on eût du moins la consolation de conserver les autres..... On envoya à Constantinople trois croix faites du bois sacré, deux en Chypre, une en Crète, trois à Antioche, une à Edesse, une à Alexandrie,

une à Ascalon, une à Damas, enfin quatre à Jérusalem..... (1)»

Dès lors, la vraie Croix, de plus en plus morcelée, se répandit dans le monde entier. Tant et tant d'églises se glorifièrent même d'être en possession de précieuses parcelles que les impies s'en firent un argument contre leur authenticité : « Dix croix, dirent-ils, n'auraient pas suffi à approvisionner ainsi les trésors des églises et les reliquaires des fidèles! »

En parlant ainsi, les incrédules, s'ils sont sincères, ne se rendent certainement pas compte du nombre prodigieux de fragments et de parcelles que peut renfermer une croix énorme, comme l'était celle du Sauveur. Par un travail consciencieux, M. Rohault de Fleury nous en donne une exacte idée et venge ainsi l'authenticité des reliques de la vraie Croix.

D'après les statistiques sur la charge normale que peut porter un homme de l'âge de Notre-Seigneur, et dans l'état d'épuisement où l'avait mis la flagellation, il put déterminer d'une manière approximative le poids de la vraie Croix; il avait déjà établi, nous l'avons vu, la nature de son bois; elle était en bois de pin.

Divisant le poids de la croix par la densité du pin, il trouva que le volume de la croix était de $0^{mc},1786$ ou 178 millions de millimètres cubes.

Ceci posé, le savant historien fit un appel au monde catholique, invitant tous les possesseurs de reliques de la vraie Croix, églises ou simples fidèles, à lui envoyer le volume du fragment ou de la parcelle qui était en leur pouvoir. Il en fit le tableau, additionna tous les volumes partiels et arriva au volume total de 5 millions de millimètres environ :

(1) Lettre d'Anseau, chantre du Saint-Sépulcre de Jérusalem, envoyée en 1109 à Galon, évêque de Paris, en même temps qu'un morceau de la vraie Croix.

« Si l'on songe, dit-il en terminant son intéressante recherche, à la petitesse des parcelles qui peuvent se trouver dans des églises et des couvents, qui ont échappé à nos investigations, nous serons bien au delà de la vérité, en triplant pour l'inconnu le volume connu. On arrive ainsi à 15 millions de millimètres qui ne font pas le dixième des 178 millions de millimètres, que nous avons trouvés pour le volume de la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Donc les neuf dixièmes, qui ne se trouvent plus, ont dû suffire pour former des myriades de reliques inconnues ou détruites. »

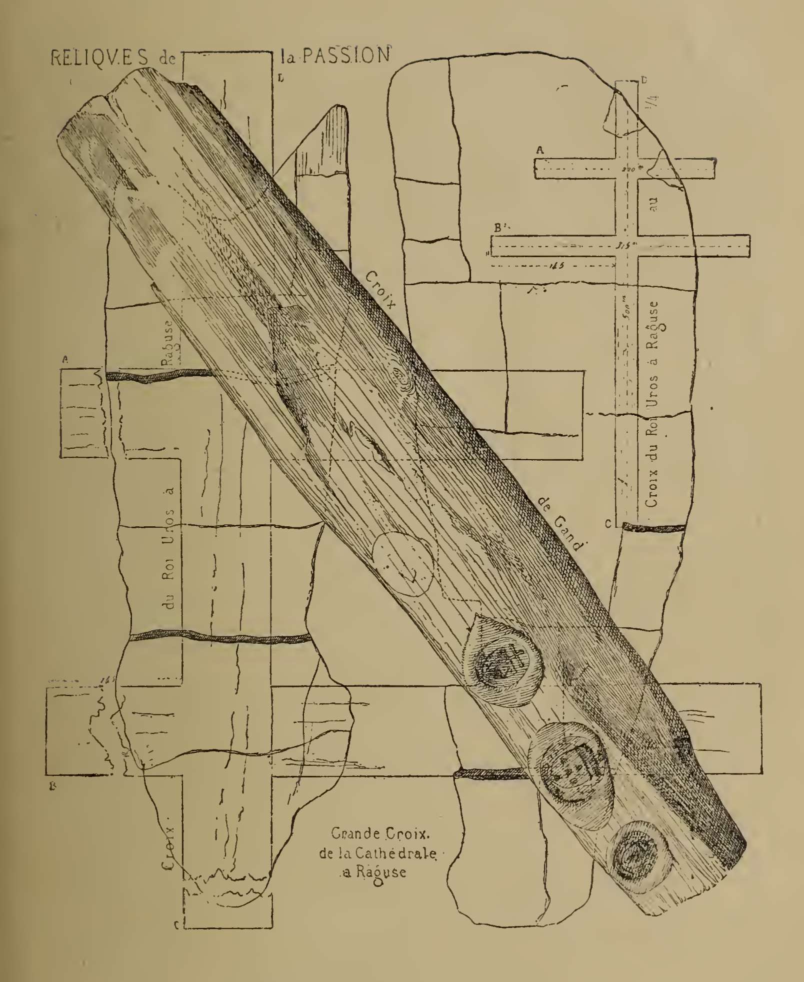
Les reliques de la vraie Croix étaient vengées des sarcasmes de l'impiété.

Rassurés que vous êtes maintenant sur l'authenticité de ces restes précieux, ne manquez pas, amis de la Croix du Sauveur, d'aller les vénérer au cours de vos pérégrinations.

La plus belle relique de la vraie Croix, à Rome, est celle qui se conserve à Saint-Pierre, dans la chapelle du pilier de sainte Hélène. Le morceau, conservé dans la chapelle épiscopale de Gand, est plus considérable encore ; c'est le plus gros fragment qui existe actuellement dans le monde ; son volume est de 0^{mc},000 431 200 ; son authenticité est incontestable.

C'est en France surtout que vous aurez occasion de traverser des villes renfermant de ces reliques chères à votre piété. Que ces trésors ne restent pas pour vous des trésors cachés. Vous pourrez vénérer de beaux fragments à Angers, Arles, Avignon, Poitiers. Sens l'emporte encore par ses richesses : le trésor de sa cathédrale renferme deux magnifiques reliques de la vraie Croix ; l'une, la plus grande (hauteur : 0^{m},330) donnée par Charlemagne à son cousin Magnus, archevêque de Sens ; l'autre, donnée par saint Louis, en souvenir sans doute de son mariage célébré en cette ville avec Marguerite de Provence.

Chers lecteurs, vous vous rendez souvent à Paris pour vos



RELIQUE DE LA VRAIE CROIX

Conservée dans la chapelle épiscopale de Gand. (Réduction de moitié.)

affaires ou pour votre agrément. Donnez un jour à votre voyage un but plus élevé. Rendez-vous à Notre-Dame, prosternez-vous devant le magnifique morceau de la vraie Croix, autre don de saint Louis, et, dans une fervente prière, demandez à notre Sauveur de prendre en pitié toutes les âmes qui, dans l'immense capitale, sont les esclaves de la volupté; suppliez-le de les arracher au culte renaissant de la déesse impure et de les courber à nouveau sous le joug du Crucifié!

III. — Que sont devenus les saints clous?

Les clous du Sauveur furent, nous l'avons remarqué, découverts par sainte Hélène en même temps que la croix vivifiante.

Que devinrent-ils dans la suite des âges?

Avec l'un d'eux, la pieuse impératrice fit un mors pour le cheval de son fils (1), du second elle orna le casque de l'empereur; elle jeta le troisième à la mer pour apaiser une tempête. Saint Grégoire de Tours dit que le quatrième fut fixé à la tête de la statue de Constantin (2).

Aujourd'hui vingt-neuf villes se glorifient de posséder des clous ayant servi au crucifiement de Notre-Seigneur.

De là grande risée des impies.

Donnons les raisons de cette multiplication soudaine. Il en est deux principales, tout à la gloire de Jésus crucifié.

Les peuples, désireux de vénérer au moins une parcelle du fer qui avait transpercé les membres du Sauveur, limèrent ou brisèrent l'un ou l'autre des quatre clous du Calvaire et, mêlant à du fer ordinaire quelque fragment ou un peu de

(1) Cette précieuse relique, depuis le temps des croisades, est vénérée à Carpentras.

(2) GRETZER, ch. XCIII.

limaille du fer sacré, de cette mixtion ils formèrent d'autres clous, identiques, quant à la forme extérieure, aux vrais clous. C'est ainsi que l'on conserve à Florence, au couvent *degli Angioli*, un des douze clous, formés en mémoire des douze Apôtres, avec un des saints clous. D'autres fois, on s'y prit plus simplement encore : on fabriqua des clous en fer commun et, par dévotion, on les fit toucher aux vrais clous, pour augmenter leur valeur par ce contact. C'est un de ces fac-similé que saint Charles Borromée envoya au roi d'Espagne, Philippe II.

Voilà comment s'explique, à l'heure actuelle, la multiplicité des clous, dits clous de Notre Seigneur.

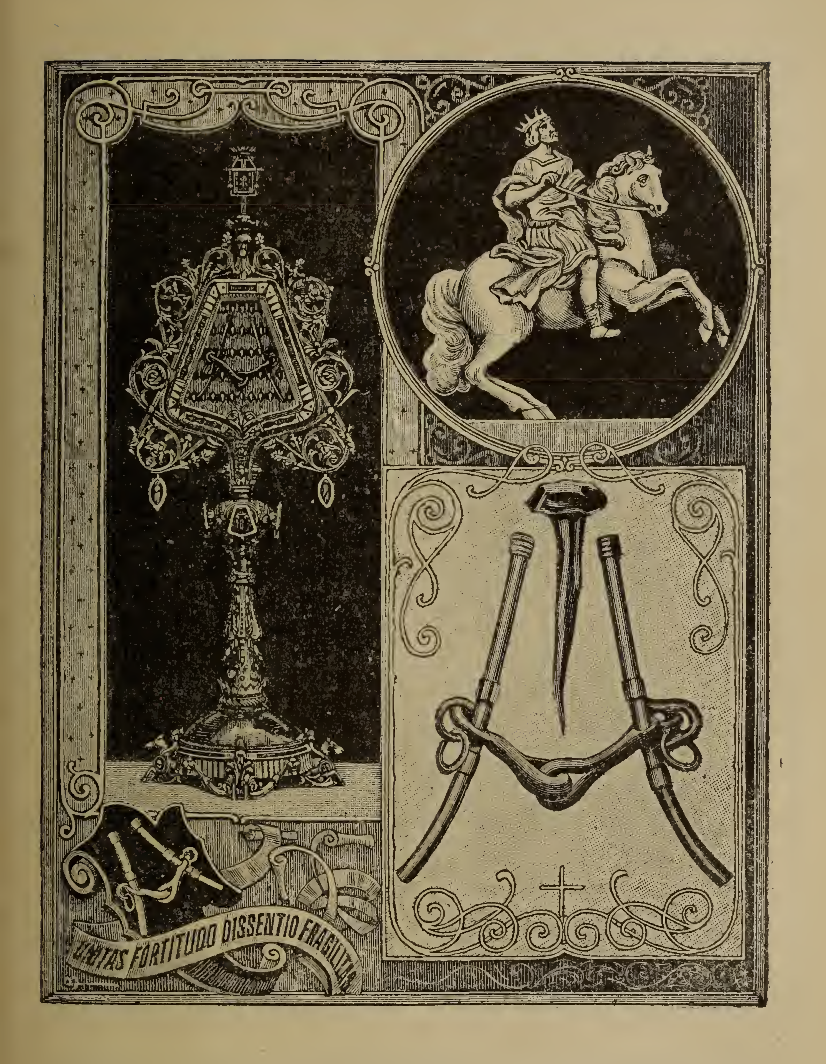
Mais qui dira la vénération que les peuples, aux âges de foi, témoignaient à ces instruments de la Passion?

Que deux exemples nous suffisent, l'exemple de Charlemagne et celui de saint Louis.

Voici quelques lignes extraites des Grandes Chroniques de France, par Nicole Gilles.

« Au retour de Jérusalem, le dict Charle-Magne passa par Constantinople et lui fit le dict Constantin, empereur, offrir de grands présents et trésors d'or, d'argent et de pierres précieuses. Mais le dict Charle-Magne, qui avait empris le dict voyage pour l'honneur de nostre Seigneur Jesu Christ, ne voulut avoir de son travail et labeur nulle rémunération temporelle et n'en voulut riens prendre : mais il demanda au dict empereur aucunes reliques de la Passion de Jesu Christ et de ses saincts. A ceste cause, le dict empereur de Constantinople lui donna ung des clous de quoi nostre Seigneur Jesu Christ fut crucifié. »

On lit dans la Vie de saint Louis, par Guillaume de Nangis, son contemporain, que, le 17 février 1232, on montrait au peuple le saint clou qui tomba de son reliquaire et fut perdu dans la foule. Le roi et la reine en eurent un profond chagrin,



LE SAINT MORS

Conservé à Carpentras, fait avec l'un des clous du Sauveur.

et saint Louis dit qu'il aurait mieux aimé avoir perdu une de ses plus grandes villes.

Qui rendra aux peuples et aux chefs des peuples un pareil amour pour les instruments de la sainte Passion?

IV. — La couronne d'épines

Nous avons vu ce que sont devenus, dans le cours des âges, le bois sacré qui porta l'Homme-Dieu sur le Calvaire, et les clous qui l'y fixaient. Il nous reste à étudier un instrument de douleur, rendu bien vénérable par son étroite adhérence à la tête auguste du Verbe de Dieu, c'est la couronne d'épines. A peine en avons-nous parlé, en décrivant 'e Christ en croix, parce que son étude était inséparable de l'étude de ses reliques qui trouve sa place en ce chapitre.

On conserve au trésor de Notre-Dame de Paris une relique insigne, dite la couronne d'épines de Notre-Seigneur Cette relique est certainement authentique; en voici l'histoire en deux mots :

L'empereur de Constantinople, Baudouin II, avait emprunté aux Vénitiens une forte somme d'argent, et, comme gage, leur avait remis la couronne d'épines du Sauveur.

Ne pouvant se libérer, il s'adressa, en 1238, au roi de France qui paya la dette, et devint ainsi possesseur du précieux diadème. Des ambassadeurs l'apportèrent de Venise à Sens. De Paris, saint Louis se rendit à sa rencontre, « accompagné des évêques et des grands du royaume, avec beaucoup de larmes et de soupirs, nu-pieds, au milieu d'une foule pressée, tombant à genoux sur le passage de la sainte relique (1) ». C'est pour recevoir ce trésor que le pieux mo-

(1) Gretzer, ch. xcxv.

narque fit construire, de 1241 à 1248, au prix de 40 000 livres de son temps, le plus beau des reliquaires, la Sainte-Chapelle de Paris.

A la même époque, en Italie, les Pisans élevaient l'église Santa-Maria-della-Spina, édifice d'une merveilleuse architecture, reliquaire destiné lui aussi à recevoir la couronne d'épines.

Or, il se trouve que la relique conservée à Paris est un anneau de petits joncs réunis en faisceau, entièrement dépourvus d'épines.

Celle de Pise est une branche d'épines affreusement aiguës, provenant, d'après la déclaration de savants botanistes, du Zizyphus Spina Christi, du genre Rhamnus.

De cette diversité des reliques résulta, pendant de longues années, divergence d'opinions parmi les écrivains. Les uns disaient : La couronne de Notre-Seigneur était en jonc. D'autres : Elle provenait du Rhamnus épineux.

M. Gosselin, dans son ouvrage *Reliques de Notre-Dame de Paris*, indique la solution : sa conclusion adoptée et confirmée par les recherches de M. Rohault de Fleury semble ne plus laisser de doute sur cette question.

L'anneau de jonc conservé à Paris est bien authentique, nous l'avons vu, mais à coup sûr il n'a pu reposer, dans son état actuel, sur le front du Sauveur. Son diamètre intérieur dépasse les dimensions d'une tête d'homme. Posé sur le chef de Notre-Seigneur, il fût tombé sur ses épaules.

Il était donc simplement une forme, comme en emploient aujourd'hui tous les fabricants de couronnes funéraires. Pour eux, cette forme est destinée à réunir et à fixer les fleurs; sur le Golgotha, elle devait réunir et fixer les épines. Les soldats prirent donc de ces branches du Rhamnus Zizyphus qui croît en Orient, ils en ployèrent les branches épineuses autour de la forme de jonc, — *plectentes coronam de spinis*, —



LA COURONNE D'ÉPINES

On voit réunis dans ce fac-similé l'anneau de joncs conservé à Notre-Dame de Paris et les branches d'épines conservées à Pise.

et ils placèrent cet horrible diadème sur la tête du Sauveur, *posuerunt super caput ejus* (1).

Notre-Dame de Paris possède l'anneau de jonc.

Pise et Trèves, Munich et Venise possèdent des branches de Zizyphus munies d'épines. D'autres épines, détachées des branches, sont conservées dans un grand nombre de villes. En France, vous pourrez en vénérer à Angers, Autun, Besançon, Bordeaux, Chalon-sur-Saône, Compiègne, Fontainebleau, Melun, Nice, Saint-Acheul près Amiens, et Toulouse.

Prosternés devant ces aiguillons enfoncés par l'amour, vous direz avec beaucoup d'affection :

« Comment donc ces épines ne percent-elles pas mon cœur? Comment ne font-elles pas couler de ma tête et de mes yeux des ruisseaux de larmes, quand je vois le roi du ciel ainsi couronné, pour m'acquérir dans son royaume une couronne éternelle?

» ..... Voici que Jésus-Christ, mon chef, est couronné d'épines; je rougirai, moi qui suis un des membres de son corps mystique, de vivre couronné de roses.

» Couronne sacrée de Jésus, si effrayante que vous paraissiez aux yeux du monde, je vous révère, je vous adore comme la couronne de mon Dieu!

» Précieuses épines, percez mon cœur de vos pointes, et guérissez, par vos blessures salutaires, les plaies mortelles que le péché a faites à mon âme (2). »

V. — Les plaies de Jésus ressuscité

Nous savons ce que sont devenus, dans la suite des âges, les instruments du supplice. Qu'est devenue la sainte Victime?

(1) Matth., XXVII, 29.
(2) V. P. Louis Dupont, IVe partie, Médit. 36, § 3.

L'Écriture Sainte nous le dit : elle est ressuscitée. L'âme de Jésus, rentrant dans son corps, lui enleva la rigidité de la mort ; elle fit disparaître et cette affreuse teinte livide qui avait envahi ses membres, et ces sillons que la flagellation avait creusés sur ses épaules, sur sa poitrine, et l'empreinte ignominieuse des soufflets sur sa Face adorable ; mais, non sans dessein, elle laissa subsister la marque des clous et de la lance aux mains, aux pieds et au côté transpercé du Rédempteur.

C'est avec ses cinq plaies que Jésus apparut à ses apôtres, après sa résurrection, et ses plaies étaient assez visibles, assez larges, pour que le Maître ait pu convier Thomas à y enfoncer ses doigts et sa main.

C'est avec ces plaies que Jésus a voulu monter au ciel ; la gloire, qui l'investit dans le sein du Père, a pu transfigurer ses blessures ; elle les a rendues étincelantes comme des rubis, soit ; mais elle ne les a pas fait disparaître.

Quelles sont les raisons de ce mystère ?

Les ascètes nous en donnent plusieurs :

Tout d'abord, en ressuscitant avec ses plaies, Jésus a voulu affermir ses disciples dans la croyance à sa résurrection ; ce corps qui était là sous leurs yeux, — ces trous des mains, des pieds et du côté le criaient assez haut, — était bien le même qu'ils avaient vu attaché à l'arbre de la croix, transpercé par la lance.

Tel qu'un conquérant, Jésus voulut aussi garder ces cicatrices glorieuses, comme des marques d'honneur et les nobles indices de ces anciens combats.

Autre motif encore : Sauveur des âmes, il voulut que ces plaies, toujours présentes à ses yeux, lui rappelassent le prix que nous lui avons coûté et l'excitassent à nous aimer et à nous pardonner sans cesse : « Celui qui ne pouvait nous oublier, en tant que Dieu, parce que, dit le prophète Isaïe,

nos noms sont écrits dans ses mains divines (1), voulut porter, gravé dans ses mains de chair, le prix de notre rachat, afin de ne pouvoir nous oublier, en tant qu'homme (2). »

Ces raisons sont excellentes : il en est une, qui peut-être touchera plus encore nos âmes et ravivera notre dévotion à l'image de Jésus crucifié : en gardant au ciel les plaies reçues sur la croix, Notre-Seigneur donne un solide fondement au culte du crucifix.

Quand une mère regarde avec amour le portrait de son fils, mort sur le champ de bataille, quand elle contemple avec fierté cette balafre qui rehausse la beauté de son mâle visage, hélas ! cette image la trompe, tout en la consolant ; et parfois, l'affreuse réalité reprenant ses droits, elle est forcée de se dire tout en larmes : « Ce portrait n'est qu'un leurre ; il me représente ce qu'était mon fils avant le coup qui le tua, mais non ce qu'il est aujourd'hui dans la tombe. »

Plus heureux que cette pauvre mère, le chrétien, au pied du crucifix qu'il aime et qu'il vénère, peut se dire la joie au cœur : « C'est bien là l'image exacte de mon Sauveur ; tel il était sur la croix, à l'heure du grand combat ; tel il est encore aujourd'hui dans son triomphe. Ces plaies que lui ont faites les bourreaux dans sa Passion, par amour pour moi, il a voulu les conserver dans sa gloire. »

Quand, à la vue des plaies burinées dans le bronze de mon crucifix, je m'excite à supporter sans plainte les coups de la douleur ; quand je me redis avec l'Apôtre : *Ego enim stigmata Domini Jesu in corpore meo porto,* cette parole est d'une vérité toujours actuelle ; je porte dans mon corps les stigmates du Sauveur Jésus, stigmates qu'il avait sur la croix, stigmates

(1) *Ego tamen non obliviscar tui. Ecce in manibus meis descripsi te.* (Is., XLIX, 15, 16.)

(2) DUPONT, V^e partie, Médit. 11.

qu'il a dans le ciel, stigmates qu'il aura dans les siècles des siècles.

Comme ces pensées grandissent la dévotion au crucifix! comme elles me la font comprendre et aimer! Ce n'est pas seulement la dévotion de la terre et du temps, c'est la dévotion du ciel et de l'éternité!



LE BIENHEUREUX PERBOYRE, prêtre de la Mission.
Martyrisé en Chine, le 11 septembre 1840.

CHAPITRE III

LES SAINTS CRUCIFIÉS

Le divin Crucifié du Golgotha sera, dans le cours des âges, offert par l'art chrétien à la piété des fidèles.

Mais, avant d'être sculpté dans la pierre, dans le bois ou l'ivoire, avant d'être coulé dans le bronze ou buriné dans l'or, il devait être empreint dans la chair des saints.

Saint Paul, dans son épître aux Galates, dit cette belle parole : *Christo confixus sum cruci* (1). D'après les commentateurs, le texte grec Χριστῷ συνεσταύρωμαι eût été rendu plus littéralement et plus clairement encore par ces mots : *Christo concrucifixus sum,* j'ai été crucifié avec Jésus-Christ.

Le P. Cornelius a Lapide, expliquant ce texte, en donne d'abord le sens littéral : « Par le baptême, j'ai été crucifié avec Jésus-Christ; » car le baptême est le symbole de la mort et de la sépulture du Christ.

Il montre ensuite avec saint Denys que, par l'amour, dont le propre est d'assimiler l'amant à l'aimé, les saints, dans leur âme, ont été comme transformés en Jésus crucifié.

Parfois la ressemblance avec l'auguste Victime a été plus grande encore, elle s'est produite dans le corps des saints, aussi bien que dans leur âme, témoin saint François recevant dans ses membres les stigmates du Sauveur, *ut jam non tam terrestris homo..... quam imago crucifixi crederetur*, si

(1) Galat., II, 19.

bien, nous dit saint Bonaventure, qu'il passait moins pour un homme que pour l'image de Jésus crucifié.

Poursuivant son étude, Cornelius a Lapide nous cite alors, comme vives images du Sauveur en croix, les saints qui, non seulement par le baptême sont morts au péché, non seulement par la charité se sont tranformés en lui, en mortifiant leurs vices, mais par le martyre ont été corporellement comme lui attachés à la croix.

Dans son livre intitulé *le Sanctuaire de la Croix et de la Patience*, le P. Pierre Bivero, Jésuite espagnol, du début du XVIIe siècle, fait passer sous nos yeux, — galerie émouvante de soixante-dix tableaux, — tous les saints qui ont été crucifiés, depuis Notre-Seigneur jusqu'en 1634 (1).

Chose digne de remarque, parmi les saints crucifiés que l'histoire offre à notre admiration, nous voyons des apôtres, des papes, des évêques et des prêtres; des religieux et des laïques; des vierges et de jeunes mariés, des vieillards et des enfants. On dirait que Dieu, qui a sauvé le monde par la croix, ait voulu que chaque âge, chaque condition, ait là sur la croix, à côté de Jésus crucifié, Sauveur de tous les hommes, le saint crucifié, protecteur spécial de son âge et de sa condition.

Les deux premiers crucifiés, imitateurs de Jésus-Christ, sont deux frères, Pierre et André.

Le préfet Agrippa accusait Pierre de circonvenir le peuple:

— Vous ignorez la gloire que j'ambitionne, lui dit l'accusé.

— Quelle gloire? répliqua le juge.

— La gloire de la croix de mon Maître et Seigneur, Jésus-Christ, dont je suis le serviteur.

(1) Cet ouvrage, orné de gravures, a été édité à Anvers en 1634. Les Pères de l'Assomption ont réédité de nos jours ce monument d'iconographie chrétienne, accompagnant d'une notice historique la représentation de chacune des crucifixions. (Maison de la Bonne Presse, 8, rue François Ier, Paris.)



SAINTE BLANDINE

Vierge martyrisée à Lyon en 177.

— Voulez-vous donc être crucifié?

— Je n'en suis pas digne, mais je le souhaite.

Voici l'humble et robuste dévotion de la primitive Église pour Jésus crucifié.

S'estimant indigne de mourir comme son Maître, Pierre sollicita et obtint la grâce d'être crucifié la tête en bas.

La tradition nous a conservé, les strophes brûlantes d'amour, d'André courant à l'instrument de son supplice :

« O bonne Croix, qui, au contact des divins membres de mon Seigneur, avez acquis une beauté incomparable, ô Croix longtemps désirée, ô Croix aimée avec ardeur! ô Croix que j'ai recherchée sans relâche et qui êtes préparée pour satisfaire enfin les plus tendres inclinations de mon âme, recevez-moi des mains des hommes et rendez-moi à mon Maître, afin que je passe de vos bras entre les bras de Celui qui m'a racheté, étant couché sur vous! »

Lui-même se dépouilla de ses vêtements et tendit ses mains sur le bois d'où il continua à prêcher. Entouré d'une lumière céleste, il mourut après deux jours de souffrances.

Apôtres du Seigneur, si parfois votre tâche vous semble lourde, si vous hésitez à porter au loin la croix de Jésus, excitez votre ardeur, en contemplant vos modèles, les apôtres Pierre et André, crucifiés pour leur divin Maître.

Vous qui recevez des mains de l'Église, vous qui portez sur votre poitrine une croix d'or, mémorial de la croix du Sauveur, pasteurs suprêmes du troupeau, Papes, archevêques et évêques, au milieu de vos sollicitudes et de vos angoisses, pour ranimer vos forces, regardez vos glorieux prédécesseurs, saint Sixte II, Pontife Romain; saint Macaire, archevêque d'Antioche; saint Nestor, évêque de Perge; saint Aétius, évêque de Durazzo; saint Pierre, évêque de Damas; saint Clément, évêque d'Ancyre, tous crucifiés pour leur divin Maître.

Prêtres du Seigneur, dans votre ministère, si rude et si crucifiant en ces jours d'impiété, regardez vos modèles du sacerdoce, Pierre l'apologiste; Zénobe, le bienheureux martyr phénicien; Pierre Helcius, l'apôtre du Maroc; le bienheureux Perboyre, l'apôtre héroïque de la Chine, vaillants missionnaires crucifiés pour leur divin Maître.

Vous qui défendez votre pays dans le noble métier des armes, vous qui soignez et pansez les corps de vos frères souffrants, soldats et médecins chrétiens, excitez-vous à supporter les fatigues et les sacrifices inhérents à votre état, en regardant les saints Théodore, capitaine; Cléonique, Eutrope et Basilisque, soldats; les saints Côme et Damien, Léonce et Carpaphore, médecins, tous crucifiés pour leur divin Maître.

Mères chrétiennes, vous me demandez un modèle de résignation, quand la mort vous enlève un enfant. Regardez la Vierge Marie au pied de la Croix : elle aussi a été crucifiée dans son cœur; elle est la Reine des Martyrs. Après la Mère des douleurs, type incomparable de soumission courageuse à la volonté d'en haut, regardez cette autre mère, sainte Dioclia, qui, après avoir assisté au long martyre de son fils Calliope, expira brisée par la souffrance, quand on lui remit les restes inanimés de son cher enfant, crucifié pour le divin Maître.

Vierges chrétiennes, pour vous donner la force de garder vaillamment, en face des séductions du monde, la foi que vous avez jurée à Jésus-Christ, votre céleste Époux, admirez sainte Blandine, la jeune servante de Lyon; sainte Julie, l'aimable patricienne, patronne de la Corse; sainte Libérate, apôtre de l'Aquitaine, toutes trois crucifiées pour Jésus, leur Bien-Aimé et leur divin Maître.

Époux chrétiens, pour vous stimuler à servir Dieu fidèlement, au milieu des soucis et des tribulations de votre état, regardez les deux jeunes mariés, saint Timothée et sainte Maura. Rien n'est touchant comme le récit de leurs



SAINT TIMOTHÉE ET SAINTE MAURA, SON ÉPOUSE

Crucifiés par le gouverneur Arianus, vers l'an 286.

mutuelles exhortations au martyre : « Je n'ai que dix-sept ans, dit Maura ; j'ai peur que, devant le gouverneur, l'horreur des supplices me fasse fléchir. — Prie Dieu, ma sœur, lui dit son mari (ils étaient unis depuis vingt jours), et Dieu te donnera du courage. »

Lui-même, déjà crucifié, avait été soumis à d'affreuses tortures. Le gouverneur Arianus ordonne de crucifier Maura devant son Époux. « Ils restèrent là, neuf jours et neuf nuits sur la croix, l'un en face de l'autre, s'exhortant mutuellement à mourir pour leur divin Maître (1). »

Vieillards chrétiens, pour envisager sans effroi l'heure dernière qui approche, pour vous donner du courage dans la lutte suprême, regardez le pieux vieillard, Marin d'Anazarbe, et saint Siméon, deuxième évêque de Jérusalem, tous deux crucifiés. C'est à l'âge de cent vingt ans que l'héroïque Siméon mourut sur la croix pour son divin Maître.

Jeunes gens et enfants chrétiens, si faibles dans l'épreuve, si faciles à distraire des choses du ciel, regardez sur le Mont des Martyrs, près de Nangazaki, au jour de la grande crucifixion ; regardez trois Japonais dans la fleur de leur vie : Louis, âgé de onze ans ; Antoine, âgé de treize ans ; Thomas Cozaky, âgé de quatorze ans : on essaye par promesse ou par menace de les faire renoncer à la foi chrétienne. Pour toute réponse, Louis se rend au lieu du supplice, demande quelle est sa croix ; il court vers elle et s'y fait attacher, le sourire aux lèvres ; Thomas l'imite ; Antoine, lui aussi, a été fixé à son gibet et dressé dans les airs ; tout heureux, il entonne d'une voix angélique le psaume *Laudate, pueri, Dominum*

Il arrivait au *Gloria Patri,* lorsque la lance du bour-

(1) *Tunc crucifixerunt eos conversos ad invicem, fueruntque in cruce diebus novem et totidem noctibus, mutua cohortatione invicem confortentes.* (*Acta martyrii*, Boll., 3 mai, p. 378.)

reau lui perça le cœur. Il poursuivit ses chants au ciel.

Enfants, jeunes gens chrétiens, élevés dans la mollesse, énervés par le plaisir, efféminés par le sensualisme, voulez-vous retrouver une sainte vigueur, une virilité chrétienne? Regardez parfois ces trois enfants, crucifiés pour leur divin Maître.

A tous ces saints, morts comme Jésus sur la croix, il faut ajouter les innocentes victimes de la fureur des juifs.

Le Père Cahier, dans une note de son grand ouvrage (1), à l'article *Saints crucifiés*, relève le nom de quatorze enfants, ainsi martyrisés par la haine des rabbins, et il ne prétend pas en avoir épuisé la liste.

Le plus célèbre d'entre eux est le jeune Simon de Trente.

Voici en quelques mots son histoire, racontée en détail au premier livre de Surius, par Jean Mathias Tibérin, docteur en médecine, qui, après le supplice, avait visité le corps du petit martyr.

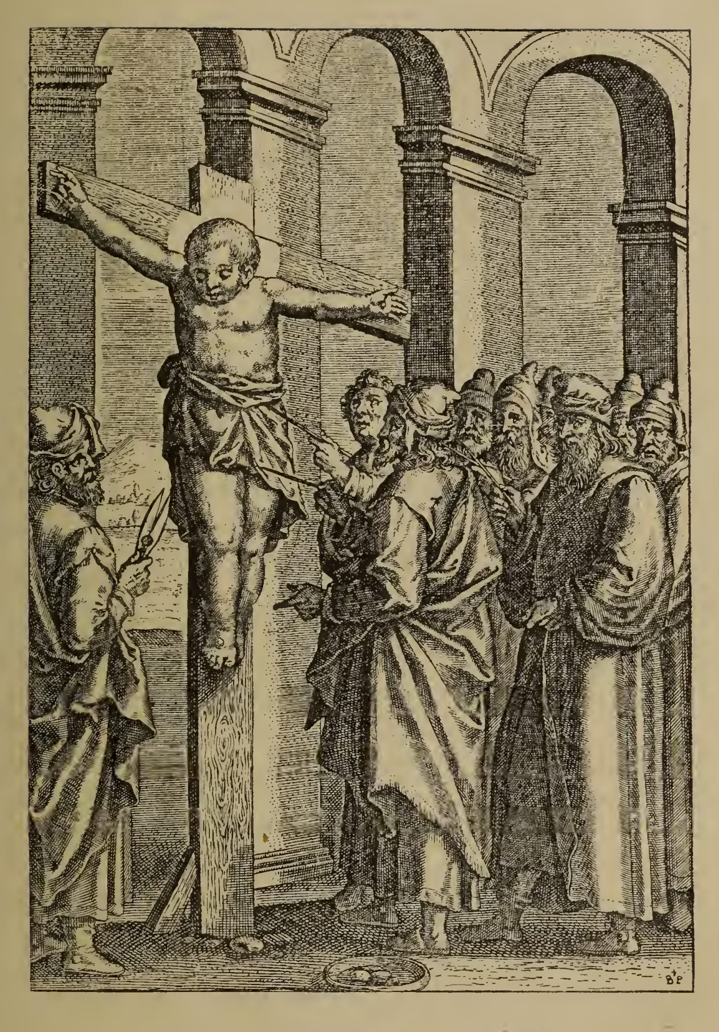
C'était aux approches de Pâques de l'an 1475. Les juifs de Trente, en vue de leurs cérémonies talmudiques, avaient besoin du sang d'un enfant chrétien, pour le Vendredi-Saint suivant, qui tombait, cette année, le 24 mars.

Un des leurs, Tobie, rencontre au faubourg du Fossé un charmant petit chrétien de dix-neuf mois, fils des catholiques André et Marie, jouant devant la maison paternelle.

L'enlever furtivement, l'emporter dans l'antre du conciliabule juif fut l'affaire d'un tour de main.

Dans la nuit du Jeudi au Vendredi-Saint, la victime est portée au vieux sacrificateur Moïse. Ce monstre dépouille l'enfant, lui ferme la bouche avec son mouchoir pour empêcher ses cris, puis, le plaçant sur ses genoux, il lui déchire le corps avec des tenailles, lui enlève un morceau de la joue

(1) *Caractéristiques des saints*, p. 290.



SAINT SIMON DE TRENTE, jeune enfant.

Martyrisé par les juifs, mort dans les supplices le Vendredi-Saint 1475.

droite. Ses coreligionnaires l'imitent, lui enlèvent des morceaux de chair et en sucent le sang. L'un d'eux tend en forme de croix les bras du jeune martyr, puis, dans un suprême accès de rage, tous ces forcenés le percent à coups d'aiguilles, de la tête aux pieds, en vociférant dans leur langue : « Tuons celui-ci comme Jésus, le Dieu des chrétiens! »

Tuons celui-ci comme Jésus! D'un mot, voilà l'explication de tous les faits, racontés dans ce chapitre.

Quand le vieux juif Moïse suppliciait, dans la posture d'un crucifié, cet innocent de dix-neuf mois, et quand Trajan attachait à la croix l'évêque Siméon, chargé de ses cent vingt ans; quand le sage Marc-Aurèle tourmentait dans l'arène l'esclave Blandine, et quand le tyran Taïcosama crucifiait au Mont des Martyrs trois jeunes enfants, le mobile secret c'était toujours la haine du Sauveur crucifié, et le mot d'ordre : Tuons celui-ci comme Jésus!

C'est en cela que ces saints sont plus spécialement des copies de Notre-Seigneur. On ne les attacha pas seulement à la croix pour les faire souffrir, mais pour les faire souffrir *comme* Jésus a souffert.

Cornelius a Lapide a donc grand'raison de leur faire redire la parole de saint Paul : *Christo confixus sum cruci!* Gloire à ces héros! Dans leur corps volontairement étendu sur la croix, dans leur chair joyeusement offerte aux cordes et aux clous, ils ont été les plus vives images de Jésus crucifié; ils sont dans l'histoire les crucifix qui rappellent le mieux la forme et les traits de l'Homme-Dieu, mort sur le Golgotha.

LIVRE II

LE CRUCIFIX DIVIN DANS L'ART

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES DU CRUCIFIX

De tout temps l'Église a encouragé le culte des saintes images. Écho des Saints Pères, Léontius écrit au VII[e] siècle : « Les images ne sont pas nos dieux ; ce sont *des livres toujours ouverts*, qu'on explique et qu'on vénère dans les églises, afin de se rappeler Dieu même, en les voyant, et de l'adorer dans ses saints et dans ses œuvres. »

Sérénus, évêque de Marseille, avait rejeté les images de son église ; le pape Grégoire I[er] lui envoie un blâme : « Tu n'aurais pas dû briser ce qui est placé dans les églises, pour servir, non à l'adoration, mais à l'instruction des ignorants (1). »

Le second Concile universel de Nicée (787) soutient la même doctrine contre les iconoclastes ; il compare *la lecture* et *la peinture,* et voit dans l'une et l'autre un puissant moyen d'instruction chrétienne.

Le Concile de Trente est plus explicite encore, en affirmant « que l'on peut tirer un grand profit de la vue des images sacrées (2). »

S'il est une image *dont l'on puisse tirer grand profit,* c'est bien l'image du Christ en croix, puisqu'elle est, nous l'avons dit, l'abrégé de toute la doctrine chrétienne.

(1) Epist., l. IX, ep. 9.
(2) Sess. XXV, *De invocat. sanct.*

Cependant, durant les trois premiers siècles du christianisme, ils sont rares, « ces livres toujours ouverts » dont parle Léontius. Quelques représentations symboliques, le poisson, au IIe siècle, un pasteur portant une brebis sur les épaules, le monogramme du Christ, sont tous les emblèmes offerts, dans les sombres galeries des catacombes, au regard des premiers fidèles.

Chacun sait les raisons de cette réserve : tant que le culte des idoles subsista, les chrétiens durent se montrer fort prudents dans l'usage des représentations par la peinture et la sculpture, pour ménager la foi, encore mal éclairée, des Catéchumènes qui auraient peut-être confondu le culte justement recommandé de l'image avec l'adoration légitimement proscrite, et pour ne pas scandaliser les juifs qui, ne sachant pas interpréter la parole de Dieu : *Vous ne vous ferez point d'image taillée* (1), se seraient éloignés d'une religion qu'ils auraient crue en désaccord avec les ordres de Jéhovah.

De plus, dans cette première période du christianisme, période d'attaques violentes ou perfides, l'Église, avec sagesse, faisait observer à ses enfants ce que l'on appelait *la discipline du secret.* — Les infidèles, pour jeter le discrédi sur la religion naissante, s'efforçaient d'en défigurer les dogmes les plus saints, d'en travestir les rites les plus sacrés. L'Église s'entourait donc d'une ombre discrète, et ne révélait l'intégrité de ses mystères qu'aux Catéchumènes déjà éprouvés par une série d'initiations progressives.

Des cérémonies du culte étaient dès lors exclues les images trop parlantes, celle du crucifix surtout, qui en dit tant à qui sait l'entendre. Comment d'ailleurs les païens, qui regardaient le crucifiement comme un supplice infamant, auraient-ils pu se décider à embrasser la religion d'un homme

(1) Ex., XX, 3.

qu'on leur aurait montré, sans préparation préalable, pendu sur cet ignoble gibet?

De tout ceci résulte la rareté des croix et, à plus forte raison, des crucifix, dans les monuments chrétiens, avant le IVe siècle.

La description du Sauveur en croix se trouve très fréquemment chez les plus anciens écrivains, tels que saint Ignace, Tertullien, saint Paulin de Nole; de quelques expressions de Tertullien, de saint Jérôme, de saint Augustin, on peut aussi conclure assez clairement qu'ils connaissent le crucifix (1). Il n'en est pas moins vrai que, si cette sainte image existait déjà à l'usage des particuliers, elle n'était pas admise dans le culte public, et l'iconographie chrétienne ne peut en offrir aucun spécimen.

Je me trompe, il en est un, et des temps les plus éloignés : le R. P. Garucci, — alors conservateur du Musée Kircher, à Rome, — prétend qu'il ne peut être reculé au delà des premières années du IIIe siècle.

« Sous l'angle occidental du Palatin, non loin de l'antique église de Sainte-Anastasie, on découvrit, au milieu de ce siècle, deux des parois d'une chambre, toute couverte de figures et d'inscriptions gravées au stylet. » Après avoir fait enlever la terre qui les couvrait, le R. P. Garucci trouva une image que les ruines avaient conservée intacte à travers les siècles, et dont il releva un calque fidèle. Elle représente une croix....., un homme, avec une tête d'âne, est crucifié; un orant est à côté : au-dessous, l'inscription suivante :

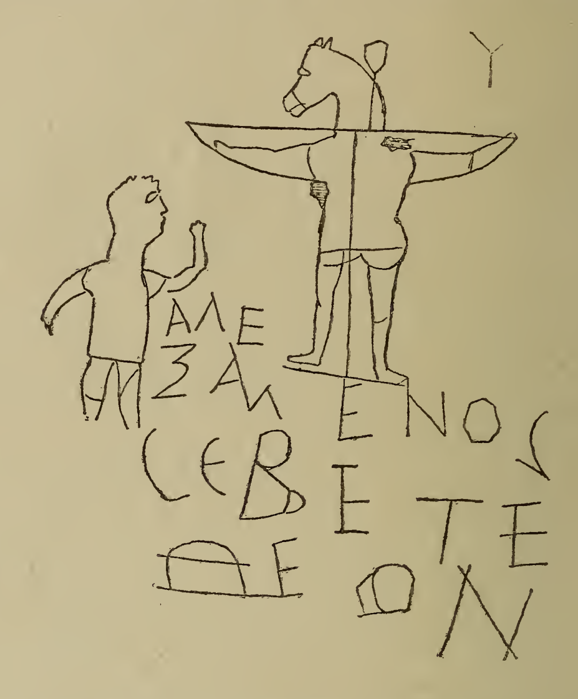
Αλεξαμενος σεβετε Θεον.
Alexamenos adore Dieu.

Ainsi donc, — chose curieuse et douloureuse à la fois, —

(1) Goschler. *Dict de théologie : crucifix.*

la première et la seule représentation du Dieu crucifié qui nous reste de ces temps reculés est une ignoble parodie (1).

A la fin du IIe siècle, Tertullien, dans son apologétique (2), disait aux païens : « *Somniastis caput asininum esse deum nos-*



trum; vous avez rêvé qu'une tête d'âne était notre dieu. » Le dessinateur improvisé du Palatin donne corps à cette calomnie, en remplaçant par la tête d'une bête de somme la tête du Verbe de Dieu.

(1) *Deux monuments des premiers siècles de l'Église,* expliqués par le R. P. Garucci, de la Compagnie de Jésus. Rome, imprimerie de la *Civilta cattolica,* 1862.

(2) Apol., ch. XVI.

Hélas! cette insulte sera suivie de bien d'autres, dans le cours des âges. Le crucifix sera vraiment, dans le monde, le signe de contradiction, *signum cui contradicetur* (1); on le foulera aux pieds, on lui crachera à la face, on le proscrira, on le brisera. Mais des Cyrénéens le ramasseront dans la poussière; des Véroniques essuieront les crachats et presseront leurs lèvres sur ses plaies; des Césars feront sortir des catacombes la croix triomphante.

C'était le 28 octobre 312. Constantin, dans les plaines de Rome, allait lutter contre le tyran Maxence : avant la bataille, une croix lui apparaît dans le ciel, entourée de ces mots : « *In hoc signo vinces.* Tu vaincras par ce signe. » L'ennemi en déroute, Maxence noyé dans les flots du Tibre, justifient la prédiction.

Le prince victorieux ne fut pas ingrat. L'édit de Milan (313) clôt l'ère des martyrs. Par respect pour la croix du Sauveur, l'empereur interdit dans ses États le supplice du crucifiement. Si longtemps instrument de torture et d'ignominie, la croix va devenir un signe honorifique; elle surmontera les étendards romains, dominera les édifices publics, sera empreinte sur les médailles et les monnaies, gravée dans le bronze ou l'argent. Joyau d'or enrichi de pierreries, elle prendra place dans la couronne des rois et dans la parure des patriciennes, en attendant qu'un jour, dans la France chrétienne, constellant la poitrine des braves marins et des vaillants capitaines, elle s'appelle la croix d'honneur.

Dès le IVe siècle, la croix réhabilitée reparaît donc au jour. Mais à quelle date précise le crucifix proprement dit apparaît-il dans l'art chrétien?

D'après les récents travaux de M. l'abbé Vigouroux, « les deux plus anciens monuments chrétiens sur lesquels on voit

(1) Luc., II, 34,

Jésus-Christ attaché à la croix *sont du* v^e *siècle* (1). »

« L'un est une sculpture sur bois des portes de Sainte-Sabine, à Rome, et l'autre un ivoire, conservé au British Museum, à Londres..... »

« Le ve siècle avait été un siècle de transition dans l'art et dans la littérature. Au vi^e siècle, le Christ attaché à la croix, mais vivant, commence à paraître plus fréquemment. Nous en avons un exemple dans l'Évangéliaire Syriaque *(Codex Syriacus)* de la Bibliothèque Laurentienne de Florence. Le Sauveur est vêtu d'une longue tunique sans manches; la tête est nimbée; les pieds et les mains attachés par quatre clous (2). »

C'est aussi d'une longue robe, pourvue de manches, que Notre-Seigneur est revêtu dans les vieux crucifix de bois des temps primitifs. Tels sont le Sacro Volto de Lucques, le Christ de Saint-Sauve, conservé dans la cathédrale d'Amiens. Sans pouvoir leur assigner une date certaine, on ne saurait cependant refuser une grande antiquité à ces vieilles sculptures, que les peuples naïfs, peu scrupuleux en fait de chronologie, attribuent sans façon à saint Luc ou à Nicodème.

---

(1) Cette affirmation est basée sur des documents cités dans le *Dictionnaire biblique*. Fascicule xii, — article *Croix;* colonne 1132 et s. — Elle est précieuse, car jusqu'ici les iconographes chrétiens n'osaient guère faire remonter l'origine du crucifix au-delà du vi^e siècle.

(2) Vigouroux, *Dict. biblique, loc. cit.*

CHAPITRE II

LE CRUCIFIX DANS LA PEINTURE

On peut diviser en trois périodes l'histoire du crucifix dans la peinture.

Dans la première période, du xe au milieu du xiiie siècle, le Christ apparaît *triomphant* sur la croix.

Du milieu du xiiie siècle au milieu du xvie siècle, le Christ est représenté *souffrant*.

Dans la troisième période, du milieu du xvie siècle à nos jours, le *souci de la forme* et du décor tend à remplacer l'idée religieuse.

Ire Période. — Le Christ triomphant

Dès les temps les plus reculés, l'Église, dans ses hymnes, se plaît à unir l'idée du triomphe à l'idée de la croix.

Au vie siècle, Fortunat chante dans son hymne :

> *Regnavit a ligno Deus !*
> David, ton oracle est rempli ;
> Et quand tu prédisais du maître du tonnerre,
> Que d'un trône de bois *il règnerait* sur terre,
> Ta voix était fidèle et l'ordre est accompli (1).

Dans le *Victimæ paschali,* l'Église insiste sur cette idée de la victoire remportée au Calvaire.

(1) *Vexilla Regis*. Traduction de Pierre Corneille.

Mors et vita duello
Conflixere mirando :
Dux vitæ mortuus
Regnat vivus.

O merveilleux duel, où la vie et la mort
Signalent leur effort :
Le chef des vivants meurt; mais reprenant sa vie,
Qu'on lui croyait ravie,
Il terrasse la mort, et trouve un jour plus beau
Dans la nuit du tombeau.

Cette idée du triomphe, chère aux poètes chrétiens, inspira les artistes du moyen âge. C'est Jésus triomphant qu'ils représentent habituellement sur la croix.

Ouvrez l'*Hortus deliciarum* du XIIe siècle, délices de l'abbesse Herrade de Landesperg; examinez à loisir la fameuse miniature du vieil album (1); étudiez dans ses détails cette antique crucifixion : les bras du Christ sont majestueusement étendus sur la croix; ses reins sont ceints d'une large ceinture; sur son front, au lieu d'une couronne d'épines, un diadème royal. Ses traits sont calmes et dignes; c'est le triomphateur.

Considérez les magnifiques verrières de nos cathédrales, livres tout enluminés par les rayons du soleil, leçons de choses éblouissantes que la foi du XIIIe siècle naissant offrait au regard des fidèles; dans les Passions qui y sont peintes, à Bourges, à Poitiers, au Mans, à Rouen, à Auxerre, à Reims, à Lyon, à Tours, à Beauvais, à Châlons-sur-Marne (2)....., partout vous voyez le Christ triomphant.

(1) Le P. CAHIER l'a reproduite dans ses *Vitraux de Bourges*.

(2) Toutes ces Passions sont reproduites par le P. CAHIER, dans ses *Vitraux de Bourges*.

Les verriers du moyen âge ne se sont pas tellement enchaînés à ce thème général du triomphe qu'ils ne se soient permis quelques variantes. Ils ne se sont fait aucun scrupule d'entourer telle ou telle crucifixion de tel ou tel emblème qui leur était cher.

Ainsi, dans la verrière de Fribourg, l'artiste a placé au-dessus de la croix un nid, et dans ce nid un pélican nourrissant ses petits du sang de sa poitrine déchirée, symbole touchant du Sauveur nourrissant les fidèles du sang qui s'échappe de ses plaies.

Au vitrail de Châlons-sur-Marne, au lieu du pélican, un agneau, de la poitrine duquel le sang jaillit.

Dans la verrière de Reims, aux pieds du Christ, un calice est placé qui recueille le précieux sang. — Au vitrail de Bourges, c'est l'Église elle-même qui recueille dans une coupe ce sang, gage de vie. — Au vitrail de Saint-Remy, à Reims, une large main étendue, émergeant d'un nuage, domine la croix; c'est la main du Père éternel qui bénit son Fils, fait chair et victime par amour.

Ainsi les variations existent, mais le thème est unique; la note qui domine partout, à cette époque, exprimée d'une manière ou d'une autre, c'est la *note triomphale*.

Dans presque toutes les verrières que nous avons signalées, au-dessus de la croix, figurent, à droite et à gauche du Sauveur, le soleil et la lune : ils sont là, représentant, — entre autres significations, — le bouleversement qui se produit dans la nature, la terre qui tremble, les astres qui s'éclipsent, à l'heure où expire le Maître du monde; c'est, dans cette confusion des éléments, le Christ triomphant.

Dans la verrière de la Passion, à Bourges, on voit, en face de l'Église couronnée, la synagogue, reine déchue; elle tient

en main un sceptre brisé; sa couronne lui tombe du front. Qu'est-ce que ce sceptre brisé, cette couronne abattue (1)? — Les trophées du Christ triomphant.

Parfois, le serpent vaincu se tord au pied de la croix. Tel il apparaît déjà sur l'Évangéliaire du VIIIe siècle du Musée communal de Tournai. — Dans la miniature de l'abbesse Herrade de Landesperg, on voit sur le Golgotha des tombeaux entr'ouverts, des morts, hommes et femmes, qui s'y dressent, tendant vers le Sauveur leurs mains reconnaissantes. C'est encore sur le démon et sur la mort la victoire du Christ triomphant.

Alors même que sur un vitrail de la Passion, le Sauveur paraîtrait, — chose rare, — sans aucun appareil de triomphe, du moins, sur le même fenêtrage, une autre scène contiguë, de la vie de Notre-Seigneur montrerait encore au fidèle que le Crucifié est le Maître du monde. C'est la remarque du savant P. Cahier. Parlant des verrières de Bourges, il dit : « Le vitrail de la Passion et celui du Jugement dernier peuvent être embrassés d'un seul coup d'œil. » Au sujet des verrières d'Auxerre, il ajoute : « Le Calvaire n'est pas séparé de Jésus-Christ, Législateur et Docteur : un même fenêtrage comprend ces deux sujets..... Il serait facile de multiplier ces exemples. Le spectacle même de la Passion ne manque guère de se terminer, dans les représentations de ces âges, par *le triomphe* de Celui qui a payé notre rançon de son sang..... Toujours les artistes de ces siècles mâles semblent extrêmement préoccupés du danger de nourrir notre piété au dépens d'une certaine vigueur de foi; jamais ils ne nous permettent

(1) La même scène est reproduite avec quelques variantes sur vingt autres verrières. — On la voit aussi sur l'*Hortus deliciarum* dont nous avons déjà parlé, sur le reliquaire de la vraie croix, au trésor de Notre-Dame de Tongres (XIIIe siècle).



CHRIST DU XIe SIÈCLE

Conservé au Musée de Cluny, à Paris.

D'après la photographie de la Maison Robert, J. Leroy, successeur.

d'oublier que celui qui nous a rachetés est en mesure de nous demander compte du prix que lui ont coûté nos âmes (1). »

Un mot sur le style de cette période ; c'est le style byzantin : dureté dans le trait, raideur dans les formes. Les figures sont allongées, décharnées, les yeux bien ouverts, d'une couleur sombre. En général, au lieu d'ombre, une ligne d'or dessine les plis des vêtements. Rien de fini, rien de fondu ; on distingue les coups de pinceau dans ces peintures qui sont de la famille de ces crucifix en bois, — legs des vieux âges, — où l'on croit reconnaître les coups de hache. Et cependant, l'expression est là, vivante sous les imperfections de la forme. Ces christs, les deux bras étendus sur la traverse de leur croix grossière, impressionnent le spectateur. La foi du peintre perce sous les traits rudimentaires de son pinceau. Dans ce triomphateur raide et immobile, il y a une majesté qui n'est pas de la terre, une grandeur qui s'impose.

IIe Période. — Le Christ souffrant

La période byzantine a offert, aux yeux des peuples, le Christ triomphant sur l'instrument de son supplice ; la seconde période va leur offrir le Christ *souffrant* sur la croix.

Nul n'ignore la profonde influence exercée sur le XIIIe siècle par saint François d'Assise et par ses enfants. Nul n'ignore non plus les rapports intimes du séraphique patriarche avec Jésus crucifié. Un jour, le Sauveur lui apparaît sur la croix et lui imprime en l'âme un si vif sentiment de ses *douleurs,* que dès lors le Saint ne pouvait y penser sans verser des torrents de larmes. Plus tard, c'est une voix sortie des lèvres d'un crucifix qui lui intime sa mission. Pour répondre à cette

(1) Cahier. *Vitraux de Bourges.*

invitation de son Maître, crucifié et souffrant, François va fonder un Ordre qui, participant lui-même aux *souffrances* de Notre-Seigneur, ira les prêcher dans le monde.

Ses premiers enfants sont connus sous le nom de *Pénitents d'Assise;* le pape Innocent III les appelle les *Prédicateurs de la Pénitence*. François communiquait à ses fils son amour de la croix; il leur enseignait à se prosterner devant les églises et les crucifix, du plus loin qu'ils les apercevaient « pour honorer Jésus-Christ dans ses représentations extérieures des *souffrances* qu'il a endurées pour notre amour. » Chacun sait comment il fut récompensé de sa dévotion pour Jésus crucifié. Deux ans avant sa mort, sur le Mont Alverne, un séraphin lui apparut, portant entre ses ailes l'image *souffrante* de Jésus en croix. A cette vue, l'âme du Saint est pénétrée d'une ardeur séraphique, et son corps, ressentant une douloureuse impression, est marqué des plaies du Sauveur.

Après tous ces faits, on comprend qu'en l'esprit de François et de ses enfants, l'image du crucifix et l'image de la souffrance aient été inséparablement unies. C'est Jésus *souffrant* sur la croix que ces religieux souffrants vont prêcher dans le monde; c'est l'image de Jésus *souffrant* que, sur leur inspiration, l'art chrétien va tracer sur la toile et sculpter dans l'ivoire. Le bandeau royal va faire place à la couronne d'épines; le triomphateur va céder le pas à l'*Homme de douleurs*.

Ainsi la sagesse de Dieu atteint-elle ses fins avec suavité; le Christ triomphant des premiers âges, unissant à la pensée du rachat la pensée de la royauté, entraîna, attaché au char victorieux de la croix, des légions d'âmes vigoureuses, plus actives généralement que contemplatives, subjuguées par la majesté divine (1). — Le Christ souffrant des âges postérieurs, contemplé des yeux du corps et des yeux de l'esprit,

(1) *Ascendens in altum, captivam duxit captivitatem.* (Eph., IV, 8.)

va ravir et fondre d'amour ascètes, fondateurs d'Ordres, vierges du cloître, pléiades d'âmes ardentes et mystiques, éprises des plaies sanglantes.

Deux écoles de peinture, l'école ombrienne et l'école florentine vont, pendant la période à laquelle nous sommes parvenus, faire passer dans l'art le crucifix souffrant, dont saint François et ses fils se sont faits les prédicateurs.

Cimabüé est le premier peintre de cette époque qui essaye de secouer, sans y réussir pleinement encore, la raideur du style byzantin. Son talent était dans toute sa force cinquante ans à peine après la mort de saint François. Il consacre son pinceau à la mémoire du patriarche, et décore de ses tableaux la tombe d'Assise, qui va devenir le berceau d'un art nouveau. Nous lui devons un crucifiement : au pied de la croix Marie, plus bas saint François à genoux.

Giotto achève les peintures commencées par Cimabüé. Il rompt définitivement avec les vieilles traditions byzantines, en remplace la rigidité par la souplesse et l'élégance, et mérite d'être appelé le père de la peinture spiritualisée. Chacun peut voir au Louvre son fameux tableau *Saint François recevant les stigmates.*

Si Giotto aime à reproduire en François les plaies de Jésus, son sujet de prédilection, c'est le divin Crucifié lui-même. Il peignit un crucifiement pour les églises des Franciscains, pour Santa-Maria Novella, pour Saint-Marc, pour San-Felice. C'est par amour de son Sauveur, plus encore que par amour de son art, qu'il se plaît ainsi à reproduire le Christ en croix. Pour que nul n'en ignorât, il voulut, dans sa Passion de Gaëte, se peindre lui-même, pieusement agenouillé aux pieds de Jésus mourant. Heureuse époque, où les peintres, s'agenouillant devant le Crucifié, prenaient pour sujet d'inspiration la scène du Calvaire et pour inspirateurs les exemples et les conseils d'un saint François!

L'Ordre séraphique avait, au XIII[e] et au XIV[e] siècle, suscité une phalange d'artistes, peintres de l'Alverne ou du Calvaire; au XV[e] siècle, l'Ordre de saint Dominique enfanta un peintre de la croix, plus céleste encore dans ses conceptions, Fra Giovanni, surnommé *l'angélique*. « On peut dire de lui que la peinture n'était autre chose que sa formule favorite pour les actes de foi, d'espérance et d'amour..... Jamais il ne mettait la main à l'œuvre sans avoir imploré la bénédiction du ciel, et, quand la voix intérieure lui disait que sa prière avait été exaucée, il ne se croyait plus en droit de rien changer au produit de l'inspiration qui lui était venue d'en haut (1). »

Son thème habituel était Notre-Seigneur crucifié : il le représenta de tous côtés, dans son cher couvent de Saint-Marc, à Florence; il le peignit à l'église, dans la salle capitulaire, dans le premier cloître, dans le corridor supérieur, dans sa cellule, dans la cellule de plusieurs de ses frères. « Il faut, disait-il, que le Christ en croix soit partout présent. » Et quand il le peignait, les larmes lui coulaient des yeux avec autant d'abondance que s'il eût assisté au drame sanglant du Calvaire. Quelle expression de douleur ne devaient pas avoir ces christs, dont les couleurs avaient été ainsi broyées sur une palette mouillée de larmes!

L'inspiration venait-elle un instant à lui manquer, c'est à son crucifix qu'il recourait encore.

> Que de fois, à tes pieds, réchauffant mon courage,
> J'apportais là ce cœur, tout prêt à défaillir;
> Et toi, d'un doux éclair inondant mon visage,
> Tu me disais tout bas, dans ton divin langage,
> Que *peindre, c'est aimer*, et qu'aimer, c'est souffrir (2).

(1) RIO. *De la poésie chrétienne, forme de l'art. Peinture,* ch. VI et VII.
(2) *Fra Angelico,* par J.-B. FOUGERAY, S. J.

Oui, peindre, c'est aimer! Tout comme Fr. Angélique, Pérugin, le chef de l'école ombrienne, aimait; il aimait d'amour sincère sa vocation d'artiste chrétien; il aimait d'amour tendre les madones qu'il peignait sur la toile; il aimait d'amour profond le Christ que son pinceau fixait sur la croix. Aussi quelle beauté vraie, quel souffle d'en haut dans sa fameuse fresque du cloître de Sainte-Madeleine de Pazzi, à Florence! Au milieu, le Sauveur, suspendu entre ciel et terre; à ses pieds, la Madeleine, puis la Vierge, saint Jean, saint Benoît et saint Bernard. Non, jamais l'artiste n'eût mis sur les traits de Jésus cette expression divinement belle, ni sur les traits de Marie cette douleur déchirante, s'il n'avait senti, s'il n'avait aimé!

Peindre, c'est aimer. Raphaël aimait-il? Élève de Pérugin, fidèle aux traditions suprasensibles de l'école ombrienne, Raphaël longtemps aima ce que son maître avait aimé; il puisait alors ses inspirations dans la Bible et dans les profondeurs de l'âme chrétienne; c'est sa première manière; c'est l'époque de ses madones, au regard modestement fixé sur son divin Fils; c'est l'époque du *Christ en croix,* longtemps conservé dans la galerie du cardinal Fesch, si empreint encore de mysticisme vrai, qu'on l'eût facilement attribué au Pérugin.

Plus tard, après sa « Dispute du Saint-Sacrement », chef-d'œuvre de la peinture, Raphaël aime encore, mais il n'aime plus de la même manière. L'art antique l'a séduit; il donne plus à la beauté des formes qu'à l'idée mystique et religieuse, et parfois, sous la grâce trop sensible de quelques-unes de ses vierges, on devine les traits de la créature qu'il aime. Dans cette seconde manière, Raphaël reste encore le peintre inimitable, mais on comprend sans peine qu'avec sa tendance naturaliste, il se soit senti peu de goût à exprimer la douleur, et n'ait point été le peintre des crucifix.

Ne cherchons point non plus l'inspiration chrétienne dans l'école de Venise, qui fleurit, à cette époque, à côté des écoles de Florence et d'Ombrie. — C'est la mythologie qui règne. Titien, le prince des peintres vénitiens, après avoir étalé sur la toile les charmes tout profanes de ses Diane et de ses Vénus, n'était pas dans l'état d'âme voulu pour peindre les yeux souffrants et les plaies vives du Crucifié : Peindre, c'est aimer!

L'école allemande et flamande fut plus heureuse : par le choix chrétien des sujets, par la gravité de la peinture, par l'expression des visages, pleine de foi et de sentiment religieux, elle rappelle les gloires de l'école d'Ombrie. Ses maîtres, les deux Van Dyk, Hemmeling, Albert Dürer, aiment à peindre Jésus crucifié ou la Mère des douleurs, comme le faisaient, de l'autre côté des Alpes, Giotto, Fra Angelico et Pérugin. Citons seulement pour exemple la Passion de Jean Holbein le Jeune, conservée au musée de Bâle : elle est en dix dessins, plus éloquents que bien des tableaux. On y voit des violences exagérées; les bourreaux sont horriblement laids; mais quelle expression de douleur dans le Christ en croix!

IIIe Période. — Le Christ. — Beauté plastique

Le milieu du xvie siècle marque la décadence de la peinture chrétienne. Dans cette période, où prédominent le goût de l'allégorie et la recherche de l'effet, où la force dégénère en exubérance, la mollesse en sensualité, où le réalisme humain remplace de plus en plus l'inspiration religieuse, c'est à peine si, en dehors de l'école flamande, on peut relever quelques noms et quelques chefs-d'œuvre pour l'histoire du crucifix.

Le Christ de Guido Reni, conservé au musée de Dresde, jouit d'une certaine réputation; mais le cachet de l'époque

est empreint sur la beauté trop humaine des traits de Jésus.

En parcourant les œuvres de l'Albane, nous avons trouvé une composition gracieuse à laquelle un rapprochement historique semble donner un certain intérêt : par un jeu d'imagination, le peintre, sur la croix nue, a étendu un Bambino qui dort; en voyant cet enfant couché sur cette croix, nous songions au jeune Richard de Paris, à saint Simon de Trente, ainsi crucifiés, à l'aube de leur vie, par la rage des Juifs. — La Flandre, avons-nous dit, heureuse exception, ne céda point au mauvais goût de cette époque. Dans ce pays à la foi vive, deux grands peintres ont payé à la croix le tribut de leur talent, Pierre-Paul Rubens et son illustre élève, Van Dyck.

Rubens a décoré de ses peintures les temples de Dieu et le palais des rois. De là peut-être, dans ses magnifiques toiles, un mélange regrettable de sacré et de profane. Aussi bien son pinceau semble-t-il plus disposé à retracer l'allégorie souriante que l'agonie souffrante, l'humain que le divin. Rendons cependant hommage aux tableaux religieux dont il enrichit Anvers et les Flandres, hommage au Christ en croix du Louvre : ce corps, pâli par la mort, laissant échapper de son côté transpercé un large filet de sang, cette tête d'albâtre, retombée sur la poitrine, tout cela est d'une beauté grave et impressionnante.

Sully Prudhomme a écrit ces vers en tête de la collection des œuvres de Van Dyck :

..... Non, cette grâce tendre à ce goût fin unie,
Pour l'inspirer, l'exemple et le conseil sont vains.
C'est ta mère après Dieu qui t'a fait ton génie.

Van Dyck a-t-il du *génie* ou simplement du talent, nous ne voulons pas le discuter, mais nous lui savons gré d'avoir

consacré à la scène du Calvaire sa grâce tendre et son goût fin. Est-il peintres, depuis les origines, qui aient, à tant de reprises, choisi ce grand sujet d'inspiration? Jugez plutôt; voici ses principales toiles :

Le Christ des Dominicains. De chaque côté de la croix, saint Dominique et sainte Catherine de Sienne (Musée d'Anvers).

Le Christ en croix (Église Saint-Michel, à Gand).

Le Christ en croix entre deux larrons (Cathédrale de Malines).

Le Christ en croix (Musée de Vienne).

Le Christ en croix, avec la Vierge, saint Jean, un moine (Église Notre-Dame, à Termonde).

Le Christ en croix, avec la Vierge et la Madeleine (Musée de Lille).

Le Christ en croix, les bourreaux s'éloignent du Calvaire (Musée de Munich).

Le Christ en croix avec saint Antoine (Galerie Lichtenstein).

Le Christ en croix (Musée du Belvédère).

Le Christ en croix. Un moine embrasse les pieds de Jésus (Musée d'Amsterdam).

Le Christ en croix. Un serpent est au pied de la croix (Galerie Borghèse, à Rome).

Le Christ en croix (Couvent des Dames de Nevers, à Sens).

Le Christ en croix. Des anges recueillent le sang (Musée de Toulouse).

Le Christ en croix (Galerie de M. Chaix d'Est-Ange. — Paris).

Voici une appréciation contemporaine de ce dernier chef-d'œuvre :

« Sur la croix, dressée presque de face, est attaché par trois clous le corps du doux martyr : un linge blanc s'entoure autour de ses reins; un large écriteau est fixé au sommet



LE CRUCIFIEMENT

Gravure de Bolswert (Schelte) d'Anvers.
La première épreuve est conservée à l'école Saint-Joseph (Lille).

de l'instrument de supplice. La tête s'incline sur l'épaule gauche, avec une expression de douloureuse résignation ; des gouttes de sang tombent des blessures béantes aux pieds et aux mains.

» Pour fond, quelques rochers ou les mouvements confus d'une ville éloignée. La croix est enveloppée de sombres nuages, traversés par les rayons sanglants du soleil couchant ; sur le ciel obscur, le corps du Supplicié se détache lumineux et délicatement modelé (1). »

A la même époque, *Bolswert* (Schelte), dans ses gravures, rivalise de talent avec Van Dyck, dont il aime à reproduire ou à imiter les tableaux. Nous représentons ici la première épreuve, très rare, de son Christ en croix (2). Sous le burin du graveur, comme sous le pinceau du peintre, la grâce humaine, la beauté plastique et le décor ont leur grande part : on est loin du temps où la seule expression donnée au visage du Christ par Giotto ou Fra Angelico occupait toute l'attention du spectateur, remuait son cœur et absorbait son âme dans une muette et profonde prière

Néanmoins, Van Dyck et Bolswert ont bien mérité de l'art chrétien en traitant ce beau et grand sujet. Combien peu oseront l'affronter dans la suite ! Le XVIIe siècle nous offre encore, conservés au Louvre, un Christ en croix de Philippe de Champaigne, et *le Crucifix aux Anges* de Lebrun, œuvre pleine de grâce et de fraîcheur (3).

Au XVIIIe siècle et au début du XIXe, c'est la nuit dans l'art religieux. Pas un astre au ciel.

(1) JULES QUIFFREY. *Van Dyck; sa vie et ses œuvres*. Chez Quantin, Paris. 1882.

(2) L'école libre Saint-Joseph, de Lille, possède cette belle gravure.

(3) Il fut fait sur les ordres de la reine-mère, après un songe où elle avait vu Notre-Seigneur en croix, entouré d'anges. Lebrun s'inspira, dit-on, de la physionomie des dames de la cour, en traçant les traits des anges.

En Allemagne, sous le roi Louis de Bavière, il y eut une éclaircie. Les écoles de Munich et de Dusseldorf rappellent, avec Overbeck, les vieilles traditions des écoles d'Ombrie et de Florence.

De nos jours, dans ses ravissants dessins, Hoffmann fait aimer et prier le Christ dans la crèche et le Christ en croix.

En 1888, on remarqua beaucoup au Salon, à Paris, un crucifiement du peintre hongrois Munkaczy.

Le drame auguste est saisi à l'instant même où le Sauveur implore de son Père le pardon de ses bourreaux.

Il y a là de la vie, du mouvement, de l'expression sur les traits du divin Supplicié.

Heureux efforts, mais efforts isolés. Dans l'ensemble, l'art chrétien semble avoir apostasié; la volupté a étouffé la foi, et si, dans une exposition de peinture, un artiste aujourd'hui ose risquer le portrait du Sauveur vivant ou mourant, il se croit trop souvent obligé de lui enlever son auréole divine et de le représenter sous les dehors d'un ouvrier besogneux, sous les traits d'un condamné vulgaire, si bien que chacun puisse dire en passant devant lui : « C'était un homme comme un autre! »

Si le temps doit venir où d'orgueil enivrés
Les arts ne boiront plus à la source éternelle,
S'ils rejettent le Christ, ah ! ce jour-là, pleurez :
Le brûlant Séraphin a replié son aile ;
Le ciel se tait, l'homme s'endort,
Le soleil rentre dans la nue,
Le flambeau s'éteint, l'Art est mort,
La nuit sur le monde est venue (1).

(1) *Fra Angelico,* par J.-B. Fougeray, S. J.



CHRIST DE CHARLES-QUINT

Vénéré dans la chapelle des Pères de l'Assomption, à Paris.

CHAPITRE III

LE CRUCIFIX DANS L'ARCHITECTURE ET LA SCULPTURE

Des origines du christianisme au XIXe siècle, la peinture s'est essayée, avec une fortune diverse, à reproduire la scène du Calvaire : grandeur de la pensée, image du triomphe sous les traits raides et naïfs du style byzantin; perfection de l'idée religieuse, expression sublime de la souffrance au siècle des Giotto, des Fra Angelico et des Pérugin; encore un coup d'aile vers la beauté plastique avec Rubens et Van Dyck; puis palette et pinceaux sont tombés à terre dans le réalisme ou dans la boue.

De concert avec la peinture, l'architecture et la sculpture ont voulu rendre hommage au crucifix.

Viollet-le-Duc, dans son dictionnaire, au mot *axe,* écrit ces lignes : « Dans la plupart des plans d'églises du moyen âge, du XIe au XIVe siècle, on observe que l'axe de la nef et celui du chœur forment une ligne brisée au transept (1). »

Anomalie inexplicable, faute regrettable, négligence impardonnable aux yeux de l'architecte incrédule; symbolisme touchant, acte de foi sublime aux yeux de l'architecte chrétien. Que voulaient les artistes de ces temps héroïques en bâtissant leurs cathédrales? Élever un temple où pût se renouveler dignement le sacrifice de la Messe, mémorial

(1) Cette inclinaison du chœur se remarque tout spécialement à la cathédrale de Quimper.

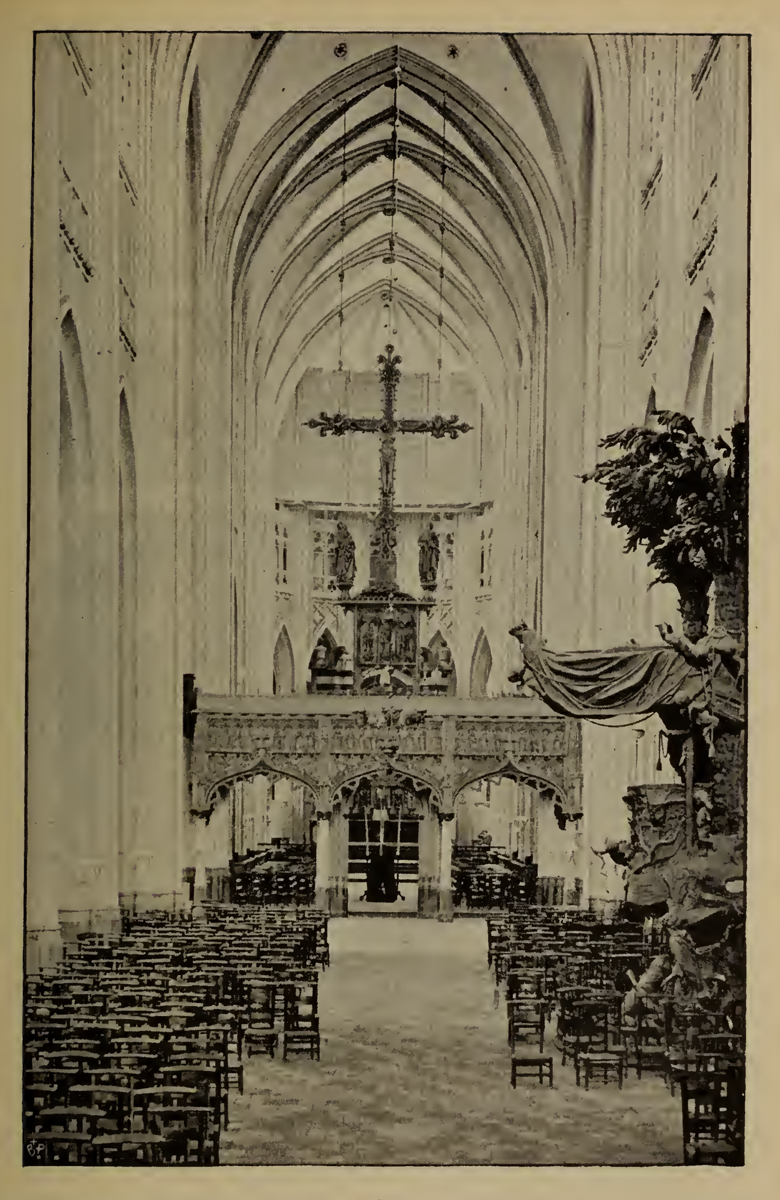
vivant du sacrifice du Calvaire; ils voulaient plus encore: par la structure même de leur édifice, ils prétendaient rappeler la Victime du Golgotha attachée sur la croix. La croix, elle est là sur le sol, immense; la grande nef et le transept représentent le corps et les bras étendus. Le maître-autel, où se fait chaque jour l'oblation sainte, représente la tête auguste du Dieu immolé: et ces chapelles rayonnantes autour de l'abside, c'est la couronne glorieuse qui ceint le front du Sauveur du monde. Mais, avant de mourir, nous dit l'Évangéliste, Jésus inclina la tête, *et inclinato capite tradidit spiritum.* Sacrifiant peut-être l'esthétique et le coup d'œil à sa foi chrétienne et à son idéal religieux, le constructeur de cathédrales a volontairement incliné le chœur sur le bras du transept, la tête vers l'épaule.

Tandis que, dans le plan même de l'église gothique, l'architecture offrait aux yeux et à la piété des fidèles ce crucifix colossal, la sculpture, rivalisant d'amour, taillait dans la pierre ou le bois l'image du Crucifié et la plaçait partout où elle pouvait être vue et vénérée.

§ 1. — *Le crucifix sur l'autel.*

Le crucifix fut placé sur l'autel. — Longtemps, le prêtre, durant la messe, n'avait eu devant lui, sur la pierre nue et sans gradin, qu'une image symbolique, le chrisme, ou encore un agneau au pied d'une croix. Nous en avons donné, plus haut, les multiples raisons. Quand ces raisons de prudence n'existèrent plus, le sixième Concile de Constantinople, sous le pontificat du pape Agathon, statua, en 680, qu'à la place de l'agneau on mettrait désormais sur l'autel l'image de Jésus-Christ sous forme humaine, *sub figurâ hominis.*

L'effigie du Sauveur fut d'abord, non pas clouée, mais adossée à la croix. Toutefois, le jour n'était pas éloigné où



LE CHRIST A L'ARC TRIOMPHAL

Eglise Saint-Pierre de Louvain.

D'après la photographie de M. Neurdein.

les artistes chrétiens, n'étant plus retenus par des entraves disciplinaires, allaient représenter, dans l'exacte réalité de son supplice, Jésus attaché au gibet (1).

Ce crucifix, vu d'abord du prêtre seul, au cours du Saint Sacrifice, s'élèvera, dans la suite des temps, sur des gradins, puis sur le tabernacle, où nous le voyons aujourd'hui.

§ 2. — *Le crucifix à l'arc triomphal.*

Ce n'était pas assez à la sculpture chrétienne d'avoir placé le Christ sur l'autel ; elle voulut que le crucifix, crucifix monumental, crucifix triomphal, apparût aux regards du fidèle dès son entrée dans le lieu saint, et que, à défaut de l'Hostie, condamnée par son amour à l'ombre et au silence du tabernacle, il pût dire au visiteur : « Agenouille-toi ; je suis le maître de céans. »

Ce fut là l'idée primordiale qui fit surmonter le jubé, ou ambon, du Christ en croix, ayant à ses côtés la Vierge et saint Jean. Dans beaucoup d'églises, ce crucifix du jubé était suspendu dans les airs par trois chaînes, attachées, l'une à la partie supérieure, les deux autres aux bras de la croix, et fixées par des anneaux de fer à l'arcade supérieure qui, dans nos vieux édifices romans, s'appelait *l'arc triomphal.*

Presque partout, ces jubés ont disparu. Les puristes s'en réjouissent. Ils retrouvent enfin, disent-ils, les cathédrales avec leur belle simplicité, la pureté de leurs lignes.....

Viollet-le-Duc est moins catégorique ; il constate, il est vrai, « que les grandes cathédrales bâties vers la fin du XIIe siècle

(1) Jean VII, Grec d'origine, élu Pape en l'an 705, paraît, le premier, avoir consacré l'usage du crucifix dans l'église de Saint-Pierre. Deux fois, en 706, il fit représenter ce sujet dans des mosaïques dont il orna la chapelle de la Sainte Vierge.

et le commencement du XIIIe, n'avaient point été primitivement disposées pour recevoir des jubés ». Ce qui ne l'empêche pas de regretter leur disparition. « Il n'existe plus en France, *malheureusement*, un seul jubé d'une époque ancienne, et cependant toutes nos églises abbatiales, toutes nos cathédrales en possédaient (1). »

Et, de fait, ne devons-nous pas plutôt regretter « ces galeries aériennes, lancées d'un pilier à l'autre, gracieux portiques placés à l'entrée du chœur, qui, loin de briser la perspective, la prolongeaient, en paraissant l'arrêter, et ajoutaient un charme mystérieux à la pompe des cérémonies, en ne les laissant apercevoir qu'à travers ses sculptures et ses colonnettes (2)? »

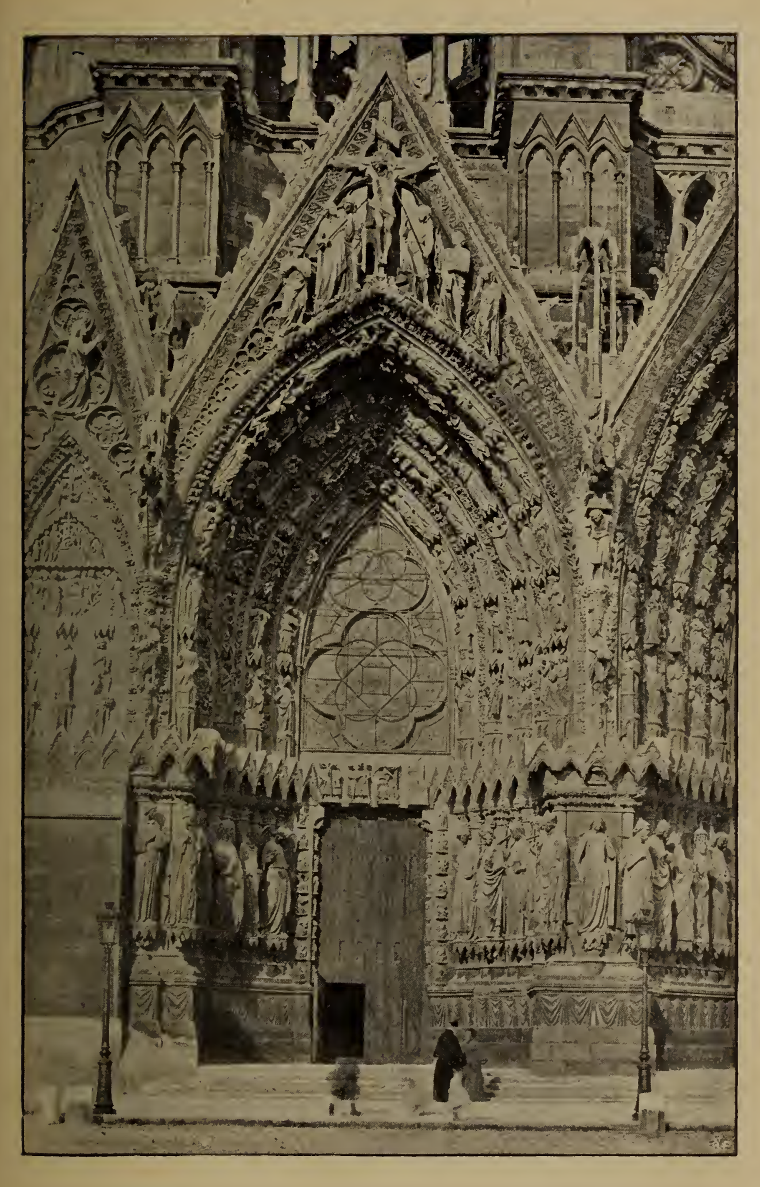
Le Christ triomphant fut arraché à sa place d'honneur et relégué dans l'ombre; c'est ainsi qu'on peut voir à la cathédrale de Reims, réfugié dans la chapelle du Rosaire, le Christ en bois sculpté, aux traits pleins de grâce et de majesté, qui, pendant tant d'années, debout sur son jubé, protégea de son ombre, au jour du sacre, le trône de nos vieux rois.

On en revient aujourd'hui de cet ostracisme : c'est ainsi qu'à l'église Saint-Jacques, de Reims, un curé, ami de l'art, a replacé sur sa *trabes*, poutre transversale allant d'une colonne à l'autre, le fameux crucifix dû au ciseau de l'illustre sculpteur Jacques : « Les bras et la poitrine sont sillonnés par les veines et les muscles, qui se soulèvent çà et là avec une effrayante vérité anatomique. Il est impossible de le fixer quelques minutes sans éprouver comme un frémissement..... C'est un précieux monument de l'art chrétien au XVIe siècle (3). »

(1) *Dictionn. d'architecture. Jubé.*

(2) Allaire. *Semaine religieuse* de Reims, numéro du 4 juin 1870.

(3) E. Allaire. *Semaine religieuse* de Reims, 11 juin 1870. Sur ce Christ remarquable, lisez aussi la notice faite par M. H. Jadart, de l'Académie de Reims.



LE CRUCIFIEMENT AU FRONTON DES ÉGLISES
Portail de Reims (partie méridionale).

La cathédrale d'Albi, Notre-Dame de Liesse, Saint-Étienne du Mont, à Paris, Sainte-Madeleine de Troyes, ont encore de ces ambons, couronnés par la scène du Calvaire; mais le plus beau jubé, peut-être, qui ait échappé au vandalisme révolutionnaire ou au purisme destructeur, c'est le jubé de la Collégiale Saint-Pierre, à Louvain.

§ 3. — *Le crucifix au portail des églises.*

A l'intérieur de l'édifice, le sculpteur chrétien a placé le crucifix sur l'autel et à l'arc triomphal; et voilà qu'à l'extérieur, son ciseau le taille au pignon du monument, aux croisées, sur le portail.

Viollet-le-Duc (1) cite le Christ crucifié, le front ceint d'un nimbe, sculpté, dès le commencement du XIe siècle, au pignon de l'église du prieuré de Montmille, près de Beauvais.

Dans les ruines gigantesques de l'église de Saint-Jean des Vignes, à Soissons, le visiteur peut voir, se détachant sur la nue, le crucifix colossal qu'y a taillé l'artiste du moyen âge. Mais il est loin d'égaler en perfection le crucifiement du XIVe siècle, qui occupe tout le fronton de la pyramide méridionale du fameux portail de Reims. Le Christ a été travaillé avec un tel soin et un tel amour, qu'on le croirait plutôt destiné à l'intérieur du temple qu'à un endroit où il devait être constamment battu de la pluie. La figure, vue de près ou de loin, exprime une douceur infinie.

La cathédrale de Toul, Notre-Dame de l'Épine, près Châlons-sur-Marne, la cathédrale de Strasbourg, nous offrent de ces christs de pierre, ainsi sculptés au fronton ou au tympan. A Strasbourg, on voit le vieil Adam recevant le sang qui s'échappe des plaies du nouvel Adam attaché à sa croix.

(1) DICT. D'ARCHITECTURE : *Croix.*

§ 4. — *Le crucifix dans les trésors.*

Au moyen âge, la foi était tellement débordante qu'elle cherchait mille échappées. Elle croyait n'en jamais faire assez pour glorifier Jésus-Christ, pour parer sa demeure, pour rehausser la beauté de son culte. Non contente d'orner somptueusement le sanctuaire, peu satisfaite de placer sur le portail les apôtres, la Madone et le Christ en croix, elle créait, dans une salle contiguë à l'édifice, une réserve de richesses; c'était le trésor de l'église. On y puisait, aux jours de fête, un surcroît de pompe et de splendeur. Là, abondaient les reliquaires précieux, les Vierges, les crucifix. Pour embellir ces objets d'art, la sculpture chrétienne faisait alors appel à sa sœur cadette, l'orfèvrerie.

Les vieux inventaires des églises de Lincoln, de Windsor, d'York et de Winchester, nous montrent avec quelle sainte prodigalité, aux âges de foi, on incrustait les pierreries les plus rares dans l'or et l'argent des crucifix.

Dans l'inventaire de la cathédrale d'York, je lis (1) : « Une croix processionnale, avec un crucifix, garni de trois beaux saphirs aux extrémités, pesant trois livres quatre onces et demie.

» *Item*, une croix dorée, avec un grand diamant au pied, et trois grands diamants aux pieds du crucifix, pesant sept onces: le don de M. Stephen Scrope.

» *Item*, deux croix avec le crucifix en vermeil, avec les quatre évangélistes aux coins, d'argent blanc, et deux images de la Sainte Vierge dans des niches, sur le piédestal, porté par quatre lions, pesant cinq livres trois onces : le don de M. Jean Newton.

» *Item*, une croix de jaspe rouge, ornée d'argent doré,

(1) Migne. *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*, p. 1068-1069.



CROIX PROCESSIONNALE DU XIVe SIÈCLE

Conservée au Musée de Cluny, à Paris.

D'après la photographie de la Maison Robert, J. Leroy successeur

avec des pierres précieuses, incrustées dans un piédestal de bois : le don du dit M. Jean Newton. »

Ce n'est là que le tiers des crucifix artistiques signalés dans l'inventaire de la seule cathédrale d'York.

Au XI[e] siècle, un archevêque de Mayence fit couler un Christ colossal, en or massif, pensant qu'il n'en ferait jamais trop pour l'Homme-Dieu qui a tant fait pour nous.

En France, le trésor de la cathédrale de Reims, dotée par les rois, était riche en crucifix de valeur : on y voit encore la ravissante croix du cardinal de Lorraine, tout en cristal de roche taillé, aux extrémités et jointures d'or ciselé, supportant un Christ d'or, d'un travail achevé.

§ 5. — *Le crucifix dans la cité.*

Quelle fête pour le peuple chrétien, quand, aux jours solennels, aux Grandes Litanies, toutes ces richesses, reliquaires et statues, sortaient de leur mystérieuse retraite, et défilaient, parmi les vapeurs de l'encens, dans les rues de la cité !

Avec quelle avidité grands et petits suivaient du regard ces merveilles artistiques, cet or et cet argent, ces saphirs et ces diamants, étincelant sous la voûte du ciel, au soleil du bon Dieu ! Qu'elles répondaient admirablement aux aspirations intimes des âmes, ces processions libres des âges libres ! Aussi bien étaient-elles l'affirmation de cette vérité indéniable que Notre-Seigneur est le maître de la cité, non moins que de l'individu.

Dans ces manifestations de la foi populaire, la croix avait encore la place d'honneur; elle précédait la foule et le clergé, et s'appelait alors croix *processionnale* ou *stationnale*. Le musée de Cluny, à Paris, possède une grande croix processionnale, provenant d'un couvent de l'Apennin ; c'est une pièce remar-

quable de la belle orfèvrerie italienne du XIVe siècle. Elle est en argent battu repoussé, ciselé et doré, décorée d'émaux translucides et de cristaux de roche. La face principale, dont nous donnons la gravure, offre les figures du Christ en croix, de la Vierge de douleurs et de saint Jean, ainsi que celles de saint Pierre et de la Madeleine, en repoussé d'argent de haut relief.

De temps à autre, le cortège s'arrêtait, et l'on priait au pied du crucifix, planté sur la place publique ou sur le bord de la route. A l'usage des tyranneaux contemporains, qui veulent reléguer dans les églises tout emblème religieux, rappelons ici ce que faisaient nos Pères : « A quelle époque, dit Viollet-le-Duc, commença-t-on à élever des croix dans les carrefours, à l'entrée des villes ou des villages et dans les cimetières? Je ne saurais le dire; on peut constater seulement que cet usage était fort répandu dès les premiers temps du moyen âge. » Et, à l'appui de son dire, le grand savant cite les fragments de la croix de Rougemont (Côte-d'Or), portant d'un côté le Christ attaché, de l'autre côté, dans le médaillon du centre, une main qui bénit. Il cite encore les restes d'une charmante croix que l'on voyait près de Troyes, en tête du pont de Fouchères; « la figure du Christ était sculptée sur chacune de ses faces, l'une tournée vers l'Orient, l'autre vers l'Occident. »

Cette croix de pierre était aux abords de la ville : au centre même de Troyes, *dans la grand'rue*, les Confrères de la Croix firent élever un monument de bronze, que décrit encore Viollet-le-Duc (1); il était d'une si grande beauté qu'on l'appelait partout *la Belle-Croix*. Heureuse cité, à qui le Jansénisme n'avait pas encore fait sentir sa glaciale étreinte!

La croix, plantée sur la place des villes ou sur le bord

(1) VIOLLET-LE-DUC. *Dict. d'Archit.: Croix,* p. 441.

des chemins, avait aussi sa place naturelle sur la tombe des cimetières, et souvent ces croix, — on peut le conclure des recherches de Viollet-le-Duc, — n'étaient pas seulement des croix nues, mais des croix ornées de l'image du Christ. Retenez bien ce fait, cher lecteur, et veuillez vous le rappeler, quand, dans la dernière partie de ce travail, nous vous convierons à rendre au champ des morts le cachet religieux que lui avaient donné vos ancêtres et à remplacer les couronnes païennes par le crucifix chrétien.

§ 6. — *Le crucifix dans les palais.*

Dans les âges de foi, les princes donnaient aux peuples l'exemple de la dévotion au crucifix. Pas plus que les gouvernants athées de notre siècle, ils n'étaient sans défauts; la passion grondait dans leurs cœurs, et parfois la tempête éclatait. Mais, après la faute, ils savaient où chercher le pardon; ils s'agenouillaient devant le crucifix; c'est là, à ses pieds, qu'ils pleuraient leur crime et promettaient de changer de vie.

On conserve, à Notre-Dame de Paris, le Christ d'ivoire que Louis XIV, repentant, donna à Mme de la Vallière : c'est devant ce crucifix, sans doute, que la courtisane convertie dépouilla, selon l'expression de Bossuet « ces ornements qui étaient un piège pour les autres et pour elle-même; » c'est devant lui que, prenant le langage du Prophète, elle put dire : « Je détruirai et les colliers et les bracelets, et les anneaux et les boîtes à parfum, et les manteaux et les rubans, et les broderies et ces toiles si déliées, vaines couvertures qui ne cachent rien. » C'est devant lui qu' « elle déclara une guerre immortelle et irréconciliable à tous les plaisirs » (1).

Cette sainte image, arrosée des larmes de l'illustre péni-

(1) Bossuet. *Sermon pour la profession de Mme de la Vallière, passim.*

tente, fut, le 14 février 1831, au sac de l'archevêché de Paris, entaillée par le fer brutal des émeutiers. Le crucifix, c'est bien toujours « le signe de contradiction », objet d'éternel amour et d'éternelle haine!

Les désordres des règnes de Louis XIV et de Louis XV appelaient une victime. Dieu la prit sur le trône. N'est-ce pas en méditant la croix que Louis XVI se prépara à l'expiation suprême? La maison de Saint-Acheul, près Amiens, conserve le Christ, admirable d'expression, qui appartint à la famille du pieux monarque (1); souvenir rendu bien touchant par la mort sanglante du roi-martyr; à sa vue, n'est-on pas tenté de redire la parole de Caïphe: « Il est bon qu'un homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse pas! »

A Florence, dans la chapelle du palais Pitti, se dressait, au XVIe siècle, un crucifix, vrai chef-d'œuvre de l'art chrétien; il était dû au ciseau du fameux orfèvre florentin, Benvenuto Cellini. Cosme Ier, de Médicis, régnait alors en Toscane: heureux s'il eût compris les leçons de ce Christ fait pour sa demeure! moins de cruautés eussent déshonoré son règne!

Comme la France et l'Italie, l'Espagne, en ses palais, eut aussi des crucifix fameux. Qui n'a entendu parler du *Christ de Charles-Quint!*

A l'heure actuelle, la France garde ce trésor.

C'est peut-être le crucifix le plus beau qu'ait produit l'art chrétien. Nous ne lui connaissons qu'un rival, le crucifix d'Avignon, que nous avons déjà fait connaître (2).

Voici le jugement porté sur le Christ de Charles-Quint par le *Journal des Beaux-Arts* :

(1) Il fut donné par M. de Sèze, à la suite d'une visite qu'il fit à Saint-Acheul, le 27 juillet 1827.

(2) Voir livre Ier, ch. XIX, et la gravure au frontispice de l'ouvrage.



CHRIST DE LOUIS XVI

Conservé à Saint-Acheul, près Amiens.

« Ici le génie et la foi se sont unis dans un magnifique élan et ont produit une œuvre telle que, en la contemplant, l'imagination se demande s'il est bien possible que des mains humaines aient taillé cet ivoire, passé, en quelque sorte, à l'état de matière mouvante et vivante.....

» Le Christ va mourir; sa tête se lève vers le ciel où ses yeux jettent encore un regard; sa bouche exprime ses dernières paroles. La donnée est aussi simple que connue; il y a près de dix-neuf siècles que les artistes la traitent..... Nul ne l'a sentie et comprise comme l'auteur inconnu du Christ de Charles-Quint.

» ..... L'artiste, dans chacun des muscles, dans chacune des parties de chair et d'os, a fait passer un souffle de vie d'une extraordinaire puissance et d'une palpitation presque effective. Voyez ainsi les doigts de la main, leur souplesse relative, leur contraction, le jeu et le mécanisme des petits muscles, les phalanges amaigries vers le milieu et gonflées vers les bouts, la finesse des attaches du poignet avec leurs tendons raidis, mais encore vivants, le moelleux de la pose et des muscles du cou, l'amaigrissement du nez se contractant aux approches de la mort, l'œil s'éteignant, mais élevant une dernière fois la prunelle, la bouche ouverte, d'où l'on croit voir sortir le voile humide de l'haleine..... Nous le répétons, c'est une œuvre réellement hors ligne, et notre plume s'avoue impuissante à l'analyser..... » (*Gravure, p. 89.*)

§ 7. — *Donatello et les crucifix réalistes.*

L'auteur du chef-d'œuvre que nous venons de décrire est resté inconnu des hommes. Ce fut le sort de la plupart des artistes, qui, depuis dix siècles, dans l'ivoire et le bronze, ont taillé l'image du Sauveur et décoré son gibet de saphirs et de diamants. Ils cachaient leur signature au fond de ces

plaies vives que leur ciseau creusait, n'attendant leur récompense que du Dieu pour lequel ils travaillaient.

Quelques noms, cependant, ont survécu.

Florence conserve, dans l'église de Santa-Croce, un crucifix du fameux Donatello. — Brunelleschi, architecte et sculpteur, son contemporain, fit un autre Christ vénéré dans l'église Santa-Maria-Novella.

Voici l'histoire de ces deux objets d'art : elle est instructive pour les artistes religieux de notre époque.

Donatello avait des tendances naturalistes fortement accusées (on dirait aujourd'hui tendances réalistes). Il fit un jour un crucifix en bois. Son œuvre achevée, il la montra à son ami Brunelleschi. Celui-ci, pour tout compliment, lui dit, en souriant, qu'un campagnard, mis en croix, n'était pas un crucifix, attendu que l'Homme-Dieu était le plus beau parmi les enfants des hommes. Unissant la leçon de choses à la leçon de mots, il prit à son tour le ciseau, et fit un Christ, conforme à l'idéal que sa foi lui inspirait. Son concurrent s'avoua vaincu. Grande leçon donnée en la personne de Donatello aux artistes modernes, prétendus religieux : « *un campagnard, mis en croix, n'est pas un crucifix,* » pas plus qu'une paysanne, fût-elle habillée en juive de l'époque, n'est la Sainte Vierge.

Il faut encore à Jésus-Christ cette splendeur idéale que chante David en ses psaumes.

« La grâce s'épanouit sur vos lèvres, vous êtes beau au-dessus des enfants des hommes. » (Ps. 44, 3.) « Il règnera par la beauté. » (Ps. 112, 1.) « Viens, ô Tout-Puissant, avance et règne par ta grâce et ta beauté ! » (Ps. 44, 5.)

Il faut à Jésus-Christ, ne l'oubliez pas, artistes chrétiens, cette beauté supérieure qui ravissait saint Augustin :

« Il est donc beau, nous dit-il, il est beau dans le ciel et beau sur la terre ; beau dans le sein de sa mère ; beau dans

les mains de ses parents; beau dans ses miracles; beau sous les coups de fouet; beau quand il nous appelle à la vie; beau quand il n'a point souci de la mort; beau quand il dépose son âme; beau quand il la reprend; beau sur la croix — *pulcher in ligno;* — beau dans le sépulcre, beau dans le ciel (1). »

§ 8. — *Verocchio et les crucifix du pauvre.*

Il est un sculpteur du xve siècle qui prit à cœur de reproduire cette idéale beauté : c'est André Verocchio, le maître de Léonard de Vinci. Il fit mieux encore : tandis que d'autres artistes décoraient de christs superbes le palais des princes, il voulut orner de beaux crucifix la demeure des pauvres.

« Pénétré de sa mission d'artiste chrétien, dit Rio, il travaillait, par tous les moyens, à l'éducation esthétique de ses concitoyens, et il étendait cette généreuse initiative aux plus pauvres d'entre eux, en réformant l'art religieux dans ses rapports avec la dévotion populaire..... Embrassant dans sa prévoyance artistique les consolations de la dernière heure, il s'efforça de reproduire les divins traits du Sauveur expirant sur la croix, et ses crucifix jouirent longtemps d'une vogue bien méritée parmi les Florentins (2). »

Qui ne serait touché de voir ce sculpteur éminent, consacrant son talent *aux plus pauvres d'entre ses concitoyens,* et s'efforçant de reproduire, dans ses crucifix, les divins traits du Sauveur expirant sur la croix, pour procurer à ses frères *les consolations de la dernière heure?*

Pas de missions populaires, de nos jours, soit dans les villes, soit dans les campagnes, qui ne se terminent par une distribution de crucifix. Coutume bien digne d'éloges, car ce

(1) Saint Augustin, *in psal. 44* — Sur ces mots : *Speciosus formâ.*
(2) Rio. *Art chrétien,* t. III, ch. xv, p. 37.

Christ mourant, cloué au mur de la chaumière ou de la mansarde, sera pour le pauvre évangélisé le meilleur mémorial des enseignements du missionnaire.

Mais que la leçon muette de cet Homme-Dieu, pendu là, serait plus éloquente, si, au lieu de l'informe crucifix de plâtre badigeonné, on offrait au regard du peuple un crucifix simple, mais expressif! Dieu veuille donner à notre siècle un artiste soucieux de consoler les souffrances du pauvre par la vue du Christ souffrant, soucieux de sanctifier l'agonie du pauvre par la vue du Christ agonisant! Dieu nous rende un Verocchio!

§ 8. — *Crucifix catholique et crucifix janséniste.*

En France, plusieurs sculpteurs de renom honorèrent leur ciseau par la représentation du Christ en croix : on peut voir en l'église Saint-Sulpice, à Paris, l'œuvre de Bouchardon : ésus, debout, de son bras droit embrasse son gibet. Avant lui, Girardon avait sculpté plusieurs crucifix célèbres : l'un est conservé à Troyes, sa ville natale, dans l'église Saint-Remy. On en voit un autre dans la sacristie de la cathédrale de Soissons. Ses deux bras sont élevés en l'air. Les visiteurs l'admirent. C'est sans doute qu'uniquement soucieux du culte de la forme ils n'ont cure des vieilles traditions chrétiennes.

Vous vous souvenez, cher lecteur, des beaux crucifix du XIIe, du XIIIe siècle : le Christ était représenté comme un triomphateur, les deux bras majestueusement posés sur la traverse de la croix.

Dans les crucifix du XIVe au XVIe siècle, les bras ne sont plus sur une ligne droite ; ils forment un angle, mais un angle très obtus : « Nous devons reproduire le Sauveur tel qu'il était sur son gibet, disent les artistes de cette seconde



CHRIST JANSÉNISTE

Conservé à Soissons

D'après la photographie de M. Vergnol.

époque; or, il est impossible que le corps, pesant, de tout son poids sur les bras du Crucifié, ne les ait pas fait dévier de la ligne horizontale et fléchir quelque peu vers la terre. »

Cette remarque est juste, et, sans blâmer les *ymagiers* du moyen âge d'avoir peut-être sacrifié la vraisemblance à une belle idée, nous n'avons pas le droit de réprouver la modification que les artistes d'une date postérieure, par amour de la vérité anatomique, ont cru devoir introduire dans la pose du Sauveur en croix.

Mais il y a loin de ces christs du XIVe, du XVe siècle au Christ du peintre Jordaëns dans la cathédrale de Bordeaux, au Christ de Girardon conservé à Soissons. Ces deux crucifix et beaucoup d'autres de cette troisième époque sont le symbole d'une doctrine.

Au temps de Girardon, les jansénistes dogmatisaient. Ils soutenaient, entre autres erreurs, que Notre-Seigneur n'est pas mort pour tous les hommes. Et les voilà qui, après avoir tarifé la valeur du sang de Notre-Seigneur, restreint l'efficacité de ses souffrances, diminué la multitude de ses miséricordes, veulent encore, — complément obligé de cette désolante doctrine, — changer totalement la pose du Christ en croix.

Ces bras étendus leur semblent trop manifestement ouverts à tous les hommes. Il faut modifier l'iconographie traditionnelle. Sous l'inspiration de ces hérétiques, les deux clous qui fixaient les mains de Jésus furent donc rapprochés du centre de la croix, et le corps du Sauveur fut ainsi suspendu à ses deux bras, devenus presque parallèles.

Artistes chrétiens, peintres ou sculpteurs, répudiez cette pose du Christ, qui n'est ni la vraie pose historique, ni la vraie pose symbolique, et, fidèles aux traditions des Giotto et des Fra Angelico, des Verocchio et des Benvenuto Cellini,

offrez au regard des rachetés un crucifix dont les bras, largement ouverts, attirent tous les prodigues et soient l'ex pression sensible de la parole de saint Paul : « *Omnes homines vult salvos fieri;* Dieu veut que tous les hommes soient sauvés (1). »

(1) I Tim., II, 4.

LIVRE TROISIÈME

LE CRUCIFIX DANS L'AME DES SAINTS

CHAPITRE PREMIER

LE CRUCIFIX, LIVRE DES SAINTS

Le crucifix a fait, à sa ressemblance, nos vieilles cathédrales.

Il a dit à l'architecture : Regarde-moi bien, et dessine à mon image un Christ à la tête inclinée, aux deux grands bras étendus sur le sol.

Il a dit à la peinture : Sur tes verrières d'or, d'émeraude et de pourpre, au rond-point du chœur, à la place d'honneur, place, comme un roi, Jésus crucifié et entoure-le d'une escorte de saints.

Il a dit à la sculpture : Burine dans le bronze le Christ, victime agonisante, et mets-le sur l'autel; taille dans le bois le Christ conquérant, et fixe-le sous l'ogive, à l'arc triomphal; sculpte dans la pierre le Christ, maître de céans, et suspends-le dans les airs, au seuil de son palais, au sommet du portail.

Architecture, peinture et sculpture ont obéi, et c'est ainsi que le crucifix devint comme le type de nos temples chrétiens.

D'après saint Paul, l'âme des saints est aussi un temple; « *Templum Dei sanctum est, quod estis vos*. Le temple de Dieu est saint, dit-il aux fidèles de Corinthe, et ce temple, c'est vous (1). »

Le crucifix, qui eut tant d'influence dans la construction de nos églises de pierre, eut bien plus de part encore dans

(1) I Cor., III, 17.

l'édification de ce temple spirituel qui est l'âme des saints.

Saint Augustin a écrit cette parole : « *Crux Christi non solum est lectulus morientis, sed et cathedra docentis*. La croix n'est pas seulement le lit de douleur où Jésus expire, mais encore la chaire d'où il enseigne (1). »

C'est par les paroles et les exemples, tombés de cette chaire, que le Sauveur, dans la suite des siècles, édifiera les âmes.

Dans son second sermon sur la Passion, Bossuet, résumant la tradition des saints, donne au divin Crucifié un nom qui se rapproche fort de l'expression de saint Augustin. Il l'appelle *un livre* : « Ouvrez vous-mêmes le livre; lisez de vos propres yeux; les caractères en sont assez grands et assez visibles; les lettres en sont de sang pour frapper la vue avec plus de force; on a employé le fer et la violence pour les graver profondément sur le corps de Jésus-Christ crucifié. »

Cette comparaison, employée par Bossuet, était chère aux saints. Estimant, avec saint Paul, ne rien savoir sinon Jésus et Jésus crucifié, ils se plaisent à répéter que leur crucifix est leur livre, source de toute leur science.

Dès le ve siècle, Samson, jeune enfant que son savoir fit élever plus tard au siège épiscopal de Dol, en Bretagne, disait en plus apprendre au pied de son crucifix que dans tous les livres de philosophie.

Saint Bonaventure, nous l'avons dit, puisait l'onction de ses écrits dans les plaies du crucifix.

Au siècle suivant, saint Vincent Ferrier, l'illustre Dominicain, le thaumaturge de l'Occident, ne se séparait jamais de son crucifix; il disait y trouver toutes les lumières répandues dans la Sainte Écriture et l'appelait *sa grande bible*.

Au xvie siècle, saint Thomas de Villeneuve produisit tant de fruit dans les âmes que ses contemporains le comparaient

(1) Orat. 119, *in Joannem*.

à saint Paul pour la doctrine, à Élie pour le zèle. Charles-Quint en voulut faire le conseiller de sa vie. — Où Thomas puisait-il cette sagesse surnaturelle? Il nous le dit : *Moins dans les livres qu'au pied du crucifix.*

Si les Bonaventure, les Vincent Ferrier, les Thomas de Villeneuve, ascètes, directeurs d'âmes, archevêques, ont puisé dans ce livre « plus que dans tous les livres de philosophie » l'art de diriger les fidèles, c'est là surtout, c'est dans le crucifix tout enluminé de sang que les saints ont appris à sanctifier leurs propres âmes.

C'est que, en dernière analyse, la sanctification d'une âme se réduit toujours à deux éléments, un élément négatif et un élément positif.

Vous trouvez ces deux éléments dans la formule de la vie parfaite, donnée par le Maître : « Si quelqu'un veut venir après moi, *qu'il se renonce*, voilà l'élément négatif; et *qu'il me suive*, voilà l'élément positif (1). »

Vous les trouverez dans la formule employée par saint Paul, dans son épître aux Colossiens : « *Dépouillez* le vieil homme avec ses actes (c'est bien l'élément négatif) et *revêtez* le nouveau (c'est l'élément positif) (2). »

Vous les trouverez dans l'Imitation de Jésus-Christ où le Sauveur dit au chrétien : « Mon fils, *abandonne-toi*, (encore l'élément négatif) et *tu me trouveras* (l'élément positif) (3). »

Vous les trouvez dans Bossuet, au cours de la Passion que je vous citais tout à l'heure : « Quitter tout pour sauver son âme, en allant à Dieu et à son royaume, n'est-ce pas toute la science du christianisme, et ne la voyez-vous pas toute ramassée en Jésus crucifié? »

(1) Matth., XVI, 24.
(2) Coloss., III, 9 et 10.
(3) Imit., l. III, ch. XXXVII, v. I.

Oui, Bossuet dit bien : *quitter tout*, pour sauver son âme (élément négatif), et *aller à Dieu* (élément positif), c'est là toute la science du christianisme, toute la science de la sainteté, et cette science, je la trouve toute ramassée en mon crucifix, en Jésus crucifié.

Je voudrais vous montrer par des traits tirés de la vie des saints que le premier élément de la sainteté, quel qu'en soit le nom, qu'on l'appelle *renoncement* avec Notre-Seigneur, *dépouillement* avec saint Paul, qu'il consiste à *s'abandonner*, comme le veut l'auteur de l'Imitation, ou à *tout quitter*, comme le demande Bossuet; élément qui, en tout cas, n'est pas fait pour plaire à la nature déchue, parce qu'il implique une idée de destruction et de mort à soi-même, est cependant facile à réaliser pour toute personne qui médite et comprend les leçons du crucifix.

Nous verrons ensuite, histoire des saints à la main, que le second élément de la sainteté, fruit du premier, qu'il s'appelle suivre Jésus, revêtir Jésus, trouver Jésus, aller à Jésus, toutes expressions qui peuvent se résumer en celle-ci : « union intime avec Jésus, » a été la récompense des âmes vaillantes qui ont mis en pratique les leçons du crucifix.

Puisse cette double constatation augmenter en vous, cher lecteur, la dévotion à l'image du Crucifié !

CHAPITRE II

LE CRUCIFIX, ÉCOLE DE RENONCEMENT DANS LES PETITES CHOSES

« Se renoncer ». Quel vilain mot! Se renoncer, bon pour la Carmélite, enfermée derrière sa triple grille! Mais me voyez-vous, prenant à tâche de me renoncer, moi, femme du monde, et du grand monde?

— Madame, elle était femme du monde aussi, et du grand monde, Élisabeth de Hongrie. Noble épouse de Louis, landgrave de Hesse et de Thuringe, elle portait au front le triple diadème d'une haute naissance, d'une immense fortune et d'une illustre alliance; mais, dès son enfance, elle a compris les plaies de Jésus crucifié, et se renoncer lui est devenu un besoin.

Un jour, jeune encore, elle entre dans une église : elle est vêtue de soie et porte sur ses cheveux une couronne d'or et de pierreries. Soudain, le crucifix attire ses regards : « Me voici couverte de soie et couronnée d'or, se dit-elle toute honteuse, tandis que mon Seigneur est nu sur la croix et couronné d'épines. » Elle arracha sa couronne et ne parut plus à l'église qu'en robe de laine.

Oh! que le renoncement est facile à qui regarde le crucifix!

Quoique appartenant à une famille d'artisans, elle était du monde encore, au moins par les apparences, la jeune Catherine, patronne de Sienne. Sa mère veut la marier et,— nous dit son historien, — « Catherine se laisse vêtir avec élégance, elle accepte toutes les parures dont on relevait sa fraîcheur et sa beauté; elle soigna son corset, elle se fit jolie et chercha à plaire. »

Mais c'est elle qu'on représentera plus tard dans une vieille gravure du xve siècle, tenant en main un crucifix avec ces mots écrits tout près : *Jesu dolce, Jesu amore!* — Jésus crucifié, *son doulx Jésus,* Jésus, son amour, fut plus fort que le monde. Catherine va se dépouiller de son plus riche ornement : elle prend des ciseaux, saisit ses longues tresses et coupe ses beaux cheveux noirs.

Dites-moi, si les femmes chrétiennes du monde, chaque matin, à leur lever, au lieu de donner leur premier regard à leur miroir, le donnaient à leur crucifix ; si elles voyaient sous les épines les cheveux de leur Sauveur collés en plaques rougeâtres, diadème de douleur, rançon anticipée de leur vanité féminine, auraient-elles le triste courage de se bâtir au sommet de la tête, — c'est l'expression de saint Jérôme, — une tour faite avec les cheveux d'une autre (1)?

Elles qui prétendent n'avoir pas le temps de méditer, elles consacreraient, tous les matins, à l'oraison, le temps employé jusque-là à la construction de leur tour, et elles entendraient tomber des lèvres de leur crucifix ces paroles que Notre-Seigneur adressait à Marguerite de Cortone, l'amante des vanités du monde, avant d'avoir été l'amante des plaies du Crucifié : « Je gémis *des modes vaines,* nouvellement introduites dans les vêtements et les ornements..... Elles font pécher mortellement ceux dont elles attirent les regards, en imprimant dans leurs esprits des imaginations impures. Oui, je suis souvent mortellement atteint par ces dentelles, ces parures, ces frisures de cheveux ; car ceux qui les font portent sur leur face l'orgueil et les insignes de Satan (2). »

Dans son Évangile, Notre-Seigneur, en deux mots, a peint

(1) *Alienis capillis turritum verticem struere.* (Saint Jérôme à Démétriade. *de Virginitate.*)

(2) *Marguerite de Cortone. Sa vie,* ch. IX, § 40.

l'homme que la richesse attache à la terre : « Il était revêtu de pourpre et de lin, et il faisait, chaque jour, de splendides festins (1). » Vaniteux et gourmand, voilà bien le mondain.

Nous venons de voir comment, à la vue de Jésus crucifié, Élisabeth de Hongrie, Catherine de Sienne, Marguerite de Cortone, avaient rejeté loin d'elles la pourpre et les parures.

La vue du crucifix n'est pas moins efficace pour réagir contre la sensualité de la bouche.

Rose de Lima avait un amour ardent pour la croix. En méditant son crucifix, elle avait vu les lèvres de Jésus abreuvées de fiel, desséchées par la soif. Elle veut imiter son Sauveur : « Dès son enfance, lisons-nous en sa vie, elle s'abstint de manger de toutes sortes de fruits qui sont excellents dans le Pérou. A l'âge de six ans, elle commença à jeûner trois jours de la semaine au pain et à l'eau ; elle mêlait à ses aliments de l'absinthe et autres herbes amères, et elle avait un vase plein de fiel, dont elle se lavait la bouche, chaque matin, en mémoire du fiel dont le Sauveur a été abreuvé sur la croix. »

Chers lecteurs, si la vue du crucifix ne vous pousse pas à cette mortification héroïque, elle vous détournera, du moins, des raffinements de la sensualité moderne. Disciples du Crucifié, vous ne serez pas de ces gourmets, plus païens que chrétiens, privant leurs fournisseurs du repos dominical pour faire paraître, le dimanche, sur leur table, un pain plus mollet, une pâtisserie plus fraîche et plus exquise.

(1) Luc., XVI, 19.

CHAPITRE III

LE CRUCIFIX, ÉCOLE DE RENONCEMENT DANS LES GRANDES CHOSES

Quand saint Paul nous dit de dépouiller le vieil homme avec ses œuvres, *cum actibus suis,* il semble principalement viser le dépouillement de l'âme. Une des affections mauvaises, les plus difficiles à dépouiller, c'est le ressentiment : on a été lésé dans ses intérêts, froissé dans son amour-propre, blessé peut-être dans son honneur, et l'on garde volontairement dans le cœur de l'amertume, parfois même de la haine pour l'auteur de ce dommage fait à nos biens ou à notre réputation, oubliant que Notre-Seigneur nous dit en saint Matthieu : « Si tu apportes ton offrande à l'autel et que là tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande près de l'autel et va d'abord te réconcilier avec ton frère, et puis tu viendras offrir ton présent (1). »

Que de chrétiens, hommes et femmes, détournés du service de Dieu par un ressentiment, par une rancune volontaire! Qu'ils regardent donc la croix! La première des sept paroles qu'y prononce le Sauveur est une parole de pardon.

Dans la première moitié du XVIe siècle, vivait un gentilhomme, nommé Jean Gualbert : un de ses parents ayant été assassiné, Jean résolut de tuer le meurtrier. « Un jour, dit son historien, que notre Saint allait à Florence, rêvant dans

(1) Matth., v, 24.

son esprit comment il pourrait trouver l'auteur du crime et s'en défaire, il l'aperçut qui venait à sa rencontre dans un lieu si étroit qu'ils ne pouvaient se détourner ni l'un ni l'autre. Gualbert saisit son épée, il va la passer au travers du corps de son ennemi; mais celui-ci se jette soudain aux pieds de Jean et, les bras étendus en forme de croix, il le conjure, par la Passion de Jésus-Christ, de ne pas lui ôter la vie. Le gentilhomme fut touché : « Je ne puis vous refuser, dit-il, ce que vous me demandez au nom de Jésus-Christ. Je vous accorde non seulement la vie, mais mon amitié. Priez Dieu de me pardonner mon péché; » et il l'embrassa avec effusion.

Jean continue son chemin jusqu'à l'abbaye de Saint-Miniat; il entre dans l'église : tandis qu'il priait, le crucifix (1), sur l'autel, incline la tête, comme pour le remercier du pardon qu'il avait si généreusement accordé pour son amour.

Cher lecteur, ayez une solide dévotion au crucifix, et si jamais vous êtes offensé, un regard sur ce Dieu qui pardonne changera votre haine et votre rancune en miséricorde et en pitié.

Si la vue de Jésus crucifié inspire au chrétien le courage nécessaire pour embrasser un meurtrier, elle lui donne encore la force de baiser avec résignation la main de Dieu, quand elle brise notre cœur en dépeuplant notre foyer.

En racontant le massacre des Innocents, saint Matthieu remarque qu'on entendit en Rama des pleurs et des hurlements : c'est Rachel qui pleure ses fils, et elle ne veut pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus.

Trente-trois ans plus tard, Rachel, dans la contemplation de son Dieu crucifié, eût pu trouver une consolation qu'elle n'avait pas alors. — La bienheureuse Mélanie, écrit saint

(1) Ce crucifix est vénéré à Florence dans l'église de la Trinité.

Jérôme, venait de perdre un mari tendrement aimé; elle le pleurait encore, quand soudain son fils unique lui est ravi par la mort. D'abord, elle reste immobile de douleur et comme terrifiée par ces coups redoublés. Mais elle aperçoit son crucifix; elle le prend, elle le baise, et, en le baisant, elle trouve la force de bénir Dieu.

Et, dans le cours des âges, que de mères, que de veuves frappées de coups semblables ont trouvé le courage dans ces plaies de Jésus, où Mélanie l'avait puisé!

La mort prématurée de ces êtres chers qu'unissent les liens du sang, est peut-être le sacrifice le plus cruel que Dieu puisse imposer ici-bas à un cœur humain.

Il est un sacrifice souvent plus méritoire encore, parce qu'il est volontaire, c'est le sacrifice qu'un jeune homme et qu'une jeune fille font à Notre-Seigneur en entrant dans la vie religieuse; sacrifice que saint Thomas ne craint pas d'appeler un holocauste, parce que l'on s'y consacre à Dieu totalement, sans rien réserver de la victime offerte (1), sacrifice si agréable au Créateur que, selon le Docteur Angélique, en embrassant l'état religieux on obtient la même grâce qu'en recevant le Baptême (2); sacrifice à toute époque douloureux à la nature, puisque les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, flammes de l'holocauste, consument ce qu'un être a de plus cher au monde, les biens de la fortune, les plaisirs du corps, l'indépendance de la volonté; — sacrifice plus douloureux de nos jours où le jeune homme et la jeune fille, appelés de Dieu, se voient trop souvent contrariés dans leurs desseins par l'égoïste amour, par la cruelle tendresse de leurs parents, et se voient dès lors contraints, pour répondre à l'appel divin, de

(1) *Summa Theolog.*, IIª IIæ, q. 186, art. 1er.
(2) *Ibid.*, IIª IIæ, q. *ult.*, art. 3; *ad* 3

s'arracher violemment aux bras d'un père, et de faire couler les larmes d'une mère.

Oh! qu'il est dur parfois d'abandonner le foyer qui nous a vus naître! « Lorsque je sortis de la maison paternelle, dit sainte Thérèse, j'éprouvai comme les douleurs de l'agonie... . Je sentis tous mes os qui allaient se détacher les uns des autres (1)..... »

O vous que Dieu, par une faveur inestimable, appellerait à cette agonie volontaire, à ce sacrifice suprême, ne tremblez pas, mais regardez le crucifix : il a été la force de Thérèse, il sera la vôtre. Vous entendrez Jésus crucifié, type parfait du religieux (2), vous redire : « Je rendrai mes vœux au Seigneur en face du peuple entier. » Et, à son exemple, vous attacherez irrévocablement votre vie à sa croix.

Poussée par la grâce, une jeune fille du grand monde souhaitait devenir enfant de Sainte-Thérèse. Elle se présenta au Carmel. Pour éprouver sa vocation, la supérieure fait à l'aspirante une affreuse peinture des austérités du cloître : « Dans votre vie nouvelle, au lieu de votre charmant boudoir, vous n'aurez qu'une sombre cellule; la nuit, pour reposer, au lieu de sommiers élastiques, une dure paillasse; au réfectoire, au lieu de vos mets délicats, des aliments grossiers et le jeûne bien souvent. Vous êtes habituée aux compliments de vos amies; ici, au Chapitre, vous n'aurez guère que des avis et des réprimandes. »

La jeune fille se taisait.

— Eh bien! que vous en semble? reprit la supérieure.

— Ma mère, je n'ai qu'une question à vous faire : Y a-t-il chez vous des crucifix? y en a-t-il dans cette cellule où l'on est si mal logé et si mal couché? y en a-t-il dans le réfec-

(1) *Sainte Thérèse. Sa vie par elle-même,* IV, p. 31.
(2) Mgr Gay. *État religieux,* p. 93

toire où l'on fait si maigre chère! y en a-t-il dans la salle du Chapitre où l'on reçoit si vertes réprimandes et si rudes corrections?

— Oui, ma fille, il y en a partout.

— Ah! ma Mère, ajouta la courageuse postulante, j'espère ne trouver rien de difficile, là où je trouverai un crucifix (1)!

« Seigneur, dit le chrétien au livre de l'Imitation (2), combien de fois me renoncerai-je? et en quoi faut-il m'abandonner?

— Toujours et à toute heure, reprend Jésus, dans les petites choses comme dans les grandes, *sicut in parvo, sic et in magno.* »

Le crucifix, nous venons de le voir, aide à ce renoncement dans les petites choses comme dans les grandes.

Sa vue inspire à la mondaine d'enlever à son front cette parure recherchée, de démolir la tour de Babel de ses cheveux empruntés, de biffer en son menu du dimanche cette friandise exquise qui, par un surcroît de travail, priverait son fournisseur d'un repos si justement imposé par Dieu. — Ce sont là les petits dépouillements dont parle l'Imitation, *sicut in parvo.*

Le crucifix est aussi l'inspirateur des grands renoncements.

Le ressentiment est au fond de votre cœur; la vue du crucifix l'étouffe.

La mort a fait le vide à votre foyer; les pieds du crucifix

(1) On raconte un trait semblable du bienheureux Laurent de Brindes, issu, au XVIe siècle, des illustres familles de Rossi et de Masella. Il se présenta chez les Capucins. Le P. Laurent de Bergame, provincial, le conduit dans une misérable cellule : « C'est là qu'il vous faudra passer votre vie. — Que cette cellule renferme un Crucifix, dit le jeune seigneur, et elle me semblera plus belle que les salles de mes palais! »

(2) *Imit.*, l. III, ch. XXXVII, v. 2 et 3.

que vous baisez arrêtent vos plaintes et sanctifient vos larmes.

Dieu fait à votre famille le grand honneur d'une vocation religieuse. Parents, Jésus vous dit : « Offre ton enfant, comme mon Père m'a offert pour le rachat du monde. »

Élu du Seigneur, fiancée du Christ, le crucifix vous dit : « Renonce à tout ce que le monde aime, et que tes trois vœux, clous crucifiants, te fixent à ma croix ! »

Voilà les grands renoncements inspirés par le Crucifix : *sic et in magno.*

Tous ces renoncements, grands et petits, doivent mener l'âme à la suite de Jésus : Qu'il se renonce..... *et me suive.* Or, nous allons le constater dans la suite de ce livre, par une conduite providentielle de Dieu, glorifiant ainsi l'image de son Fils en croix, cette union à Jésus jaillit encore naturellement de la dévotion au crucifix. Si bien que le crucifix est partout dans la sainteté des saints ; il facilite leur renoncement et, en récompense de ce renoncement même, il les mène aux joies de l'union avec Notre-Seigneur, union dans l'oraison, union dans l'apostolat, union dans l'immolation.

CHAPITRE IV

LE CRUCIFIX EST LE MAITRE DE L'ORAISON

Notre-Seigneur en croix est le principe de la haute contemplation des saints Celui-là se tromperait qui prétendrait, comme certaine école de contemplatifs au XVIe siècle, arriver à des états d'oraison sublime, sans passer par l'Humanité sainte de Jésus et de Jésus crucifié. Sainte Thérèse avait failli partager cette opinion, mais comme elle pleura son erreur! Sa plume semble encore humide de ses larmes, quand elle trace ces lignes :

« O Seigneur de mon âme, Jésus crucifié, je ne me souviens jamais, sans douleur, de cette opinion que j'ai partagée dans mon ignorance. Je la considère comme une grande trahison dont je me rendis coupable à l'égard de ce bon Maître, et, quoique ce fût innocemment, je ne saurais trop la pleurer (1). »

Chacun sait les extases extraordinaires dont Dieu favorisa Madeleine de Pazzi, l'héroïque fille de sainte Thérèse. Pour elle aussi, la dévotion au crucifix fut le principe de cette haute oraison.

« Elle avait pour Jésus souffrant, nous dit le P. Cépari, tant de dévotion qu'on la vit une fois, le crucifix à la main,

(1) *Sainte Thérèse. Sa vie écrite par elle-même,* publiée par le P. Bouix chez Lecoffre, 1880, ch. XXII, p. 248.

le contempler pendant trente heures de suite, sans en détourner un seul instant ses regards, tantôt fondant en larmes, tantôt prenant un visage animé et plaidant contre les juifs la cause de cet innocent Agneau avec une éloquence surhumaine(1). »

« Un autre jour, ajoute son historien, tenant un crucifix en main, transportée de la violence de l'amour qui brûlait son cœur, elle s'en alla, courant par le monastère, sans pouvoir se contenir, et criant à haute voix : « O amour! ô amour! » ô amour! » puis, tantôt elle regardait le crucifix, tantôt elle le pressait tendrement sur sa poitrine, et l'embrassait avec une incroyable ferveur, redoublant toujours : « O amour! ô amour! » je ne finirai jamais de vous appeler amour, mon cher » amour, la joie de mon cœur, l'espérance et tout le réconfort » de mon âme, » et, arrêtant les yeux sur le côté ouvert, elle témoignait y apercevoir des choses admirables. »

Oh! oui, le crucifix est le maître de l'oraison, et qui sonde ses plaies y découvre des choses admirables.

Bien avant Thérèse de Jésus et Madeleine de Pazzi, fleurs empourprées du Carmel, n'est-ce pas dans les blessures du Crucifié que saint Bernard et saint Bonaventure, ces deux grands contemplatifs du Moyen Age, avaient puisé leur science de Dieu?

Écoutez cette page de l'abbé de Clairvaux :

« Accordez-moi, Seigneur, la grâce de reproduire, de quelque manière, en ma vie, le mystère de votre sainte Passion. Et d'abord daignez charger les épaules de votre serviteur de cette suave croix qui devient pour tous ceux qui la portent un arbre de vie; donnez-moi cette croix qui a pour largeur la charité, pour hauteur la toute-puissance, pour profondeur l'abîme de la sagesse. Faites que je coure avec légèreté à votre suite, et que je ne rejette pas le fardeau

(1) *Sa vie,* par le P. Cépari, t. Ier, ch. v, p. 84.

dont mes ennemis m'ont chargé. A cette croix qui est vous-même, clouez vous-même, Seigneur, mes pieds et mes mains, et réalisez de tout point en moi le mystère de votre Passion..... Enfin, pour représenter votre couronne d'épines, faites que je sois déchiré par la componction et par le souvenir de mes péchés. »

Ne voit-on pas que ces lignes sont écrites en face du crucifix, devant cette croix dont le Saint mesurait la largeur, la hauteur et la profondeur, devant ces quatre clous dont il voudrait voir transpercés ses mains et ses pieds, devant ces épines dont il veut, en quelque façon, sentir les déchirements? Oui, le crucifix a puissamment aidé le grand ascète du XIIe siècle à entrer dans les secrets de Dieu.

Au siècle suivant, saint Bonaventure rivalise avec saint Bernard en effusions tendres et passionnées envers Jésus crucifié : « Si j'eusse été le bois de cette croix sainte, et qu'à moi eussent été attachés les pieds et les mains du bon Jésus, j'aurais dit aux pieux personnages qui l'en détachèrent : oh! ne me séparez pas de mon Seigneur. Ensevelissez-moi avec lui, et que je lui demeure éternellement uni. Ce que je ne puis faire de corps, je le veux faire de cœur.

» Quelle douce chose que d'être avec Jésus crucifié! Je veux établir en lui trois demeures; l'une en ses mains, l'autre en ses pieds et l'autre, incessante, en son précieux côté. C'est là que je veux me décharger de tout soin, me reposer, dormir et prier. C'est là que je parlerai à son cœur et que j'en obtiendrai tout ce que je désirerai. O plaies de mon Rédempteur, que vous êtes aimables!.....

» O bienheureuse lance, ô clous bénis, qui nous avez ouvert le chemin de la vie! Si j'eusse été le fer de cette lance, je ne serais jamais sorti de son sein et j'aurais dit : Voici le lieu de mon repos dans les siècles des siècles! »

Où donc le docteur séraphique a-t-il pris ces élans

d'amour? Où a-t-il puisé cette hardiesse qui lui fait envier le sort du bois sacré où fut cloué le corps de Jésus, le sort de la lance qui perça le côté du Sauveur? — Où? mais lui-même l'a dit à Fr. Thomas d'Aquin, il vous en souvient; c'est dans son *Livre,* c'est dans les plaies du crucifix.

S'il est arrivé à cette haute contemplation, c'est que le crucifix était son maître.

Nous lisons dans la vie de saint Ignace qu'il eut, à plusieurs reprises, des visions extraordinaires. Un jour, plus spécialement, Dieu le fit entrer dans les profondeurs insondables du mystère de la Trinité Sainte et se plut à lui dévoiler, d'une manière claire et précise, l'économie du monde surnaturel. — Où donc saint Ignace eut-il cette vision fameuse? — A Manrèze, agenouillé devant un crucifix (1) planté sur la route de Barcelone, non loin du couvent de Sainte-Claire, comme si Dieu eût voulu que ces visions sublimes eussent, pour point de départ, l'hommage rendu au crucifix.

Le Christ en croix, foyer de contemplation sublime, est encore, — ceci soit dit pour votre consolation, cher lecteur, — *le livre de méditation pratique,* où chacun peut apprendre à se corriger de ses défauts! le Père de Grenade nous l'affirme :

« Jette les yeux sur cette croix, ô mon âme, et les vertus

(1) Ce crucifix, après la mort de saint Ignace, fut, par les soins du chanoine Thomas Fadre, porté dans la grotte de Manrèze et fixé à une fente du rocher, du côté de l'épître.

Or, en 1627, la veille de la fête de saint Ignace, tandis que la grotte était remplie de pieux visiteurs, à la vue des fidèles, le sang se mit à couler, frais et vermeil, comme d'un corps vivant, des pieds, des mains et du côté du crucifix. Aujourd'hui ce crucifix est au-dessus de la porte d'entrée, dans la Santa-Cueva. Une inscription atteste que le prodige fut reconnu authentique par l'évêque de Vich, sur la déposition de seize témoins, dont deux chanoines, trois médecins et un docteur en droit.

et les perfections que tu découvriras, dans celui qui y est attaché, te montreront, plus fidèlement que le miroir le plus pur, tes défauts sans nombre.

» O miroir de beauté et de vertu, comme vous me montrez mes misères et mes vices! Cette croix de douleur condamne mes plaisirs et mes sensualités; cette nudité condamne ce qu'il y a d'excessif et de superflu dans mes goûts; cette couronne d'épines, mon luxe et ma vanité; ce fiel et ce vinaigre, mon intempérance et ma délicatesse dans le boire et le manger; ces bras étendus pour embrasser et les amis et les ennemis, mes ressentiments et mes haines; cette prière en faveur des bourreaux, mes emportements contre les personnes qui m'ont fait du mal; ce cœur ouvert pour tous les hommes, la dureté de mon cœur si étroitement fermé à mes frères; ces yeux sans éclat et mouillés de larmes, la vanité et la dissolution de mes yeux (1)..... »

Le crucifix est donc tout à la fois, pour le simple fidèle, le manuel de la méditation quotidienne, et pour les saints le maître de la plus haute contemplation.

Dieu a plusieurs fois manifesté par des prodiges combien il se plaisait à voir les âmes avancer dans les voies de l'oraison, au contact de ses plaies.

Ouvrez la vie de saint Pierre d'Alcantara, une des gloires de l'Ordre séraphique : « Souvent, dit son historien, on le voyait prosterné devant une grande croix, les bras étendus et versant des torrents de larmes; et quelquefois sa ferveur était si véhémente qu'on le trouvait ravi en extase, et le corps élevé de terre jusqu'aux bras du crucifix. Il y parut un jour tout couvert de flammes qui s'échappaient de son cœur embrasé, et alors la croix s'enflamma elle-même de ce feu et devint toute rayonnante. »

(1) GRENADE. *Mémorial de la vie chrétienne,* 6e Traité, ch. 1er, § 15.

On raconte des traits analogues de plusieurs autres saints, entre autres du bienheureux Martin de Porrès, pauvre Frère lai du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Il vivait à Lima dans la première moitié du XVIIe siècle : « Un jour, lisons-nous dans sa vie, qu'il était en prière devant un crucifix, telle fut l'ardeur de son amour pour le divin Rédempteur, qu'on le vit s'élever de terre, s'envoler vers la sainte image, et presser avidement de ses lèvres la plaie du côté, comme s'il en coulait encore du sang et qu'il eût voulu s'en abreuver. »

Ames dévouées au crucifix, vous ne pouvez guère aspirer à ces faveurs miraculeuses ; mais il en est d'autres bien précieuses encore, dont vous pouvez bénéficier. Habituez-vous à lire ce livre divin. Ces caractères de sang frapperont votre esprit léger ; ces clous de la croix fixeront votre imagination volage ; ces plaies béantes vous inspireront une haine plus profonde du péché, un amour plus vif de Notre-Seigneur, un désir plus ardent de travailler au salut des âmes (1).

(1) V *Exercices spirituels de saint Ignace*. Directoire, ch. XXXV.

CHAPITRE V

LE CRUCIFIX, PRINCIPE D'APOSTOLAT, ARME DE L'APOTRE

C'est par son crucifiement que Jésus-Christ nous a rachetés : « Il a, nous dit saint Paul, entièrement aboli le décret de notre condamnation, en l'attachant à sa croix; et ayant désarmé les principautés et les puissances des ténèbres qui nous tenaient assujettis, comme un triomphateur, il les a traînées à son char, à la face du monde, après les avoir vaincues en lui-même par sa croix (1). »

Il semblait juste que cette croix, instrument providentiel de notre salut sur le Calvaire, eût toujours sa part dans l'œuvre de notre rachat. Aussi voyez, dans l'histoire de l'Église, quel rôle rédempteur joue le crucifix, image de Jésus en croix.

Que de fois, par des prodiges, il a relevé le courage, excité le zèle, enflammé l'ardeur des saints missionnaires!

Que de fois, par un geste, par une parole, par une bénédiction, il a lancé les apôtres à la conquête des âmes!

Saint Bernard, au milieu de ses immenses travaux, un jour se sent découragé, accablé de peine; il s'approche de son crucifix; le Christ détache un de ses bras de la croix, et, pour rendre du cœur à son vaillant soldat, il le serre contre sa poitrine dans une étreinte d'amour.

Même faveur fut accordée, cinq siècles plus tard, à

(1) Coloss , II, 14 et 15.

saint Camille de Lellis. Traversé dans la fondation de l'Ordre charitable qu'il voulait donner à l'Église, Camille se désolait. Le crucifix, placé dans sa chambre, détache alors ses mains de la croix, et les tendant vers le saint instituteur : « De quoi t'affliges-tu? poursuis cette affaire, je viendrai à ton secours; ce n'est pas ton entreprise, c'est la mienne. »

Cinquante ans plus tôt, Ignace de Loyola, l'esprit encore tout rempli des exploits de la chevalerie, le cœur tout brûlant des ardeurs du néophyte, rêvait une croisade, mais une croisade pacifique au pays des infidèles. Il se rend à Jérusalem. Savez-vous ce qui soutient ce bouillant croisé dans les fatigues et les dangers de sa longue expédition? — Un crucifix pendu à son cou et qu'il presse, de temps à autre, sur sa poitrine, seule relique, avec une image de Notre-Dame, qu'il eût voulu garder, quand il échangea contre un habit de pénitent son costume de chevalier.

Chacun sait les travaux prodigieux de saint Vincent de Paul; que d'âmes sauvées par ses courses apostoliques dans les villes et les campagnes, par les prédications des Prêtres de la Mission, animés de son zèle, par l'admirable dévouement de ses Filles héroïques, pénétrées de sa charité!

D'un mot, son historien nous donne le secret de cette ardeur, la raison d'être de ses conquêtes : l'amour de Jésus crucifié. « De là, nous dit-il, son respect et sa tendresse pour tous les hommes et, en particulier, pour tous ceux dont la bassesse et les souffrances lui présentaient une plus vive ressemblance du Dieu anéanti et de l'*Homme de douleurs* (1). » Quand, en quête d'âmes, il parcourait les rues de Paris, pour éviter les distractions de la grande ville, il tenait les yeux fixés sur un petit crucifix qu'il tenait à la main. Dans son bréviaire encore il avait mis une image de Jésus crucifié.

(1) *Vie de saint Vincent de Paul*, par l'abbé MAYNARD, t. IV, p. 249.

— Que de fois, dans les fatigues de l'apostolat, Vincent de Paul a dû baiser cette effigie pour retrouver, au contact des plaies sacrées, une nouvelle vigueur et un nouvel élan!

Le saint évêque de Genève, l'ami de Vincent de Paul, fut, lui aussi, et d'une manière miraculeuse, excité dans sa lutte contre les hérétiques par l'image du Sauveur en croix. François de Sales prêchait à Chambéry : le temps était sombre, le ciel couvert de nuages. Soudain le Christ de la tribune darde sur le prédicateur des rayons lumineux qui, à la vue de la foule émerveillée, l'enveloppent tout entier d'un éclat éblouissant.

Encore un trait sur les encouragements donnés par le crucifix aux âmes apostoliques. Mme de Bermont était destinée par Dieu à introduire en France l'Ordre des Ursulines. Un jour, contrariée dans ses desseins, elle court dans la grande église d'Avignon, et, se jetant au pied de la croix, elle lui confie sa peine. Le crucifix détache sa main et, la bénissant. il lui dit : « Persévère, ma fille, je bénirai ton Ordre. »

Si, par les prodiges que nous venons de raconter, si, par la contemplation muette qui se fait aux pieds du Christ dans l'oratoire, si, par ce langage du sang que comprennent les âmes généreuses, le crucifix, dans le cours des âges, a été le grand stimulant du zèle apostolique, il en a été aussi l'instrument habituel : le crucifix, voilà l'épée des conquérants d'âmes !

C'est le crucifix à la main que Dominique de Gusman, à la tête des croisés, marchait à Muret, contre les troupes albigeoises; et, chose merveilleuse qui décida de la victoire, tandis que le bois de la croix était percé de flèches, pas une n'atteignait le corps du Christ.

C'est le crucifix à la main que dans des batailles non moins conquérantes, quoique non sanglantes, Vincent Ferrier parcourait l'Espagne et la France, l'Angleterre et l'Allemagne, brisant partout devant lui les chaînes du péché.

C'est le crucifix à la main qu'Alphonse de Liguori parcourait les rues des villes et des hameaux, invitant le peuple, au nom des plaies du Sauveur, à se rendre au sermon. Et quand il partait, le souvenir laissé à ces âmes renouvelées, c'était encore, — pieux usage conservé par ses Fils, — l'image de Jésus crucifié, le Calvaire de mission.

C'est le crucifix à la main qu'au delà des mers saint François Xavier entreprit la conquête de l'Inde et du Japon. C'est le crucifix à la main qu'au pays de Travancor il mit en fuite une armée de barbares qui attaquaient les nouveaux chrétiens; c'est le crucifix à la main surtout qu'il mit en fuite des légions de démons et délivra des phalanges d'âmes captives.

Un jour, François était porté sur un vaisseau portugais vers une île voisine d'Amboine : une tempête survient; le Saint plonge son crucifix dans les eaux pour apaiser leur furie; hélas! le Christ lui échappe des mains et est emporté par les vagues. Le lendemain on prit terre.

Soudain, le saint missionnaire voit sortir des flots et venir à lui un crabe lui rapportant son crucifix entre ses pinces : il le tenait droit et élevé comme pour attester le triomphe de la croix sur les infidèles (1).

Dieu, par une délicatesse de son amour, n'avait pas voulu laisser Xavier sans son crucifix, le conquérant sans son épée!

Neuf ans plus tard, après vingt batailles remportées sur l'enfer, Xavier tombe d'épuisement dans une île lointaine, à Sancian, en face de la Chine. Il est seul, sans soutien, sans amis. Malgré tout, il est heureux; car son épée est là dans sa main défaillante : son regard mourant peut fixer encore, ses lèvres brûlantes peuvent baiser son crucifix.

(1) Ce miracle est rapporté dans la Bulle de canonisation du Saint.

CHAPITRE VI

LE CRUCIFIX, LEÇON D'IMMOLATION

On peut être conquérant d'âmes, sans courir les champs de bataille.

Écoutez : « La chrétienté est en feu : on voudrait condamner de nouveau le Sauveur ; on essaye de détruire son Église de fond en comble..... Ah ! puisque le divin Maître a si peu d'amis, que ceux-ci du moins le servent généreusement !..... Quand je regarde ces grands maux, il me semble qu'il faut une armée d'élite à l'Église de Dieu, une armée prête à mourir, oui ; à se laisser vaincre, jamais (1) ! »

N'est-ce pas la harangue d'un général avant la mêlée ? De quelles lèvres tombent ces paroles de feu ? — Des lèvres d'une femme. C'est Thérèse qui exhorte ses sœurs aux combats pour les âmes, par l'immolation, le regard sur le crucifix.

Telle est, en effet, la puissance du crucifix : il fait tout à la fois des conquérants et des victimes, des Fortunat et des Radegonde, des François et des Claire d'Assise, des Vincent Ferrier et des Catherine de Sienne, des François Xavier et des Thérèse de Jésus, des la Colombière et des Marguerite-Marie.

Tandis qu'il arme la main des apôtres, il s'imprime en stigmates sanglants dans les membres des vierges, achevant dans leur chair, selon la belle expression de saint Paul, ce qui

(1) SAINTE THÉRÈSE. *Chemin de la perfection.*

manque aux souffrances du Christ, pour le triomphe de son Église, qui est son corps mystique.

Ainsi, — admirable économie du salut, — le crucifix entraîne dans la plaine les conquérants, et il tient captives dans leur monastère d'innocentes victimes, hosties de propitiation, puissantes auxiliaires des conquérants d'âmes.

Tel, dans l'ancienne loi, Jephté triomphe des Ammonites, mais, — prix douloureux de la victoire, — sa fille est immolée.

En 750, le couvent de Sainte-Croix, à Poitiers, était en fête : on y recevait la précieuse relique de la vraie croix, due à la générosité de l'empereur Justin II. Sous les voûtes du saint asile retentissait pour la première fois le *Vexilla Regis*, composé, pour la circonstance, par l'évêque saint Fortunat.

L'étendard du grand Roi des rois,
La croix fait éclater son mystère suprême,
Où l'auteur de la chair, s'étant fait chair lui-même,
Daigne mourir pour nous sur un infâme bois (1).

Dans le cloître on chantait ; dans sa cellule, Radegonde s'immolait. Passionnée pour les âmes, amoureuse du crucifix jusqu'à vouloir l'imprimer en elle, la voilà qui fait buriner sur une lame de cuivre, avec l'image de Notre-Seigneur, les instruments de la Passion ; elle met cette lame dans le feu, et quand elle fut toute rouge, poussée par l'Esprit-Saint, à deux reprises, elle se l'applique profondément sur le corps.

Sainte cruauté, plus digne assurément d'admiration que d'imitation ; elle nous montre du moins à quel degré d'héroïsme dans l'immolation peut élever l'amour de Jésus crucifié !

Tandis que, parmi les contemporains de nos vieilles cathédrales, saint François d'Assise, par lui-même et par ses

(1) Traduction de Pierre Corneille.

enfants, répandait la dévotion au crucifix, sainte Claire, en elle-même et dans ses filles, donnait au monde l'exemple de l'immolation avec le crucifix. Elle revêtait sa chair d'un rude cilice et aimait à passer la nuit étendue sur un tas de sarments de vigne. Dieu voulut récompenser son amour par de célestes communications : un jour, lisons-nous dans sa vie, elle fut tellement abîmée dans la considération des bontés de Jésus mourant qu'elle demeura en extase depuis le Jeudi-Saint jusqu'à la nuit du Samedi-Saint.

A la même époque, éprise des plaies du crucifix, Rose de Viterbe dépassait Claire d'Assise elle-même dans son martyre volontaire.

Écoutons son historien : « Un jour, Jésus-Christ lui apparaît, suspendu à la croix, le corps inondé de sang..... A cette vue, un cri perçant s'échappe des lèvres de Rose, et, tandis que son regard se fixe avec une poignante avidité sur la grande et muette Victime, un travail inconnu se fait dans tout son être : ses veines se gonflent..... Son cœur, qui s'élargit et se creuse, devient comme un abîme où, du sein de Jésus, se précipitent toutes les amertumes, toutes les angoisses, toutes les douleurs.

» Pareille à une épouse infortunée qui, voyant l'objet de ses tendresses broyé, expirant dans une catastrophe, porte instinctivement son bras contre elle-même et semble, en se torturant, adoucir la rigueur de son sort, Rose s'arrache les cheveux, saisit, d'une main crispée, une grosse pierre qui gît à ses côtés et s'en donne des coups affreux sur les épaules et la poitrine, et lorsque les flots de sang, qui s'échappent par sa bouche, ont ouvert un libre passage à sa voix, elle s'écrie : « O mon Jésus, qui vous a donc réduit à cet état? qui vous a si inhumainement meurtri, déchiré, attaché à cet horrible bois?..... Le péché des hommes, me dites-vous. C'est donc moi, misérable pécheresse, qui vous ai causé

tous ces tourments! » Et Rose verse des larmes et se déchire à nouveau, et se torture pour souffrir avec Jésus et effacer le péché des hommes. »

O divin Crucifié, si vous avez été affreusement haï dans la suite des siècles, comme vous avez été passionnément aimé!

Du sommet lumineux du XIIIe siècle, descendons le cours des âges chrétiens, toujours nous retrouverons, avec leurs sanglantes et délicieuses folies, ces amantes du crucifix, payant à Jésus, par leurs immolations, la rançon des âmes.

Au XVe siècle, Vincent Ferrier poursuit ses conquêtes apostoliques; il sème les miracles sur son passage comme le semeur sème le blé. C'est alors qu'à Sienne une pauvre fille s'immole aux pieds du Christ, et, par là, sans qu'elle s'en rende compte peut-être, obtient la fécondité pour les travaux de son frère d'armes.

Au XVIe siècle, François Xavier, dans les Indes, rend à l'Église autant d'âmes que Luther lui en arrache dans l'Occident : c'est alors que Thérèse, derrière ses grilles, harangue les âmes d'élite rangées sous sa conduite : « O mes sœurs en Jésus-Christ, aidez-moi donc à prier pour tant d'âmes qui se perdent! C'est dans ce but que Notre-Seigneur nous a réunies, c'est à cette fin que doivent tendre tous vos désirs, toutes vos larmes, toutes vos demandes; c'est là l'objet de votre vocation (1). » Le regard sur la croix, la mère et les filles prient, pleurent, souffrent et, dans l'Inde et le Japon, un million d'âmes sont sauvées!

Au XVIIe siècle, Dieu veut répandre dans le monde la dévotion à son Cœur, complément et couronnement de la dévotion au crucifix. Il emploiera à cette fin de zélés prédicateurs, le vénérable P. de la Colombière et ses Frères, mais la grande propagatrice de la dévotion nouvelle, ce sera une

(1) *Chemin de la Perfection*, ch. III.

pauvre vierge de Paray, immolée et *crucifiée en toutes choses*, amante passionnée du crucifix où, dans le côté entr'ouvert, ses lèvres et son cœur iront sans cesse chercher le divin Cœur.

Au XVIIIe siècle, les horreurs sacrilèges de la grande Révolution réclamaient des victimes expiatoires; l'amour du crucifix saura les susciter.

Le 17 juillet 1794, seize Carmélites de Compiègne furent citées, à Paris, devant le tribunal révolutionnaire. On les accuse d'avoir renfermé dans leur monastère des armes pour les émigrés. La prieure montre alors le crucifix que les Carmélites portent toujours sur elles : « Voilà, dit-elle aux juges, les seules armes que nous ayons jamais eues dans notre monastère. » On lui répond par une sentence de mort.

Le crucifix, stimulant divin, qui, derrière les grilles de leur couvent, avait été leur force dans les immolations journalières de la pénitence, va les soutenir encore, en face du couperet, dans l'immolation suprême.

Retraçons, à la gloire du crucifix, cette page sublime (1), belle entre toutes, dans les fastes de l'Église militante : « Condamnées à mort, elles récitent ensemble l'office des morts et, vêtues de blanc, elles montent dans la charrette qui les mène à l'échafaud. Chemin faisant, elles récitent les prières des agonisants. Arrivées à la barrière du Trône, elles chantent le *Te Deum* et, au pied même de l'échafaud, récitent le *Veni Creator* que les bourreaux n'eurent pas le courage d'interrompre. Puis, ayant toutes, à haute voix, répété la formule de leurs vœux : « Je fais vœu de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, » elles tendent le cou au couperet, heureuses de sceller de leur sang leur fidélité à leur divin Époux (2). »

(1) ROHRBACHER. *Histoire universelle de l'Église catholique*, t. XXVIII, p. 580-581.

(2) Le procès de Béatification de ces vierges vaillantes s'instruit à Paris.

Que l'on est fort dans la vie, que l'on est fort dans la mort, quand on porte sur sa poitrine l'image et dans son cœur l'amour du crucifix!

Au XIXe siècle, elles sont encore là, derrière leurs grilles, les héritières de ces immolées de la Terreur.

Tandis que les sectaires veulent les faire mourir de faim, plus d'un catholique les méconnaît et les accuse: « De nos jours, à la bonne cause, il faut des bras, des activités. Que font ces oisives dans leur couvent fermé? — Ce qu'elles font? Ce que fait le paratonnerre au sommet de l'édifice. Elles tiennent le crucifix levé vers le ciel; et ce crucifix ainsi dressé dans les airs par ces mains sans tache arrête les vengeances du Très-Haut, prêtes à éclater. O mon Dieu, avec les Ordres actifs où l'on prêche, où l'on enseigne, gardez à nos sociétés coupables les Ordres contemplatifs où l'on répare, où l'on s'immole; à nos sociétés menacées, gardez ces vierges victimes, ces porte-Christ qui, offrant à vos regards l'image de votre Fils crucifié, désarment votre bras et détournent vos foudres!

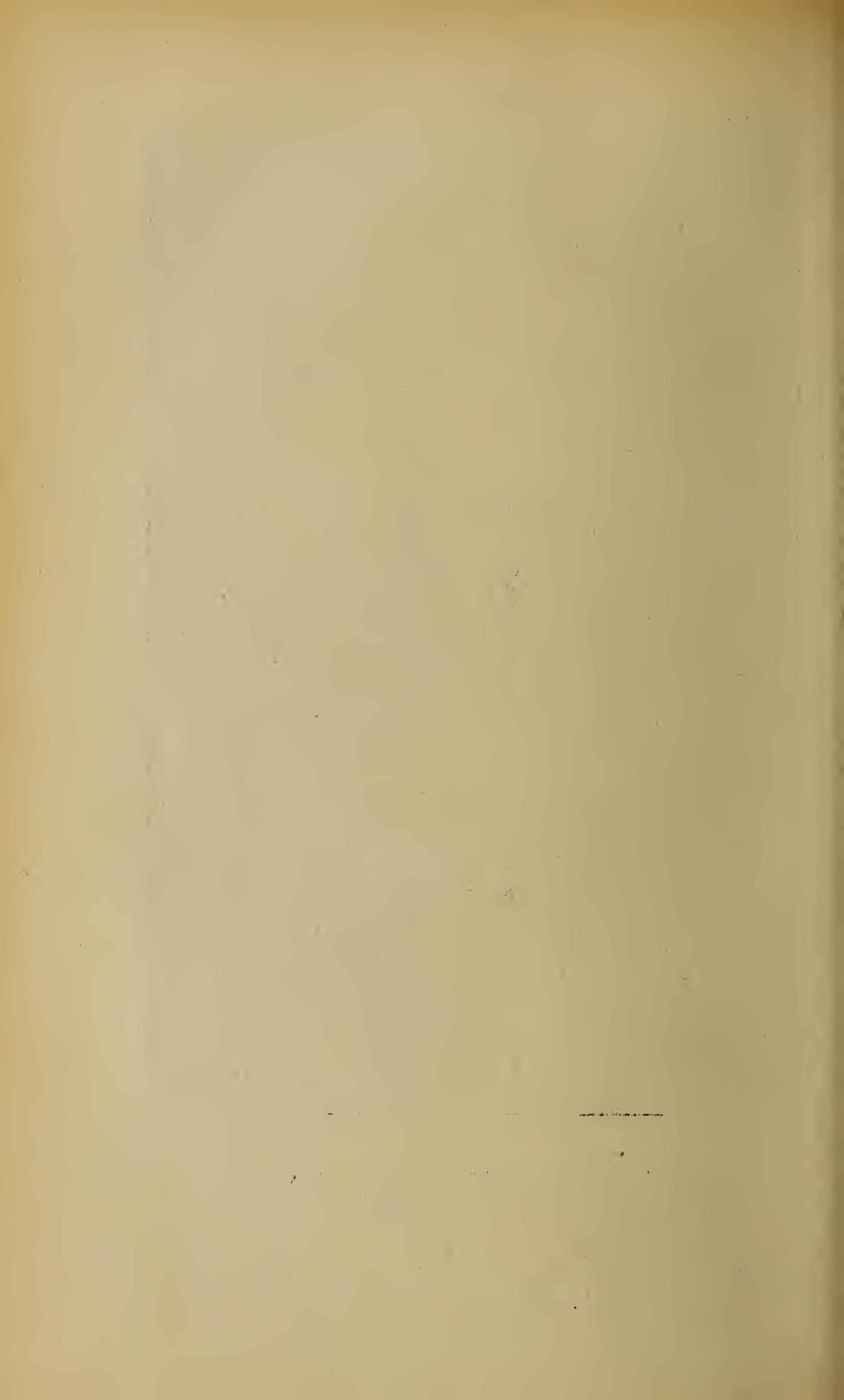
En 1794, seize vierges, le regard sur le Crucifié, mouraient en chantant. Dix siècles auparavant, des femmes, femmes du monde celles-là, avaient donné leur sang pour la défense du crucifix.

« Il existait à Constantinople, sur la porte de Chalcé, un grand crucifix de bronze, révéré de toute la ville et auquel le peuple attribuait plusieurs miracles. L'empereur iconoclaste, Léon l'Isaurien, ne put souffrir la vue de ce Christ qui semblait triompher de ses édits de proscription contre les saintes images. Il ordonne à Jovin, l'un de ses officiers, d'aller abattre la croix. L'officier obéit; il monte à l'échelle: déjà il a porté trois coups de marteau à la figure du Sauveur; mais les femmes du peuple, blessées dans leur foi et dans leur amour, accourent en poussant de grands cris. L'échelle est renversée et Jovin écrasé sous les pieds de la foule.



FORTIFIÉES PAR LA VUE DU CRUCIFIX

Seize Carmélites de Compiègne montent à l'échafaud (17 juillet 1794).



Léon l'Isaurien lance ses gardes sur ces femmes attroupées; en un instant, elles sont massacrées, heureuses de donner leur sang pour la cause du crucifix (1). »

Si l'on veut de ces Grecs restaurer les doctrines,
Si l'on tente jamais d'abattre sous vos yeux
Le crucifix planté jadis par vos aïeux,
Femmes, faites au Christ un mur de vos poitrines,
Et les briseurs de croix reculeront, honteux,
Devant ce mur vivant, élevé devant eux!

(1) ROHRBACHER. *Histoire universelle de l'Église catholique*, t. X, p. 519.

LIVRE IV

LE CRUCIFIX DANS NOTRE VIE

De nos ancêtres dans la foi, le crucifix a fait des héros : il les a dépouillés du vieil homme et les a revêtus de l'Homme nouveau ; il les a détachés du monde et de ses vanités et les a unis à Jésus dans les délices de l'oraison, dans les conquêtes de l'apostolat, dans les joies de l'immolation.

Nous sommes les fils des saints (1) : si nous voulons aspirer à leur détachement du monde, à leur union avec Jésus, prenons en main le levier qui les a soulevés de terre, le crucifix.

Le R. P. de Ravignan a, sur ce sujet, deux ou trois pages ravissantes. En voici quelques lignes :

« Possédons un crucifix ; qu'il y ait une *habituelle* et tendre communication entre lui et notre âme ; prenons-le pour ami, pour confident, pour modèle ; que notre première action, le matin, soit de le saluer ; demandons-lui de nous diriger, de nous protéger pendant le jour ; et en lui faisant hommage de nos actions, de nos efforts, puissions-nous lui offrir, le soir, quelques sacrifices que nous aurons accomplis pour son amour. »

(1) Tob., II, 18.

Nous voudrions, cher lecteur, dans ce dernier livre, vous montrer comment vous pouvez établir « cette habituelle et tendre communication entre le crucifix et votre âme »; nous voudrions vous faire toucher du doigt combien il est facile et fructueux de « le prendre pour ami, pour confident et pour modèle », soit dans la vie, soit dans la mort.

Dans ce but, nous allons tout d'abord suivre, de votre réveil à votre coucher, toutes les actions de votre journée faites en union avec votre crucifix. — Cela vous apprendra à bien vivre.

Nous verrons en second lieu comment, au soir de votre dernière journée, le crucifix vous aidera à tout quitter sans peine. — Cela vous apprendra à bien mourir.

CHAPITRE PREMIER

LE CRUCIFIX ET LES DÉBUTS DE LA JOURNÉE

Le sommeil vient de se dissiper.

Vos yeux viennent de s'ouvrir à une nouvelle aurore : Si vous avez la bonne habitude de porter dans votre lit un crucifix à votre cou, baisez-le ; et puis, suivez le conseil de saint Athanase : « dès ce premier instant du jour, faites sur vos membres le signe de la croix vénérable et vivifiante (1). » Faire une croix sur votre corps, n'est-ce pas faire de vous un crucifix vivant?

Le lever prompt et matinal est d'une souveraine importance dans la vie spirituelle. Combien de chrétiens gaspillent dans la mollesse d'un demi-sommeil ces prémices de la journée que Dieu voulait se réserver (2) et se privent ainsi des bienfaits de la méditation et du réconfort de la messe quotidienne !

Pour vous aider à secouer la torpeur du lit, jetez un regard sur le Christ suspendu au mur de votre alcôve, et dites, sinon à la lettre, du moins quant au sens, sinon des lèvres, au moins du cœur, ces tendres paroles que vous suggère le Père de Grenade :

« Je n'ai point encore visité votre couche, Seigneur. Dites-

(1) *Cum mane surrexeris, figuram venerandæ et vivificæ crucis, omnibus tuis facito membris.* (S. Athanase, *Serm.*, t. III, p. 469.)

(2) *Primitias tuas non tardabis reddere.* (Ex., XXII, 29.)

moi, ô très doux Jésus, où vous reposez..... Me voici à vos pieds pour écouter vos enseignements; car ma sensualité n'est pas disposée à saisir le langage de votre croix. Je vous l'ai déjà dit : il me faut une couche molle. Si l'heure de la prière vient à sonner, au lieu de me lever, je cède au sommeil et à la paresse, et je passe une partie de la matinée dans le repos. Et vous, Seigneur, quel repos avez-vous pris sur la dure couche de la croix? Quand vous étiez las de rester sur un côté, comment vous retourniez-vous sur l'autre pour vous délasser?..... Seigneur, donnez-moi votre grâce pour anéantir ma mollesse à votre exemple, ou bien qu'en ce moment finisse ma vie..... Qu'il ne soit pas dit..... que vous n'ayez pour lit qu'un gibet et que je désire une couche voluptueuse et les délices du repos (1). »

Pour vous prémunir contre les recherches de la toilette, les yeux sur votre Christ, vous pouvez ajouter avec le grand ascète : « Rougis, ô mon âme, en présence de ton Sauveur mourant, et prête une oreille attentive à ses conseils et à ses réprimandes : « J'ai reçu pour toi une couronne d'épines et tu portes en mépris de moi une guirlande de fleurs (2). »

Dans ces doux colloques avec le crucifix, votre toilette est vite achevée.

Votre prière faite, rendez-vous à la messe; vous en avez le temps, puisque la vue du Christ en croix a rendu votre lever plus matinal et votre toilette plus prompte.

Il y a une connexion intime, un complément mutuel entre la dévotion au crucifix et la dévotion à la sainte Messe.

Le crucifix, c'est l'image de la Victime immolée.

(1) Grenade. *Œuvres complètes,* t. XI, p. 78. *Traité de l'Oraison et de la Considération.*

(2) Grenade, *ibid.*

La Messe, c'est l'immolation renouvelée.

Le crucifix met sous vos yeux le sang du Sauveur s'échappant de ses plaies. — La Messe vous applique les mérites de ce sang. Le crucifix offre à vos regards les traits de Jésus, c'est vrai; mais ce n'est là qu'une représentation extérieure de son Corps sacré.

La Messe offre à vos adorations le Corps de Jésus, réellement présent sur l'autel, c'est vrai; mais ce Corps est dissimulé sous les espèces du pain.

Joignez l'Hostie et le crucifix, et vous avez tout le Calvaire devant vous. Dans l'Hostie consacrée, Jésus est réellement présent à votre foi; dans le crucifix, il est présent à vos yeux. Voilà pourquoi la liturgie catholique ordonne qu'un crucifix soit toujours placé sur le tabernacle; entrez donc dans les intentions de l'Église en unissant dans votre prière, durant le Saint Sacrifice, et le crucifix et l'Hostie: « Vous, dont je contemple sur cette croix l'image sanglante, vous êtes là réellement sous les voiles eucharistiques. O mon crucifix, je vous aime! Corps de mon Dieu, je vous adore! »

Vous voyez combien notre chère dévotion facilite l'assistance à la Messe; ne vous laissez donc pas détourner du divin Sacrifice par de futiles prétextes.

Dans les pays infidèles, les néophytes font vingt et trente lieues, traversant fleuves et forêts, pour adorer Jésus offert sur l'autel. Lever plus matinal, dix minutes de marche, un peu de brouillard, quelques gouttes de pluie, une toux légère ne vous priveront pas, j'en ai la confiance, des joies et des fruits de la Messe quotidienne.

Par la prière aux pieds du Christ et par l'application de son sang, vous êtes armés pour la lutte.

La journée qui commence va vous offrir travail et repos, sans doute aussi plaisirs et souffrances. Le crucifix sera là,

planté comme un jalon du ciel, le long de ces quinze à dix-huit heures; il sera là, à l'atelier, dans votre cabinet de travail, dans votre salon, soutenant votre labeur, bénissant votre repos, modérant vos plaisirs, sanctifiant vos souffrances.

CHAPITRE II

LE CRUCIFIX DANS L'ATELIER

« Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » C'est la condamnation aux travaux forcés, promulguée par Dieu contre Adam pécheur et contre sa descendance.

Il suffit de voir la sueur perler au front du forgeron, quand, à deux pas de la fournaise, il lève son lourd marteau et le laisse retomber sur l'enclume; il suffit de voir, sous un ciel brûlant, le moissonneur tout en eau, pour se convaincre que la sentence a été pleinement exécutée.

Mais le Dieu, qui a promulgué la peine, l'a bien allégée en la partageant. Ne s'est-il pas fait homme comme nous, travailleur comme nous, souffrant comme nous? Si parfois l'effort nous coûte, regardons le crucifix : que sont nos sueurs auprès de ce sang?

Quand une machine frotte et grince, le mécanicien y verse une goutte d'huile; frottement et grincement cessent aussitôt et les rouages reprennent leur marche silencieuse et rapide.

Ouvriers de la ville et des champs, vous peinez, courbés sur le métier ou l'outil. La machine frotte et grince. Allons! un regard sur la croix! une goutte de sang va tout adoucir, car le sang de Jésus, aussi bien que son nom, est une huile répandue, *oleum effusum* (1).

(1) Cant., I, 2.

Qu'ils ont été bien inspirés, qu'ils ont fait œuvre tout à la fois humanitaire et chrétienne, ces industriels catholiques qui, dans leurs ateliers, ont suspendu le crucifix!

Quelle estime pour ses ouvriers donne au patron l'image de ce Dieu qui vécut ouvrier! Quelle leçon de charité pratique lui donne encore l'image de ce Dieu qui est mort d'amour pour tous ces pauvres gens!

D'autre part, quelle force et quelle consolation donne au travailleur, quel mérite donne à sa peine cette contemplation silencieuse de Jésus, attaché volontairement à son instrument de travail, à cette croix où il opère notre salut!

Pour que le crucifix fasse un bien réel dans l'atelier, le patron doit s'efforcer de le faire agréer de ses ouvriers, saisissant une occasion favorable pour l'exposer à leurs regards.

Dans une ville de Champagne, la femme d'un industriel chrétien, ange de bonté et de charité, était gravement malade. Le curé de la cathédrale entre dans l'usine et, avec des larmes dans la voix : « Mes amis, dit-il aux ouvriers, nous allons réciter un *Notre Père* et un *Je vous salue, Marie,* pour la femme de votre patron, si bonne et si charitable. Tournez-vous, pour prier, vers ce crucifix que je vais suspendre à la muraille. » Le crucifix fut, en effet, suspendu à la muraille et il y resta, étendant sur ces trois cents travailleurs ses bras bénissants.

Le bien sera plus grand encore si l'initiative vient du personnel lui-même, comme il arriva dans un vaste établissement des Ardennes où quelques ouvriers, tout enflammés du zèle qu'ils avaient puisé dans une retraite, sollicitèrent et obtinrent de leur patron l'installation d'un grand Christ au milieu de l'usine.

L'atelier n'est pas nécessairement cette salle immense où, sous l'œil d'un directeur, sous la surveillance des contre-

maîtres, des centaines d'individus sont courbés sur un métier.

Cette pièce étroite et basse, donnant sur la rue, où, parmi des souliers éculés et des rognures de cuir, un brave Alsacien, entouré de ses grands garçons, manie l'alène et le tranchoir, c'est l'atelier.

Cette chambre, juchée au quatrième étage, où une pauvre fille et ses sœurs, renforcées d'une ou deux apprenties, passent la journée et la nuit trop souvent, à manier l'aiguille et les ciseaux, c'est l'atelier encore, l'atelier de couture.

Hélas! ils sont rares, aujourd'hui, ces pauvres ateliers où le crucifix ait conservé sa place. Le respect humain l'en a banni et l'a relégué dans la chambre à coucher, dans l'ombre de l'alcôve. Et cependant, que la vue de cette image verserait de consolation sur les labeurs du jour et sur les épuisements des veillées d'hiver! Un jour, la Sœur Françoise de Saint-Ange se plaignait d'avoir les mains toutes déchirées par le travail; Jésus crucifié lui dit: « Françoise, regarde mes mains, et puis, plains-toi. »

O vous qui, à votre rez-de-chaussée ou à votre mansarde, travaillez sans relâche pour gagner votre pain, en face de vous suspendez un crucifix; si vos doigts sont lassés, si vos mains sont endolories, vous regarderez la douce Victime, et elle vous dira tout bas : « Enfant, regarde mes mains, et puis, plains-toi! »

Il est d'autres ateliers encore : ce champ à qui l'on confie la précieuse semence, n'est-ce pas un atelier superbe; atelier en plein air, qui compte autant de métiers que de sillons, où le laboureur, travaillant de concert avec le bon Dieu, fait, — merveille plus grande que bien des miracles (1), — d'un

(1) C'est la pensée de saint Augustin..... *Opera Dei mira et stupenda in quolibet seminis grano.* (Tract. 24, *in Joan.*)

grain de blé pourri, jaillir cent grains de blé vivants?

Que le paysan des âges de foi comprenait ses véritables intérêts, quand, au coin de son champ, près de la borne qui sépare son atelier de l'atelier voisin, il plantait un crucifix (1)!

Dans les ardeurs du soleil de midi, il laissait là sa charrue, venait s'asseoir au pied de la croix, et pouvait dire, comme au livre des Cantiques (2) : « Je me suis reposé à l'ombre de celui que j'avais tant désiré, et son fruit a semblé doux à ma bouche. » Fortifié par cette prière, il reprenait sa charrue et enfonçait le soc plus profond dans la glèbe.

Un jour, à l'heure de la réfection, accoudé au socle d'un Calvaire, un Trappiste mangeait son pain ; et son pain lui semblait bien dur et bien sec : « Trempe-le dans mon côté, lui dit le Christ, et il te semblera plus délicieux que le miel. »

Ouvriers des campagnes, voulez-vous adoucir vos travaux, si durs et parfois si ingrats? — Relevez la croix de pierre dont j'aperçois les débris, là-bas, au coin de votre champ.

(1) Sur cet usage, voyez Goschler, *Dict. de théologie : Croix des champs*, et Viollet-le-Duc, *Dict. d'architecture : Croix.*

(2) Cant., II, *3*

CHAPITRE III

LE CRUCIFIX DANS LE CABINET DE TRAVAIL

La loi du travail est obligatoire pour tous (1); si Dieu a imposé au pauvre le travail des mains, il impose au riche le travail de l'esprit.

Le labeur intellectuel ne va pas sans fatigue et sans peine. Le champ des affaires, de la composition oratoire, des recherches historiques, des découvertes scientifiques, a, lui aussi, ses ronces et ses épines (2).

Vous tous qui vous adonnez au commerce ou à l'industrie, vous tous qui exercez une profession libérale, vous devrez faire effort pour creuser le sillon d'où jaillit la fortune, le vrai, le beau, le bien. Pour soutenir et bénir cet effort, placez un crucifix dans votre cabinet de travail, atelier mystérieux où s'élaborent vos pensées, champ fécond où mûrissent vos desseins.

Hommes d'affaires, à une époque où la bonne foi disparaît de plus en plus des relations commerciales, où la falsification est érigée en art, où l'amour du gain étouffe tous les scrupules, mettez donc sous vos yeux, dans votre bureau, un crucifix. Il vous préservera de l'affreuse contagion. Car celui qui est là sur la croix, c'est le négociateur de notre Rédemption : « Il a racheté nos âmes à un grand prix (3), » dit saint

(1) *In laboribus comedes ex eâ cunctis diebus vitæ tuæ.* (Gen., III, 17.)
(2) *Spinas et tribulos germinabit tibi.* (Gen., III, 18.)
(3) I Cor., VI, 20.

Paul, et ce prix, il l'a soldé intégralement, en répandant tout son sang sur la croix, *acquisivit sanguine suo* (1). Aussi, est-ce en toute loyauté, qu'ayant payé la rançon, il put effacer le décret qui nous condamnait (2). Négociants chrétiens, regardez bien le Christ; c'est le négociateur modèle.

Écrivains chrétiens, dans vos ouvrages; orateurs, dans vos discours; savants, dans vos théories, vous pouvez, vous devez toujours chercher la solution qui assurera le triomphe de la vérité et le règne de Dieu. Dans vos embarras, dans vos perplexités, regardez le crucifix qui est sur votre table de travail : « Le Christ, on l'a dit justement, est la solution de toute difficulté (3); » le Christ, voilà votre lumière!

Vous qui, par votre parole, devez venger l'équité méconnue, avocats chrétiens, dans votre noble carrière, il est des pierres d'achoppement : plus d'un s'y sont heurtés. Pour repousser une cause manifestement injuste dont la défense vous serait payée au poids de l'or, il faut un certain courage. Regardez votre crucifix, il vous rendra forts. Celui qui est sur cette croix, c'est le médiateur dont saint Jean a dit : « Nous avons un avocat près du Père, Jésus-Christ, juste (4). » Avocats, voilà votre modèle!

Magistrats chrétiens, qui rendez la justice au nom de Dieu, dans vos arrêts, inspirez-vous toujours du crucifix qui doit présider à vos délibérations : dans un siècle où tout s'achète, voulez-vous ne point prêter l'oreille au tintement troublant de l'or? Regardez la croix; celui qui y est attaché, c'est le Juge souverain des vivants et des morts; c'est le Seigneur qui

(1) Act., xx, 28.
(2) Coloss., II, 14.
(3) *Solutio omnis difficultatis, Christus.*
(4) *Advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum, justum.* (I Joan., II 1.)

a dit par Isaïe : « Je jugerai tes juges (1). » Magistrats, voilà votre modèle !

Médecins chrétiens, dans votre salle d'opération, ayez un crucifix; il donnera du courage au pauvre patient, étendu sur la table de douleur : ayez un crucifix dans votre cabinet de consultation, il vous donnera du courage à vous-mêmes. Après avoir, toute une matinée, visité à domicile les souffrances humaines, quand il vous faudra, le soir, voir encore défiler sous vos yeux, en votre demeure, toutes ces maladies qui viennent vous demander un remède, toutes ces plaies qui viennent chercher un pansement, pour vous stimuler dans votre mission charitable, vous jetterez un regard sur les membres souffrants de l'Homme-Dieu qui est là suspendu. Ce Christ, c'est le bon Samaritain, versant l'huile et le vin sur les blessures de ses frères (2). Médecins, voilà votre modèle !

Et vous, officiers chrétiens, honneur du pays, pourquoi, sur votre table chargée de plans de bataille, n'auriez-vous pas l'image du Crucifié? Le métier des armes, c'est par excellence le métier du dévouement : quelle leçon de dévouement vous avez là sur la croix !

Que d'autres apprennent de Judas à vendre leur patrie pour trente deniers ; vous, apprenez du crucifix à la défendre au prix de votre sang. — Soldats, voilà votre modèle !

Il a trop longtemps duré, le règne des lâches duplicités : chrétien dans la vie privée, l'homme baptisé ne l'était plus dans la vie publique. Il priait, mais le soir, seul avec sa femme, dans l'ombre de l'alcôve ; il faisait même ses Pâques, mais en cachette, à cinquante lieues de sa ville natale.

Vous qui, au baptême, êtes devenus enfants de Dieu,

(1) Is., XLIX, 25.
(2) Luc., X, 33.

industriels et commerçants, écrivains, savants, hommes de robe ou d'épée, n'ayez désormais qu'un visage, le visage de chrétien. Votre foi est assez noble, assez pure, pour se passer de masque. Marchez à front découvert, déployez votre drapeau ; sur la muraille de votre cabinet de travail, fixez, bronze ou ivoire, un beau crucifix !

CHAPITRE IV

LE CRUCIFIX DANS LE SALON

Femmes chrétiennes, placez un crucifix dans votre salon. Le salon, c'est votre domaine; c'est là, qu'après le travail, vous prenez avec des amies délassements et plaisirs. Que le Christ préside à ces délassements pour les sanctifier, à ces plaisirs pour les tempérer. — Votre grand délassement, le plus cher, ce sont ces visites que vous aimez à vous rendre, et dans ces visites, votre grande liesse, c'est le jeu de la langue qui vous est si doux. Trop souvent, la réputation d'autrui défraye ces entretiens.

ACASTE

Que vous semble d'Adraste?

CÉLIMÈNE

Ah! Quel orgueil extrême!
C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même.....

CLITANDRE

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui?

CÉLIMÈNE

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.

ÉLIANTE

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CÉLIMÈNE

Oui, mais je voudrais bien qu'il ne s'y servît pas;
C'est un fort méchant plat que sa sotte personne
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne (1).

Ce salon, dépeint par Molière, n'est pas seulement le salon de son temps; c'est le salon de tous les temps; et ce feu roulant de traits perfidement décochés, n'est pas, hélas! le monopole de Célimène; c'est le fait de tous ceux qui n'ont pas recours à la grâce du ciel pour dompter leur langue. Saint Jacques l'affirme catégoriquement: « Nul homme ne peut dompter la langue, c'est un mal inquiet; elle est pleine d'un venin mortel (2). » Sur quoi saint Augustin fait cette remarque : « L'Apôtre ne dit pas que nul ne peut dompter la langue, mais que nul *homme* ne peut la dompter, pour que nous confessions qu'en cas de victoire, c'est *Dieu* qui a triomphé (3). »

Si, d'après saint Jacques, commenté par saint Augustin, Dieu seul peut dompter cette langue qui distille le venin, femmes chrétiennes, dans vos conversations, ayez recours à Dieu, et, pour penser à lui, mettez sous vos yeux un emblème qui vous rappelle son souvenir; fixez le crucifix à la muraille de votre salon; de sa croix, Jésus mourant vous y redira la devise de sa vie : « Aimez-vous les uns les autres; c'est à ce signe qu'on vous reconnaîtra pour mes disciples. »

(1) MOLIÈRE. *Misanthrope*. Acte II, scène v.
(2) Saint Jacques, III, 8.
(3) AUGUST. *Sermo 4, De verbis Domini secundum Matth.*

Sa vue et ses leçons arrêteront le dard qui, partant de vos lèvres, allait déchirer le prochain; par là, vous serez parfaites, car, selon saint Jacques encore : « Celui-là est parfait qui ne pèche point en paroles (1). »

Ainsi le crucifix dans votre salon sanctifiera vos conversations. — Il y tempérera l'effervescence de vos plaisirs.

— Le crucifix dans mon salon! me dites-vous, mais vous n'y pensez pas. Puis-je placer l'image du Sauveur en croix à côté de cette toile, en face de ce bronze? Les convenances s'y refusent.

— Ah! les convenances s'y refusent? C'est donc que cette toile et ce bronze ne conviennent guère à l'appartement d'un chrétien, puisqu'il y a incompatibilité entre eux et le crucifix, étendard du chrétien. Oh! je vous comprends parfaitement : ce crucifix prêche la souffrance; cette toile et ce bronze prêchent la volupté. Il y aurait dans ce vis-à-vis un contraste choquant, c'est vrai. Mais il est un moyen aisé de le faire cesser : au lieu de proscrire le Christ souffrant, par crainte du bronze impur, proscrivez le bronze impur, par égard pour le Christ souffrant : décrochez du mur ce tableau païen; le clou sera tout prêt à recevoir le crucifix chrétien. Telle jadis, il vous en souvient, la vraie Croix, découverte par sainte Hélène, renversa, en sortant des décombres, le temple et la statue de Vénus qui lui disputaient la place (2).

Enlever ces objets d'art, ce serait chose possible encore, ajoutez-vous, mais faut-il pour toujours bannir de ce salon ces fêtes qui sont la joie de nos nuits d'hiver? Or, parmi les personnes invitées, plus d'une, par sa mise, rappelle ces bronzes et ces toiles, pour lesquels vous vous montrez si

(1) Jac., III, 2.
(2) Voir l Ier., ch. II, § 1er. *Invention de la vraie Croix.*

sévère. Les voyez-vous, dans cette tenue, en présence du Christ en croix?

— Lecteur chrétien, le crucifix, placé dans votre salon, ne sera jamais un reproche ni pour vous, ni pour vos invités, si vous vous contentez de ces réunions d'amis sûrs, de ces récréations innocentes, de ces soirées familiales, qui détendent l'esprit fatigué, resserrent les liens de l'affection mutuelle et dilatent les cœurs. Dans ces fêtes intimes et joyeuses, Jésus-Christ, croyez-le, ne sera pas déplacé. Du haut de son trône d'amour, ce Dieu, auteur de la famille, de ses deux bras étendus bénira les membres de cette famille qui, pendant quelques heures, prennent innocemment leurs ébats, pour reprendre demain, plus forts, plus dispos, plus allègres, le fardeau dont sa Providence les a chargés.

Mais si, vous laissant entraîner au courant d'un monde pervers, vous voulez, vous chrétiens, donner dans vos salons des fêtes païennes; si, vous chrétiens, vous organisez dans vos salons des danses païennes, je comprends que le crucifix vous gêne placé dans ces salons; car ces fêtes, ces mises, ces danses païennes, c'est le monde que Jésus a maudit à cause de ses scandales (1), et du haut de sa croix, comme d'un tribunal, le Christ, juge sévère, par la voix de son sang, crierait encore à l'assemblée voluptueuse: « *Væ mundo!* Malheur à toi! »

Que faire? Proscrire le crucifix qui vous gêne? — Non, mais bien le divertissement trop libre, que le crucifix condamne.

Mettez, lecteur chrétien, mettez un Christ dans vos salons. Du même coup, il bénira vos fêtes de famille et bannira ces fêtes du monde, tumultueuses et passionnées, qui, d'après saint François de Sales, « dissipent l'esprit de dévotion, alanguissent les forces, refroidissent la charité et

(1) Matth., XVIII, 17.

réveillent en l'âme mille sortes de mauvaises affections » (1).

Vous qui avez le culte des ancêtres, mettez le Crucifix dans votre salon. — Vous y avez déjà placé le portrait de vos aïeux ; dans cette galerie de tableaux, vous avez donné



SALON CHRÉTIEN
Le Christ et les aïeux.

la place d'honneur à celui qui fut la souche de votre lignée, et si cet aïeul, savant ou soldat, s'est distingué par une découverte ou un exploit, vous le montrez à vos visiteurs, avec une légitime fierté.

(1) *Introd. à la vie dévote*. IIIe partie, ch. XXXIII

Tout cela est bon, tout cela est sain.

Oui, gardez par l'image le souvenir et les traditions de votre famille; mais n'oubliez pas, de grâce, que Jésus-Christ est votre ancêtre dans la foi : « Il est, nous dit saint Paul, le premier-né entre beaucoup de frères. » Et cet ancêtre s'est distingué par ses exploits; il a vaincu les démons, triomphé de l'enfer, racheté des milliers d'esclaves. Il a eu de glorieuses blessures, une mort héroïque. Tous ces titres de noblesse vous sont rappelés, en abrégé, dans une image expressive, le crucifix.

Mettez, chrétiens, mettez dans votre salon, à la place d'honneur, le crucifix, l'image de votre divin ancêtre (1)!

(1) Lisez dans *le Saint esclavage de la Croix de Jésus* les pages chaleureuses où, vers le milieu du XVIIe siècle, le P VALDORY, S. J., plaide en faveur des crucifix dans les salons.

CHAPITRE V

LE CRUCIFIX ET LA SOUFFRANCE

Le crucifix bénit vos travaux, sanctifie vos conversations, tempère vos plaisirs; il a encore la mission, à lui toute spéciale, d'alléger vos souffrances.

Quel que soit votre âge, quelle que soit votre position sur terre, *vous pleurerez*, vous souffrirez, parce que c'est la condition de notre nature déchue, pécheresse, et conséquemment punie. Vous pleurerez, parce que c'est la loi de notre nature rachetée, mais rachetée par la croix. Vous pleurerez, parce que les pleurs sont l'accompagnement de la pénitence, préconisée à chaque page de l'Évangile. Vous pleurerez, Jésus-Christ l'a solennellement prophétisé à ses disciples : « En vérité, en vérité, je vous le dis; vous pleurerez et vous gémirez (1). »

Vous pleurerez dans les souffrances du corps, vous pleurerez dans les souffrances de l'âme, plus poignantes encore.

Les vieux stoïciens se raidissaient contre la douleur :

« O douleur, disaient-ils, tu n'es qu'un mot. »

Fol orgueil que de vouloir nier ce qui est!

Les savants de nos jours ne nient pas la souffrance, mais beaucoup la veulent supprimer. Quand un médecin découvre un nouvel anesthésique, on le proclame bienfaiteur de l'hu

(1) *Amen, amen dico vobis, quia plorabitis et flebitis vos.* (Joan., XVI, 20.)

manité, parce qu'il enlève au corps humain une portion de douleur.

Mais les savants ont beau faire; malgré leurs palliatifs, immense est encore la somme de souffrance qui étreint les membres de l'homme; car souffrir, nous l'avons dit, c'est la loi de la nature déchue par le péché, de la nature rachetée par une croix.

Au lieu de nier la douleur, ce qui est orgueil et mensonge; au lieu de vouloir la supprimer, ce qui est chimère souvent, et crime parfois (1), que ne la faites-vous aimer?

Le crucifix peut opérer ce prodige. Il rend la douleur aimable, non pas en elle-même (en elle-même elle est haïssable); mais aimable dans ses fruits, car elle rappelle qu'unie aux souffrances de la croix, elle est expiatrice et méritoire; aimable encore dans son divin exemplaire, car l'amour assimile l'amant à l'aimé; mon crucifix me fait voir Jésus souffrant; je voudrai donc souffrir comme lui; j'aimerai donc la douleur, non en elle-même, mais en lui.

On lit un trait charmant sur l'enfance du Bienheureux J.-B. de la Salle, fondateur des Frères des Écoles chrétiennes. Quand, dans son berceau, sous l'étreinte de la souffrance, il poussait des cris, vite sa pieuse mère lui apportait le crucifix. A la vue du bon Dieu attaché à la croix, Jean-Baptiste cessait aussitôt ses sanglots, et le sourire s'épanouissait sous ses larmes. Tout comme cet enfant, les hommes trouvent dans le crucifix le remède aux douleurs de leur âge mûr.

(1) S'il se rend compte de toute la portée de son action, un médecin commet un vrai crime, quand, pour endormir la douleur du corps, il endort en même temps, par ses piqûres de morphine, les facultés d'une âme qui, chargée de fautes, va tomber dans son éternité sans avoir pu pousser vers Dieu le cri du repentir, sans avoir pu recevoir l'absolution du prêtre.

Juste-Lipse, auteur d'un traité sur la croix du Sauveur, avait, pendant sa vie, fait des recherches sur le stoïcisme. Dans une cruelle maladie, on lui rappelle le nom des stoïciens illustres, Zénon, Chrysippe, Caton, Sénèque : « Souvenez-vous, lui dit-on, du courage de ces grands hommes en face de la douleur. » Juste-Lipse lève avec amour les yeux sur un crucifix : « Voilà, dit-il, le grand patient. »

A la même époque, saint Joseph de Léonissa, Mineur Capucin, se dévouait, à Péra, faubourg de Constantinople, au salut des galériens. Dieu le récompensa de ses travaux, comme il récompense ses meilleurs amis, par la souffrance. Joseph fut atteint d'un cancer horrible; on veut l'attacher pour l'opérer; mais lui, prend son crucifix : « Voilà, dit-il, le plus fort de tous les liens. »

Saint Gaétan de Thyène, fondateur des Théatins, souffrait, étendu sur un rude grabat; le médecin veut le faire coucher sur un matelas. « Moi, sur un lit moelleux! dit le Saint, alors que Jésus est mort sur une croix, percé de clous et d'épines; à Dieu ne plaise! »

Si dans les crises douloureuses de la maladie, si dans les luttes déchirantes de l'agonie, pour endormir vos souffrances, un médecin peu chrétien vous propose de vous plonger, par ses narcotiques, dans ce sommeil factice et enivrant dont trop souvent on ne se réveille pas, fixez les yeux sur le crucifix et répondez : « Jésus sur la croix a refusé de boire le breuvage de myrrhe et de pavot qu'on lui offrit pour engourdir ses membres, pour adoucir ses tortures (1), et moi, je voudrais mourir sans connaissance dans un doux sommeil; à Dieu ne plaise! »

(1) Sur l'usage d'offrir aux condamnés du vin mêlé de myrrhe et de pavot pour adoucir leurs souffrances, et sur le refus de Jésus d'accepter cet adoucissement, lisez les notes documentées de l'abbé FOUARD : *Vie de Jésus-Christ*, l. VII, ch. v, p. 407.

Cette pensée vous fortifiera dans la lutte suprême : heureux d'abréger votre temps de Purgatoire, et d'accroître votre gloire au ciel par l'acceptation expiatrice et méritoire de vos dernières souffrances, par l'acceptation expiatrice et méritoire de la mort (1), heureux surtout d'imiter pleinement votre divin modèle, vous souffrirez jusqu'au bout, « avec le grand Patient ».

(1) Combien de parents, même chrétiens, par une prudence regrettable, dissimulent aux malades la gravité de leur état, n'osent pas leur dire que le moment de mourir est venu, et les privent par là du grand mérite qu'ils auraient à faire volontairement à Dieu le sacrifice de leur vie!

CHAPITRE VI

LE CRUCIFIX ET LA TENTATION

Le crucifix vous a donné la résignation dans les souffrances corporelles que la vieillesse et la maladie entraînent avec elles; il vous donne encore la force dans les luttes intérieures, dans les luttes de l'âme contre le mal moral, luttes incomparablement plus pénibles que les luttes du corps contre le mal physique; il vous donne la force dans la lutte du jeune homme pour sa chasteté, dans la lutte de l'homme fait, pour la conservation de sa foi : « Grand Dieu! quelle lutte cruelle! Je sens deux hommes en moi : de ces deux hommes, il y en a un qui doit périr; mais, prenez garde; il ne se rendra pas facilement, soutenu qu'il est par l'enfer d'un côté et le monde de l'autre. C'est le jour, c'est la nuit; c'est dix ans, vingt ans, davantage que durera ce duel à mort, et au prix de quelles meurtrissures, de quelles souffrances, de quelle vaillance (1)! »

Dans cette lutte contre le monde et le démon, dans ces tentations du jour et de la nuit, voulez-vous être sûrs du triomphe? Prenez un crucifix en main : image de la croix du Golgotha, il terrasse les démons.

Vous savez les assauts terribles livrés à sainte Thérèse par l'esprit de ténèbres. Savez-vous comment elle le mettait en fuite? « Je prenais en main une croix, nous dit-elle, et

(1) Mgr Baunard. *Collège chrétien,* t. II, p. 512.

Dieu, à qui seul j'étais redevable de ce changement instantané, m'armait d'un tel courage, que je n'aurais point eu peur d'attaquer tous les démons réunis; je sentais qu'avec cette croix je les aurais facilement vaincus (1). »

Si nous n'avons pas de crucifix sous la main, faisons au moins sur notre poitrine le signe de la croix en souvenir de Jésus crucifié : « Soit que tu dormes ou que tu voyages, que tu t'éveilles ou que tu fasses quelque besogne, que tu manges ou que tu boives, ou que tu navigues en mer ou que tu passes les rivières, couvre-toy de cette cuirasse et environne tous tes membres du signe salutaire, et les maux ne te joindront pas (2). »

Ainsi nous parle saint Éphrem, aimablement interprété par saint François de Sales.

Saint Cyrille de Jérusalem nous donne le même enseignement, le voici traduit par la même plume : « C'est le signe des fidèles et la terreur des démons; car il a triomphé (il parle de Notre-Seigneur) d'iceux en ce signe. Monstre-le hardiment; car voyant la croix, ils se ressouviennent du Crucifié; ils craignent celui qui a froissé le chef du dragon (3). »

« Dans ces tentations, dit encore le Père de Grenade, il sera bon de faire sur son cœur le signe de la croix..... C'était la pratique du prieur d'un monastère de l'Ordre de Saint-Dominique. Lorsqu'on ouvrit son sépulcre, on trouva une croix imprimée sur la partie de la poitrine où il avait coutume d'en figurer le signe. Le pied de la croix était en pointe, mais les extrémités supérieures formaient trois fleurs de lis. Notre-Seigneur, par ce prodige, enseignait aux fidèles

(1) Sainte Thérèse. *Vie écrite par elle-même,* ch. xxv.

(2) Saint François de Sales. *L'Estendart de la sainte croix,* l. III, c. iii, p. 170.

(3) Saint François de Sales, *ibid.*

que cette âme sainte avait gardé la pureté et la chasteté grâce à la vertu du signe de la croix..... Ce miracle est rap porté par un témoin oculaire qui fit plus de 40 milles pour le voir de ses propres yeux (1). »

(1) Grenade. *Mémorial,* IVe partie, ch. III, § 3.

CHAPITRE VII

LE CRUCIFIX ET LA CAUSERIE DU SOIR

Ce signe qui vous aura protégés dans la tentation, selon le conseil de saint Éphrem, vous le ferez encore avant de vous endormir; Tertullien, dès le IIe siècle, conseillait même de le tracer sur son lit (1), pour éloigner de ces heures de repos les embûches de l'ennemi; ainsi ferez-vous; puis vous prendrez le crucifix dans vos mains, vous le baiserez et vous causerez avec lui, en attendant le sommeil. Cette causerie intime est délicieuse; après expérience faite, le R. P. d'Alzon nous l'affirme :

« Vous avouerai-je en toute simplicité que le meilleur moment pour moi est surtout le soir, avant de m'endormir. Il ne faut pas beaucoup d'efforts pour se laisser aller à penser à ce bon Maître dont on tient les mains. On lui dit qu'on l'aime; on lui demande pardon de ses sottises; on est tout à coup frappé de ce pardon qui tombe du haut de la croix; on songe au mal que l'on a fait au bon DIEU, au temps que l'on a perdu, aux grâces que l'on a reçues. On le remercie de ses bienfaits; on lui fait des promesses enflammées; on rougit d'être dans un bon lit, quand il est mort sur un gibet; on s'excite à l'amour, à réparer le temps perdu. On adore Dieu le Père en lui présentant son Fils: on invoque le Saint-

(1) TERTULLIEN, l. II *adn xorem.* ch. v, p. 1296 (Migne).

Esprit qu'il nous a envoyé; on prie pour l'Église qui naquit sur le Calvaire; on a honte d'être si mauvais chrétien; puis on prend courage dans la pensée de l'amour et de la puissance de DIEU; et, si le sommeil n'est pas venu, on trouve le temps court en pareille compagnie (1). »

Cher crucifix! tu as marqué ta divine empreinte sur toute ma journée; tu as présidé à mon lever que ta présence a rendu plus prompt et plus chrétien; tu as encouragé mon travail, sanctifié mes conversations, tempéré mes plaisirs, consolé mes souffrances, dissipé la tentation. A l'aurore, c'est toi que je saluai le premier; à mon coucher, c'est avec toi que j'eus la dernière causerie; mes lèvres t'ont donné le baiser du matin; elles t'ont donné le baiser du soir; tu m'as fait réaliser, à la lettre, le souhait de David (2): « Il faut louer le nom du Seigneur du lever du soleil jusqu'à son coucher. »

Pour tant de bienfaits, je veux t'aimer toujours, mon crucifix!

(1) R.P. D'ALZON *L'Ami de tous les jours.*
(2) Ps CXIII, 3.

CHAPITRE VIII

MARQUES D'AMOUR AU CRUCIFIX

Quand on aime, l'amour ne reste pas caché au fond du cœur. Il se traduit au dehors par des signes expressifs, par des échappées soudaines; et si l'être aimé est absent, on prodigue à son image toutes les tendresses qu'on eût déversées sur sa personne.

Une mère a perdu son fils unique : pour consoler sa douleur, elle porte à son cou un médaillon renfermant les traits du cher disparu et une boucle de ses cheveux; sur la cheminée elle place sa photographie la plus ressemblante, et cent fois le jour elle la regarde; souvent elle se prend à la baiser, à lui adresser de très tendres paroles; parfois même elle fait plus encore, et comme l'amour assimile l'amant à l'aimé, elle se prend à reproduire les gestes, à imiter les attitudes de l'enfant qu'elle a perdu.

Tout cela, c'est la nature prise sur le fait; or la grâce ne détruit pas la nature, mais l'élève et la sanctifie.

Vous aimerez donc Jésus crucifié, comme cette mère aimait son fils, et, comme la mort vous l'a enlevé, vous reporterez sur son image, sur le crucifix, l'amour que vous avez pour son adorable Personne.

Vous vous plairez à porter cette image, à la regarder, à la baiser, à l'entretenir, à imiter celui qu'elle vous représente; pratiques chères aux saints et glorieuses au crucifix, pratiques libres cependant, que nous voudrions non vous

imposer, mais vous exposer; vous pourrez choisir parmi elles, celles qui cadrent le mieux avec votre tempérament spirituel.

Porter sur soi l'image de la Croix; cette dévotion est tellement fondée sur la nature, que nous la voyons pratiquée dès l'origine du christianisme.

« Quant à la dévotion de porter secrètement une croix sur le cœur, écrit le P. Valdory, nous en avons de très illustres exemples dès les premiers siècles de l'Église, comme en saint Oreste, brave soldat sous Dioclétien, mais plus glorieux martyr; comme en saint Procope, gouverneur d'Alexandrie et martyr de Jésus-Christ sous le même tyran; comme en sainte Macrine, sœur de saint Grégoire, évêque de Nysse..... Ce dernier dit, au panégyrique qu'il fit de cette bonne sœur que, lui étant présent, on lui trouva, après sa mort, une croix de fer qu'elle portait continuellement et immédiatement sur la poitrine, avec un anneau, aussi de fer, où était enfermée une particule de la vraie Croix, voulant sans doute, par cette croix et cet anneau, se déclarer esclave et épouse de Jésus-Christ crucifié (1). »

Le dévot auteur cite des exemples plus récents, le vénérable P. César de Bus, fondateur de la *Doctrine chrétienne,* le P. Marcel Mastrilly, de la Compagnie de Jésus, martyrisé au Japon le 17 octobre 1637; il aurait pu citer encore, nous l'avons vu, saint Ignace lui-même, aux débuts de sa conversion.

Après nos malheurs de 1870, sur notre territoire humide de sang, n'a-t-on pas vu, dans l'élan du repentir et de l'amour, n'a-t-on pas vu, enrôlées dans une sainte alliance, femmes et jeunes filles chrétiennes, portant ostensiblement au cou un joli crucifix d'or ou d'argent?

(1) *Le Saint esclavage de la Croix de Jésus.* IIe partie, p. 342.

Hélas! la leçon sanglante est déjà oubliée et avec la leçon la pieuse coutume.

Et cependant, ajoute le P. Valdory (1), « il ne faut point douter que cette sainte pratique ne soit très agréable à Jésus-Christ crucifié, puisque dans les saints cantiques, il invite son épouse à se poser sur son cœur comme un cachet et comme un signe de son amour, *Pone me ut signaculum super cor tuum.* »

Le respect humain, de nos jours, s'en prend aux femmes elles-mêmes : les personnes pieuses redoutent de passer pour dévotes. Chrétiennes vaillantes, mettez-vous au-dessus de ces pusillanimités. Fières de porter les insignes de Jésus crucifié, suspendez un crucifix à votre cou. Ainsi, rien qu'à vous voir, saura-t-on qui vous êtes, qui vous aimez, qui vous servez.

Autre marque d'amour : *Regardez souvent le crucifix.*

Écoutez le P. Valdory, si communicatif dans sa tendresse pour notre saint Rédempteur : « Ayant placé les images de Jésus crucifié dans les endroits les plus considérables de votre maison, regardez-les amoureusement et le plus souvent que vous pourrez. Si vous aymez votre Sauveur, cette dévotion ne vous sera pas difficile, car qu'y a-t-il de plus aisé que de jeter les yeux sur un objet si aymable (2)? »

C'est là, nous l'avons vu, ce que fait une mère ; elle regarde sans cesse l'image de son fils absent.

« Si cette dévotion est aisée, continue le pieux écrivain, elle n'est pas moins utile, car voulez-vous une plus grande utilité que celle dont le divin Époux nous donne les assurances, lorsqu'il dit que l'âme sainte, qu'il appelle sa sœur

(1) *Le Saint esclavage de la Croix de Jésus.* IIe partie, p. 345.

(2) Ouvrage cité, p. 347.

et son épouse, lui a blessé le cœur par le regard amoureux d'un seul de ses yeux (1)? »

Un fait, raconté au livre des Nombres, nous montre combien il est avantageux de regarder la croix.

Les Israélites trouvaient le temps long dans le désert; ils se mirent à murmurer contre Moïse. Dieu, pour les punir, envoya contre eux des serpents de feu dont les blessures étaient mortelles. Les coupables se repentent; Moïse prie pour son peuple et Jéhovah lui dit : « Fabrique un serpent d'airain, et mets-le au bout d'une pique pour servir de signe; quiconque, atteint d'une morsure, l'aura regardé, vivra : *qui percussus aspexerit eum, vivet* (2).

Ce serpent d'airain était l'image du Sauveur en croix; Notre-Seigneur lui-même l'affirme en saint Jean : « Comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé sur la croix. »

Dès lors, non seulement l'acte de foi et de contrition, regard de l'âme jeté sur Jésus crucifié, peut guérir des morsures mortelles du péché, selon l'interprétation de Cornélius a Lapide, mais la contemplation même de son image, l'histoire des saints en fait foi, préserve des atteintes du serpent tentateur.

« Autant de fois on regarde avec dévotion l'image de Jésus crucifié, dit un jour Dieu à sainte Gertrude, autant de fois on attire sur soi les regards de la divine miséricorde (3). »

Notre-Seigneur n'a-t-il pas promis encore à une âme très sainte que « quiconque le regarderait amoureusement, attaché à la croix, durant sa vie, serait regardé amoureusement de Lui à l'heure de sa mort (4)? »

(1) Cant., IV, 9.
(2) Nomb., XXI, 8.
(3) Blosius, ch. II, *Monit. spirit.*
(4) Valdory. *Loc. cit.*

Suivez donc le conseil de saint Augustin : « Regardez les plaies de votre Rédempteur suspendu à la croix, le sang qu'il répand dans sa mort, le prix qu'il donne pour votre rachat, les cicatrices qu'il garde en sa résurrection.

» Il baisse la tête pour vous baiser; il a les bras étendus pour vous embrasser..... Qu'il soit tout entier fixé, dans votre cœur, celui qui, tout entier, pour vous, a été fixé sur la croix (1). »

Il baisse la tête pour vous baiser, dit le grand Docteur. Jésus ne semble-t-il pas, par là, vous inviter à lui rendre cette marque de tendresse? L'Église ne vous encourage-t-elle pas à baiser le crucifix? Le Vendredi-Saint, ne convie-t-elle pas ses enfants à coller respectueusement leurs lèvres sur les plaies du Sauveur?

Dans son hymne, ne vous presse-t-elle pas de vous tenir auprès de la croix, de laver de vos larmes les pieds de Jésus, de les couvrir des baisers de votre bouche?

Adstate mœrentes cruci,
Pedes beatos ungite,
Lavate fletu, tergite
Comis et ore lambite (2).

Répondez à l'appel de l'Église : aimez cette pratique si chère aux saints et si conforme à nos besoins. Imitez encore la mère : quand elle est fatiguée, épuisée, à bout de forces, elle laisse là son ouvrage et va baiser le front de son enfant qui dort. La voilà redevenue vaillante. Vous êtes harcelés par le démon, fatigués de la vie, épuisés par votre tâche; vite un baiser aux plaies du crucifix! vous voilà redevenus forts.

Il a les bras étendus pour vous embrasser, dit encore saint

(1) Aug. *De virginibus.*
(2) Fête de la commémoration de la Passion, hymne de Laudes.

Augustin de Jésus en croix. Mais pour s'embrasser, il faut étendre les bras de part et d'autre. De là une autre pratique familière aux saints, une pratique fondée sur cette loi de la nature qui nous porte à imiter celui que nous aimons.

A l'heure de la prière et de la contemplation, voyant les bras de leur Sauveur douloureusement tendus sur l'arbre de la croix, les saints, comme d'instinct, prenaient son attitude souffrante, et comme lui tendaient leurs bras en forme de croix.

Cette habitude de *prier* ainsi *les bras en croix*, en mémoire de Jésus crucifié, est fort ancienne dans les fastes chrétiens. Dès le IIIe siècle, Tertullien et Origène la recommandent dans leurs écrits. Le premier nous engage à combattre le démon, les bras tendus en croix dans la prière, comme Moïse les tendait sur la montagne, quand Josué combattait contre Amalech (1).

« Réjouissons-nous, mes frères très aimés, dit Origène, et levons les mains saintes au ciel en forme de croix; quand les démons nous verront armés de cette sorte, ils seront opprimés (2). »

Saint François de Sales approuve cette pratique : « Les anciens, dit-il, faisaient grande profession de prier Dieu, levant les bras haut, en forme de croix, comme il appert en mille témoignages..... par où, non seulement, ils faisaient comme un perpétuel signe de croix, mais aussi mortifiaient le corps (3). »

Pratique chère à saint Dominique qui, après les labeurs de son apostolat, aimait à se retirer la nuit dans l'église du monastère, et là, nous dit son historien, priait tantôt la face

(1) *Adv. Marcionem,* l. III, ch. XVIII.
(2) Hom. 8 *in divers.*
(3) *Estendard de la Croix,* l. III, ch. XI.

contre terre, tantôt les bras tendus en forme de croix.

Pratique chère à saint Pierre d'Alcantara, qu'on voyait souvent prosterné devant une grande croix, les bras étendus et versant des torrents de larmes.

Pratique chère aux pays de foi : allez dans les Flandres belges; là, devant le crucifix des églises ou aux stations du chemin de la croix, vous verrez bien souvent les fidèles prier, les bras étendus comme leur Sauveur mourant.

Et là-bas, sur les bords du Gave, devant cette Grotte, d'où la Vierge Immaculée, à trois reprises, laissa tomber ce mot : « Pénitence! » ne voit-on pas, en nos jours d'indifférence railleuse et de mollesse voluptueuse, ne voit-on pas, chaque année, des multitudes, jeunes gens de la haute société, dames du grand monde, jeunes filles délicates, les genoux dans la poussière ou la boue, le front sous le soleil ou la pluie, prier longuement, les bras douloureusement tendus en forme de croix?

Confiance! tout n'est pas perdu dans notre siècle coupable. On y aime encore le crucifix, jusqu'à souffrir avec lui et comme lui.

CHAPITRE IX

LE CRUCIFIX A NOTRE MORT

Deux de nos poètes ont prêté au crucifix les accords de leur lyre. Avant que l'irréligion n'eût tari en lui la grande inspiration, Victor Hugo écrivait ces beaux vers au pied d'un Christ :

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure ;
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit ;
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit ;
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure.

Si cette strophe a jamais son application, c'est bien à l'heure de la mort, n'est-elle pas l'heure des pleurs et des souffrances, l'heure du tremblement et du grand passage?

Lamartine, dans des vers puisés à la source chrétienne, dépeint admirablement le divin cœur-à-cœur, le muet colloque du mourant et de son crucifix.

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme ;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

Oui, le prêtre est là, priant, et, selon la recommandation de la liturgie, offrant le crucifix aux baisers du malade (1); celui-ci ne le quittera plus.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche :
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore;
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Le poète, apostrophant la sainte image, ose bien alors, dans trois strophes sublimes, demander au crucifix ce qu'il murmure à l'oreille du mourant :

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau;

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi;
Aux lèvres des mourants collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami,

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu leur regard abattu,
Divin consolateur, dont nous baisons l'image,
Réponds, *que leur dis-tu?*

(1) Voici les paroles du rituel : Que le prêtre offre au malade l'image de notre Sauveur crucifié à baiser, l'excitant par des paroles efficaces à l'espérance du salut éternel, et qu'il place l'image en face de lui, afin qu'en la voyant il conçoive l'espérance de son salut.

Ce que le crucifix leur dit, le poète ne nous le fait pas savoir, mais la vie des saints nous le révèle; le crucifix leur murmure ces deux mots à l'oreille : « Confiance! Amour! »

Chacun sait les merveilles de dévouement et de zèle opérées par saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence.

Cependant, il était poursuivi par la crainte des jugements de Dieu. Vers la fin de sa vie, il tremblait en songeant qu'il devrait répondre, au jugement de Dieu, des âmes confiées à sa houlette : « Mon Père, mon Père, disait-il souvent à son confesseur, pensez-vous que je puisse me sauver avec mon évêché! y a-t-il espérance que j'y ferai mon salut? » Notre-Seigneur eut pitié de son fidèle serviteur. Le jour de la Purification de la Sainte Vierge, il entendit une voix qui, sortant du crucifix, lui dit : « Thomas, ne vous affligez pas, ayez encore un peu de patience; le jour de la nativité de ma Mère, vous recevrez la récompense de tous vos travaux. »

C'était la parole de confiance, tombée des lèvres du Christ.

Comme témoignage incontestable de cette révélation, la bouche du crucifix miraculeux demeura ouverte, quoique auparavant elle fût fermée, et ce qui n'est pas moins admirable, on vit des dents de cuivre si bien formées que les plus habiles sculpteurs avouèrent qu'il n'était pas possible d'en faire de semblables avec les instruments de leur art.

Il vous souvient du bienheureux Martin de Porrès, si dévot au crucifix pendant sa vie. Il avait encore les yeux fixés sur la sainte image à l'heure de la mort; quand les assistants, qui récitaient le Symbole des apôtres, en vinrent à ces mots : « Le Verbe s'est fait chair, » il posa le Christ sur sa poitrine, et, le visage joyeux, il rendit à Dieu son âme tranquillisée. Il avait entendu la parole de confiance.

Quelle sécurité surtout pour le fidèle, à sa dernière heure, s'il tient dans ses mains défaillantes et sur son cœur un

crucifix enrichi de l'indulgence plénière de la bonne mort (1)!

J'ai connu un bon Frère, ancien infirmier de collège, qui, après toute une vie de dévouement obscur, était sur le point de paraître devant Dieu. Je le vois encore étendu sur son lit, calme et résigné : « Tenez, me dit-il, quand on en est là, il n'y a plus que cela! » et, de son regard brillant, il m'indiquait le crucifix indulgencié qu'il avait reçu le jour de ses vœux. A ce moment où tout nous abandonne, son cher Christ lui murmurait à l'oreille la parole de confiance.

Et la parole d'amour? Oh! elle se traduit alors en ces baisers tendres et délicieux dont les saints aimaient à couvrir les mains, les pieds et le côté de Jésus crucifié.

Durant leur existence terrestre, nous les avons vus donnant à leur crucifix le baiser du matin et le baiser du soir. Voilà le dernier soir arrivé : ils vont s'endormir du dernier sommeil. Que dis-je? leur corps seul va s'endormir ; leur âme va s'éveiller à la vie, à la vraie vie, à la vie sans déclin que Jésus leur a préparée. Cette pensée les fait tressaillir; comme saint Paul, ils s'écrient : « Je n'en puis plus, je désire me dissoudre, pour être avec le Christ. »

Et comme gage et comme avant-goût de cette union, ils saisissent avec amour l'image de Jésus, qui fit leur force pendant les années de l'exil, et qui, au seuil de la patrie, les transporte de joie.

Voyez saint Edme, archevêque de Cantorbéry, il a reçu l'Extrême-Onction; sa fin est proche; il prend alors la croix entre ses bras, il l'arrose de ses larmes, il reste longtemps à

(1) Les fidèles qui sont propriétaires d'un crucifix ainsi indulgencié peuvent seuls bénéficier de son indulgence plénière. Au contraire, les prêtres et les religieux, tels que les Camilliens et les Jésuites, qui ont un pareil crucifix, peuvent en faire bénéficier tous les fidèles, en le leur portant à l'heure de la mort. (Voir sur ce sujet : *les Indulgences,* par le P. Béringer, t. Ier, p 340, 345.)

baiser les plaies de son Sauveur : « C'est maintenant, dit-il, qu'il faut puiser des eaux salutaires aux sources du Rédempteur; » il colle sa bouche à la plaie du côté, et il meurt dans le baiser du Seigneur.

Oh! quelle paix, de nos jours encore, le crucifix donne à l'âme, en ce moment suprême!

Il y a peu d'années, combattait son dernier combat une chrétienne à qui je dois presque tout, après Dieu, et pour laquelle j'ose réclamer de vous une prière, cher lecteur.

« Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel et qu'ai-je désiré sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu? » disait-elle avec délices, en songeant à l'éternelle cité.

Elle disait encore : « Jésus-Hostie, je vous offre tout ce que je souffre. »

On la pressait de demander sa guérison; mais elle, entièrement soumise à la volonté de Dieu, répondait : « Je craindrais de souhaiter quelque chose qui fût contraire à mon salut. »

C'est Notre-Seigneur crucifié qui lui donne cette admirable résignation. Elle aimait à dire ou à se faire dire cette belle prière :

Mon crucifix!
Je le porte partout...
Je le préfère à tout...
Quand je tombe, il me relève;
Quand je pleure, il me console;
Quand je souffre, il me guérit;
Quand je tremble, il me rassure;
Quand je l'appelle, il me répond,
Mon crucifix!

Il est la lumière qui m'éclaire,
Le soleil qui me réchauffe,
L'aliment qui me nourrit,
La source qui me désaltère,
La douceur qui m'enivre,
Le baume qui me guérit,
La beauté qui me charme,
Mon crucifix!

Il est la solitude où je me repose,
La forteresse où je me renferme,
La fournaise où je me consume,
L'océan où je me plonge,
L'abîme où je me perds,
Mon crucifix!

Elle savourait surtout ces dernières paroles.

Garde-moi pendant ma vie,
Rassure-moi pendant mon agonie,
Sois sur mon cœur à la dernière heure,
Mon crucifix!

Un grand Christ a été suspendu dans son alcôve, en face d'elle; c'est à ses pieds qu'elle dit, avec l'élan de l'amour: « Mon Dieu, envoyez-moi tout ce que je peux souffrir. »

Quand la douleur est plus vive, elle jette un doux regard sur la croix. Le terme approche; elle dit à la garde-malade: « Ma Sœur, pressez ma main sur le crucifix et que je le sente à mon dernier soupir. »

De ses mains le crucifix fut porté à ses lèvres, et elle mourut dans ce dernier baiser.

O ma mère, vous dont le crucifix a ainsi consolé et sanctifié la mort, obtenez-moi de Dieu, obtenez à tous ceux qui liront ces pages l'amour du crucifix!

CHAPITRE X

LE CRUCIFIX SUR LA TOMBE

« On sait assez, dit Mgr Isoard, que l'usage s'est introdui et rapidement, en quatre ou cinq ans, de couvrir de fleurs et de couronnes les cercueils, les corbillards, puis les catafalques, la chambre du mort, les pièces qui conduisent à cette chambre, et enfin l'escalier qui mène à cet appartement. Chaque année, on renchérit follement sur ce qui s'est fait l'année précédente : ce sont des roses, des violettes, des lis, à Noël, en janvier; ce sont des centaines de francs, des milliers de francs, dépensés de la manière la plus inutile, la plus insensée.

« Quels sont les hommes qui, les premiers, ont jeté quelques fleurs sur *la croix,* qui seule doit orner le drap mortuaire d'un chrétien adulte? Ce sont ceux qui s'efforcent de ne pas croire à la vie éternelle, qui repoussent l'idée du jugement, de l'expiation, de la réparation par la croix, ceux à qui la mort cause de l'effroi (1). »

Protestez, cher lecteur, contre cet usage qui altère et tend à effacer la notion vraie et chrétienne de la mort.

Suivez l'exemple donné de nos jours par de grands catholiques, voire même par un homme d'État protestant, M. Gladstone; inscrivez dans vos dispositions testamentaires que vous

(1) *Le Système du moins possible et demain dans la société chrétienne,* ch. IV, p. 53.

ne voulez sur votre cercueil, à vos obsèques et sur votre tombe, ni fleurs ni couronnes : l'argent follement gaspillé en cette ridicule parade, devra être employé à dire des messes qui soulageront votre âme.

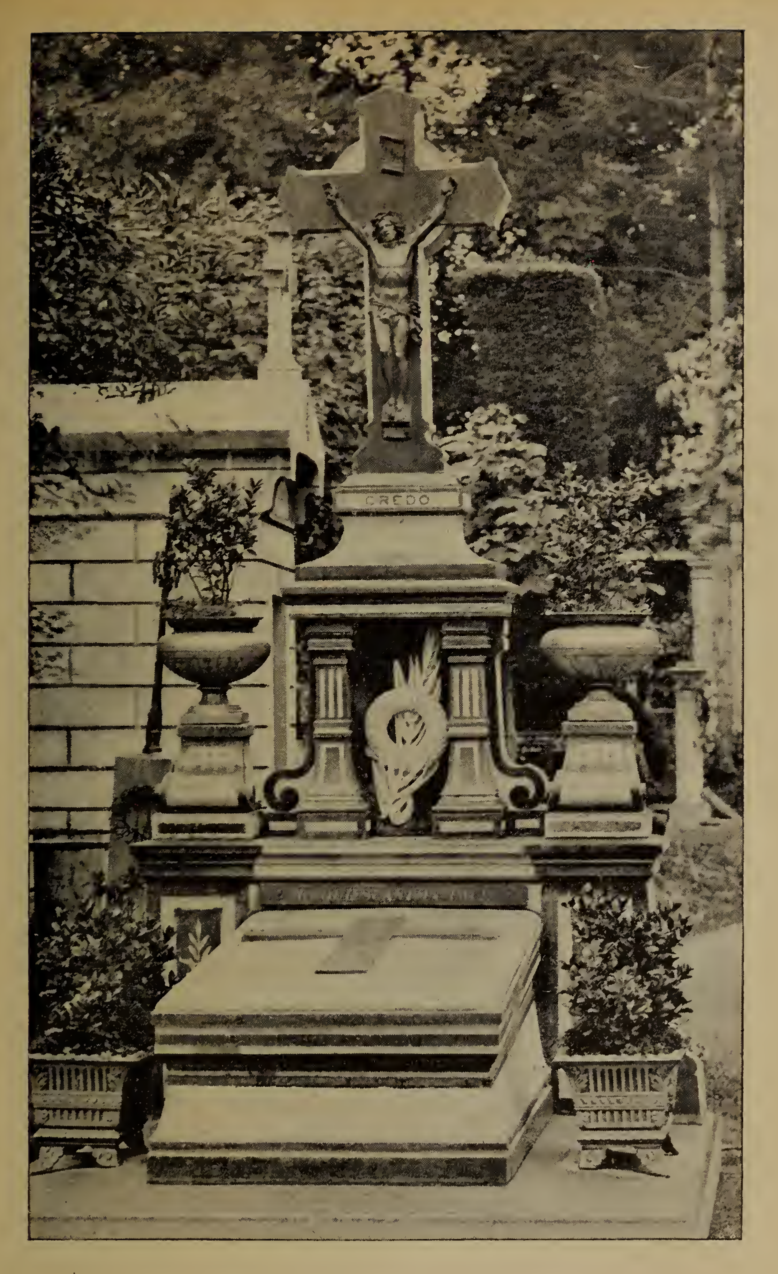
Mais quoi! dans cette chambre funéraire où va séjourner, deux ou trois jours, la dépouille mortelle de celui que nous pleurons, faut-il donc laisser la bière dans sa désolante nudité? — Dites plutôt dans sa sublime simplicité : ce cercueil aura le seul ornement qui convienne au chrétien décédé, la grande croix blanche que la liturgie a tracée sur le drap mortuaire.

Et puis, entre deux flambeaux allumés, symbole de votre prière ardente, placez, dominant le corps du cher défunt, placez cet emblème sacré qu'il a tant aimé vivant, qu'il a tant baisé mourant, et qui, mort, va le couvrir de son ombre, placez son crucifix.

C'est encore le crucifix qui aura la place d'honneur à ses obsèques, le crucifix porté en tête du convoi, le crucifix escorté des pauvres qui prient et du prêtre qui intercède. Dans ces funérailles simples et graves, point de char triomphal, point de coursiers empanachés, point de brancards chargés de roses.

A la vue de ce cortège chrétien, le peuple n'étant plus distrait par un vain décor, sentira renaître ses sentiments chrétiens; il saluera respectueusement la croix et dira une prière pour le mort qui passe.

La porte du cimetière a été franchie; le cercueil a été descendu dans la fosse. Au lieu des discours pompeux, ridicules panégyriques de vertus tout humaines, que la vanité des vivants prononce, à l'heure des adieux, sur la dépouille des morts, le prêtre récite cette belle prière du rituel romain : « O Dieu, daignez bénir cette tombe, envoyez-y votre saint ange pour la garder : ce corps de votre fidèle va y reposer, faites que son âme soit délivrée des chaînes de ses péchés,



SÉPULTURE CHRÉTIENNE

Le crucifix sur la tombe. (Cimetière de Reims.)

afin qu'en vous, avec vos saints, elle se réjouisse sans fin. » Puis il bénit la bière dans son étroite et dernière demeure.

Sur la terre encore fraîche, qu'allez-vous déposer? Quelques fleurs, soit; l'Église ne vous défend point, dans une juste mesure, ce legs de votre amour; mais c'est la foi de votre âme, plus encore que la tendresse de votre cœur qui doit orner cette tombe.

En face des mausolées de marbre des riches et des puissants, en face des urnes funéraires des païens, en face des colonnes brisées des matérialistes, que votre foi, comme au temps de nos pères, élève une croix, non pas seulement une croix d'ornementation où l'art incrédule trouve encore moyen d'évincer la pensée religieuse, mais un vrai crucifix, image de la croix du Golgotha, offrant au regard consolé le corps de Jésus-Christ, les mains et les pieds cloués sur l'instrument de notre rachat.

Qu'il fait bon s'agenouiller sur une tombe, au pied de la croix!

Sur cette tombe, au pied de cette croix, comme il jaillit spontanément ce cri de notre foi : « Je crois que mon Rédempteur vit et qu'au dernier jour je ressusciterai de la terre. »

Sur cette tombe, au pied de cette croix, comme le cœur s'envole à l'espérance! On croit entendre les lèvres de Jésus murmurer à nouveau : « Celui que vous pleurez, qui est là sous la pierre, il n'est pas mort, il dort! »

Quelle différence entre notre croix de chrétiens et les ornements de l'art païen!

Devant une colonne brisée, le cœur se déchire et saigne.

Devant une croix, toute blessure se ferme, toute plaie se cicatrise.

Devant une colonne brisée, on dit : Tout est fini!

Devant une croix, on dit : Tout commence!

Car la croix c'est le salut, la croix c'est l'espérance, la croix c'est le gage de la résurrection!

Laissez perles et fleurs à la tombe païenne!
Chrétiens, plantez la croix sur la tombe chrétienne!
L'Église donne au ciel rendez-vous à ses fils :
Clé du ciel, sur la tombe, ayez un crucifix!

CHAPITRE XI

LE CRUCIFIX ET LA FIN DES TEMPS

Écoutez saint Matthieu nous racontant la fin des temps : « Cet Évangile du royaume sera prêché dans toute la terre, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors la fin du monde arrivera..... (xxiv, 14.)

» Le soleil s'obscurcira et la lune ne donnera plus sa lumière; les étoiles tomberont du ciel et les vertus des cieux seront ébranlées. Et alors *le signe du Fils de l'homme* paraîtra dans le ciel, et alors tous les peuples de la terre s'abandonneront aux pleurs et aux gémissements; et ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. » (xxiv, 29, 30.)

Ce signe du Fils de l'homme qui paraîtra dans le ciel, à la fin des temps, d'après l'interprétation commune des Pères de l'Église, c'est la croix de Jésus-Christ; ainsi pensent saint Jean Chrysostome, saint Jérôme, saint Hilaire, Bède, saint Léon et saint Augustin.

Quelques auteurs pensent que cette croix, qui dominera les nues, sera une croix lumineuse, mais nous préférons nous rattacher à l'opinion de saint Jean Chrysostome (1) et de Thomas de Vaux (2), opinion que semble adopter Cornelius a Lapide : « Il est très probable, dit le savant commentateur,

(1) Hom. *De cruce et latrone.*
(2) T. III *De sacramentis,* t. XX, ch. cxcviii.

qu'au jour du jugement apparaîtra dans le ciel, pour la consolation des saints qui ont été sauvés par elle, la croix même où fut cloué le Christ, *ipsissimam Christi crucem* (1). »

Ne me dites pas que cette croix a été morcelée en mille et mille fragments par la piété des fidèles, que ces fragments ont été dispersés aux quatre coins du monde. Je vous répondrais que votre chair, elle aussi, sera broyée par la mort et réduite en poussière; et cependant, au jour de la résurrection, Dieu, tout-puissant, saura retrouver ces éléments épars, pour reconstituer le corps humain. Il ne convenait pas, en effet, dit Tertullien, que cette chair pérît éternellement qui, au Baptême, a été arrosée par l'eau vivifiante. Il ne convenait pas non plus que cette croix pérît éternellement qui, sur le Golgotha, a été arrosée par le sang vivifiant d'un Dieu.

Elle ne périra pas; nous aimons à le croire : le feu qui, à cette heure suprême, consumera le monde entier et réduira en cendres tous ces objets rares, instruments de la vanité humaine, respectera le bois de la vraie croix, instrument de salut. La main toute-puissante de Dieu en réunira tous les fragments dispersés.

Le 17 juillet 1429, Jeanne d'Arc, la douce et vaillante héroïne, se trouvait dans la cathédrale de Reims, debout, au milieu du sanctuaire, près de Charles VII. Elle se fit apporter sa bannière et, la voyant toute lacérée, tout ensanglantée : « Elle a été à la peine, dit-elle, il est juste qu'elle soit à l'honneur! »

Aux derniers jours du monde, Jésus songeant à son divin étendard, à la croix, récapitulant en esprit toutes les injures, toutes les insultes auxquelles elle aura été en butte dans le cours des siècles : « Elle a été à la peine, pourra-t-il dire, qu'elle soit à l'honneur! »

(1) Corn. a Lap. *In Matth.*, ch. xxiv, v. 30.

Et les anges saisiront le glorieux trophée et le porteront au lieu du jugement.

Écoutez saint Augustin : « Lorsqu'un roi fait son entrée dans une ville, son armée le précède, portant les drapeaux du prince, et ce cortège et ce bruit d'armes annoncent l'entrée du souverain; de même, quand le Seigneur descendra des cieux, l'armée des anges le précédera; ces messagers divins porteront sur leurs épaules l'étendard triomphal, annonçant aux intelligences terrestres l'arrivée du Roi céleste. »

A la vue de ce signe, au dire de saint Matthieu, toutes les tribus de la terre pousseront des gémissements.

L'évangéliste ne veut pas dire par là, remarque Cornelius a Lapide, que tous les hommes, sans exception, gémiront à la vue de ce signe béni, mais il veut dire qu'ils seront nombreux et de toutes les tribus de la terre, ceux à qui il arrachera des plaintes et des larmes.

Chrétiens inconséquents, vous pleurerez, vous gémirez à la vue de la croix, vous qui, croyants dans le cœur, mais incrédules dans la pratique, aurez repoussé de vos âmes, avec les sacrements, le sang de Jésus crucifié.

Voluptueux, vous pleurerez, vous gémirez à la vue de la croix, vous qui, éloignant de vos yeux le crucifix, modèle de pénitence, n'aurez pas voulu crucifier votre chair et vos concupiscences.

Satellites de l'enfer, iconoclastes, huguenots, septembriseurs, sectaires du XIXe siècle, affreuse lignée de Julien l'Apostat et de Léon l'Isaurien, vous qui aurez insulté le crucifix sur la place publique, vous qui l'aurez brisé au portail des églises, vous qui l'aurez fait décrocher du mur de l'école ou de la salle de l'hôpital, insulteurs, briseurs, proscripteurs de croix, vous pleurerez, vous gémirez, à ces assises suprêmes, à la vue de la croix que vous aurez insultée, brisée, proscrite. Oh! comme les éclairs qui jailliront de cette croix vous péné-

treront jusqu'à la moelle des os d'épouvante et d'effroi!

Quant à vous, âmes justes, qui toute votre vie aurez été fidèles à la dévotion au crucifix, soyez sans crainte : ces pleurs et ces gémissements ne seront point pour vous. Vous unirez dans un seul coup d'œil la croix qui paraîtra dans le ciel et Jésus orné de ses brillantes cicatrices; à cette vue, l'allégresse dans l'âme, vous vous écrierez : « Ce Jésus, ces plaies, cette croix, mais c'est là encore tout mon crucifix, non pas le crucifix souffrant, mais le crucifix triomphant! »

Heureux élus, que le Christ en croix a initiés aux mystères de la contemplation, Bernard et Bonaventure, Dominique et François, Ignace et François de Sales, Thérèse de Jésus et Marguerite-Marie, avec quelle joie vous vous écrierez : « O mon crucifix, vous ne nous avez pas trompés; elles sont infinies ces délices dont vous nous donniez l'avant-goût quand nous nous cachions dans vos plaies. *O Crux, Ave!* »

Conquérants d'âmes, Vincent Ferrier et François Xavier, Vincent de Paul et Alphonse de Liguori, comme il vous réjouira le spectacle de cette grande assemblée! A la vue de ces légions bienheureuses que vous aurez sauvées : « O mon crucifix, vous écrierez-vous, c'est vous qui nous avez conduits à la conquête de ces âmes; prenez-les, elles sont vôtres. *O Crux, Ave!* »

Vierges immolées, victimes d'amour, Radegonde, Claire d'Assise, Rose de Viterbe, avec quelle joie vous chanterez : « O mon crucifix, vous me l'aviez bien dit, qu'à l'exemple de Jésus, il fallait souffrir dans la vallée des larmes pour goûter l'éternelle félicité. Oh! qu'elles étaient peu de chose les macérations de notre chair, qu'elles étaient courtes et légères nos immolations de la terre qui nous valent ici un poids immense de gloire! *O Crux, Ave!* »

Et vous, cher lecteur, qui, sans atteindre ce sommet de la contemplation, de l'apostolat ou de l'immolation, aurez

cependant sanctifié votre vie par la dévotion mâle et vaillante que vous prêchent ces pages, avec quelle joie vous vous écrierez : « O mon crucifix, c'est vous qui, dans le temps, avez marqué mes journées de votre divine empreinte.

» Depuis le baiser du matin jusqu'au baiser du soir, toutes mes heures étaient à vous.

» O mon crucifix, placé sur ma table de travail, vous avez béni mes travaux; placé dans mon salon, vous avez dirigé mes conversations et tempéré mes plaisirs; placé dans ma chambre à coucher, à mon chevet, vous m'avez inspiré la patience dans la maladie; placé sur ma poitrine, sur mes lèvres, vous avez rendu méritoire et joyeux mon dernier soupir. Placé sur ma tombe, vous avez provoqué les prières qui hâtèrent ma délivrance.

» O Jésus crucifié, tous les biens me sont venus par vous et par votre sainte croix.

» O mon crucifix, sois éternellement béni ! *O Crux, Ave!* »

APPENDICE

CALVAIRES OU CROIX DE MISSION

QUELQUES CONSEILS PRATIQUES AUX PASTEURS DES AMES

Il est un hommage que les pasteurs des âmes peuvent rendre au crucifix, c'est l'érection d'un Calvaire.

Il n'a pas trouvé place dans ces pages, écrites pour tous les fidèles. Nous ne voulons cependant pas clore ce volume sans recommander une aussi sainte pratique au zèle des curés.

Prêtres, lisez l'histoire, vous y verrez, et dans la rage des impies, et dans l'ardeur des missionnaires, combien ce culte public de la croix glorifie Dieu.

Au IVe siècle, Julien l'Apostat donne l'exemple aux apostats de tous les âges : il fait abattre la croix, partout où Constantin l'avait élevée.

Au VIIIe siècle, à Constantinople et dans tout l'empire, les Iconoclastes brisent l'image du Crucifié.

Au XVIe siècle, les Protestants renouvellent ces honteux exploits.

Au XVIIIe siècle, dans les couvents, aux porches des églises, les Révolutionnaires brisent les crucifix de bronze ou de pierre. Ils sont les précurseurs des Frères et amis du XIXe siècle.

Mais, tandis que les sectaires font rage, prêtres, religieux, évêques, cardinaux, prennent à cœur de relever la croix et de la planter en tous lieux.

En Espagne, saint Pierre d'Alcantara dresse d'immenses christs sur les montagnes, pour qu'on aperçoive ce signe sacré de tous les pays environnants. Il les portait lui-même sur ses épaules, à genoux et nu-pieds, ainsi fit-il pour la croix qu'il planta en Estramadure, sur la crête de Gata, « aidé sans doute par les anges », dit son historien.

En Italie, le bienheureux Jean d'Acri ne prêche pas une mission sans ériger un Calvaire.

En France, le célèbre cardinal de Lorraine, archevêque de Reims, pour protester contre les attentats des calvinistes, répand dans sa bonne ville le culte public du crucifix, adossé aux maisons (1).

Le Vénérable Grignon de Montfort, instituteur des prêtres missionnaires de la Compagnie de Marie et de la Congrégation des Filles de la Sagesse, couvre de calvaires le sol de la Bretagne et de la Normandie.

Sous la Restauration, l'image du Sauveur eut de véritables triomphes. Lors de la plantation de croix qui clôtura la fameuse Mission de Reims, en 1821, pendant plusieurs jours on vit tous les habitants, riches et hommes de peine, femmes du peuple et grandes dames, travailler, pelle et pioche à la main, au terre-plein sur lequel devait s'élever le Calvaire monumental.

Le brancard qui servit à la translation du Christ était long de soixante pieds. Il était porté, à tour de rôle, par huit divisions de la garde nationale, de deux cent quarante hommes chacune. Cinquante mille personnes faisaient escorte à l'image du Dieu crucifié.

(1) Voir : *Anciennes croix de Reims,* par Povillon-Piérard.



CROIX DE MISSION

Élevée sur le boulevard Jeanne-d'Arc, à Soissons, le 1er novembre 1897.

D'après la photographie de M. Vergnol. (Soissons.)

Prêtres, amis de Jésus-Christ, ces hommages rendus à la croix, dans le cours des siècles, aussi bien que les attentats dont elle a été l'objet de la part des iconoclastes de tous les âges, sont une indication pour votre zèle.

Vous avez senti une blessure vive dans votre âme, quand le crucifix a été décroché de l'école laïcisée. Vengez-vous saintement, vengez la croix de Notre-Seigneur, en offrant publiquement sa divine effigie à la vénération de votre peuple.

La clôture d'une mission, l'histoire l'atteste, est l'occasion favorable entre toutes pour une plantation de croix.

Si la municipalité a des sentiments chrétiens, ou simplement des intentions libérales, obtenez qu'elle vote elle-même l'érection du Calvaire, et, appuyés par l'autorité, soutenus de ses subsides, vous aurez, à la gloire de Jésus Crucifié, un triomphe populaire, tel qu'en vit Lunéville (1) à la fin de sa mission de 1898.

Mais ils sont rares, de nos jours, les Conseils publics qui travaillent ainsi à la glorification du Christ.

L'autorisation municipale vous fait-elle défaut? Sachez vous en passer.

A la campagne, achetez, sans dire le motif de votre acquisition, un coin de terre, situé à l'entrée du village ou au carrefour du chemin; entourez-le d'une palissade; c'est votre propriété, c'est là que vous élèverez votre Christ; c'est de là qu'il bénira votre paroisse.

Un châtelain généreux, un notable chrétien, pourrait ici très efficacement vous seconder, en offrant, pour un Calvaire, une enclave dans son parc, une place au rond-point d'une avenue. Il attirerait ainsi les bénédictions du Sauveur sur la famille dont il est le chef et sur le pays dont il doit être l'exemple.

(1) Sur cette restauration et magnifique translation du Christ de Stanislas, voyez la *Semaine religieuse* de Nancy, 16 avril 1898.

En ville, profitez de votre patronage, de votre cercle catholique, de votre école même. Faites une brèche au mur d'enceinte, remplacez le pan de mur enlevé par une grille roulante; là, dans la cour ou le jardin, élevez votre Calvaire. Le matin, la grille s'écarte et le peuple peut venir, en liberté, vénérer l'image bénie; le soir, la grille est refermée et la croix soustraite aux agressions nocturnes des iconoclastes. Vous assurez l'hommage au crucifix, sans avoir à redouter l'attentat sacrilège.

Ainsi fut construit le Calvaire monumental, inauguré à Soissons, au milieu des acclamations de la foule, le 1er novembre 1897. Situé dans l'avant-cour du cercle catholique, derrière une grille légère, le Christ de Jean de Bologne, sur sa croix de 8 mètres de hauteur, domine le grand boulevard Jeanne-d'Arc et étend sur toute la cité ses deux bras protecteurs.

Prêtres, amis et coopérateurs de Jésus Crucifié, ce qui s'est fait là, faites-le dans votre ville ou dans votre campagne.

Nombre de vos ouailles, de nos jours, n'entrent plus à l'église: les yeux de ces infortunés sont-ils condamnés à ne plus voir le Christ Sauveur?

Non; votre zèle industrieux élèvera, sur la place publique ou sur un terrain privé, un Calvaire dont la vue, bon gré, mal gré, redira à ces pauvres oublieux qu'un Dieu fait homme est mort, il y a dix-neuf siècles, pour leur salut, sur une croix.

Ainsi se réalisera, dans votre paroisse, ce vœu formé par l'Église, à la bénédiction d'un nouveau Calvaire :

« Que ce signe de la croix soit sanctifié, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, afin que tous ceux qui prieront et s'inclineront, en vue du Seigneur, devant cette croix, trouvent la santé de l'âme et du corps, par le Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il. »

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE III

LE CRUCIFIX DANS L'AME DES SAINTS

LIVRE IV

LE CRUCIFIX DANS NOTRE VIE

Imprimerie E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

